

Mes Bêtes noires : Descartes, Spinoza, Hegel

Hermann Iline

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Descartes	37
La grisaille	39
La bêtise	47
La bassesse	57
Spinoza	69
La grisaille	71
La bêtise	79
La bassesse	90
Hegel	101
La grisaille	103
La bêtise	117
La bassesse	136
Index des Auteurs	149

Avant-Propos

Je n'ai pas de bêtes noires chez les poètes. Tous les poètes ont du talent ; tous les poètes – même ceux qui exercent le métier de peintre, de scientifique ou de philosophe - aspirent à la noblesse ; la bêtise même, chez eux, prend l'aspect gracieux ou frivole, sans offenser le sens ou mes sens. Dans tous les autres arts, je suis allergique à des ribambelles de ceux qui me font monter la bile ou le ressentiment. Flaubert ou Proust, Rubens ou les impressionnistes, Haydn ou Chopin – et la liste peut se prolonger au-delà des siècles, frontières ou filières. Mais dans tous ces arts, les vocabulaires, les outils, les finalités, les contraintes sont comparables et presque consensuels, contrairement à la philosophie, où les limites du métier ne furent jamais tracées assez nettement, pour éliminer des intrus ou des charlatans.

D'après quelles interrogations je range les penseurs ? - la place de mon ego, le rôle de mes sentiments, la hauteur de mes pensées, la profondeur de mon savoir, l'intensité de mon inquiétude, l'objet de mes hontes, le sens de mes espérances, les sources de mes émotions, les remèdes de mon désespoir, l'expressivité de mes images. Je reconnais les grands par la présence, dans leurs écrits, d'une majorité de ces points. Les médiocres se voueront à la vérité, bavarderont sur l'acquisition des connaissances, s'indigneront de la prolifération du Mal, encenseront la mirifique rigueur des déductions.

Les hasards de l'Histoire placèrent trois rats de bibliothèques – [Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#) – aux croisements de la réflexion philosophique, s'émancipant de la religion et de la banalité : le premier nous débarrassa de l'ennui scolastique, le deuxième fit miroiter le fantôme d'une pensée

mathématisée, le troisième fit tourner les têtes du côté de l'universel, de l'absolu, de l'infini.

Son adversaire abattu et mis au rancart, le premier perd l'essentiel de son poids ; les logiciens finirent par dénoncer le charlatanisme du deuxième ; le langage anti-poétique du troisième enleva toute extase devant ses lointains ampoulés et sans appâts. On leur aurait gardé la reconnaissance de leurs luttes méritoires contre la routine, l'inertie et la convention de leur temps, et aucun grief sarcastique, que j'exhibe, ne ferait plus sens.

Un Français, un cosmopolite, un Allemand – géographiquement, mon tableau de chasse est équilibré. Je remarque, a posteriori, que chacun d'eux représente assez bien son caractère national.

Hélas, on en fit des penseurs universels, fondateurs d'un mode de pensée et maîtres d'école insurpassables et impérissables. Rien d'étonnant, puisque la pensée philosophique s'exerce, aujourd'hui, exclusivement, dans des chaires universitaires, dont l'existence n'est justifiée que par l'élévation de l'histoire de la philosophie au grade de philosophie elle-même.

Ce livre clôt un cycle de mes recueils de maximes. Le premier de ces recueils, plein de sympathies et d'acquiescements, fut dédié à [Nietzsche](#), [Valéry](#) et [Cioran](#). Pour former un axe entier, il me fallait allonger mes goûts jusqu'à mes dégoûts ; c'est le rôle des lignes qui suivent. Et pour qu'une axiologie noble soit respectée, il me faudra chercher dans mes ressentiments la même intensité que dans mes panégyriques. Compte tenu de mon statut de clochard philosophique, on aura le droit de traiter mes ricanements - d'aboiements de roquet...

Hermann Iline,

Provence,

mai 2017

Généralités

Le corps de cet opuscule étant consacré surtout aux dénigrement en règle, il faut, tout de même, laisser, en marge, quelques remarques neutres, voire flatteuses, sur les prestations *scientifiques* de mes trois compères, encensés ailleurs. Leurs noms figureront aussi dans des tableaux collectifs, mélangeant les écoles et les époques, et où leurs apports personnels se fusionnent avec des courants routiniers.

La veine narrative, récitative ou déductive ne m'inspirant qu'ennui, je resterai fidèle au genre rhapsodique ; tout alinéa s'y concentre en maxime et peut être le premier à être lu. Le lecteur y est invité à déambuler, plutôt qu'à défiler. Je sais où mène la continuité – vers des sentiers battus ; je préfère la discrétion des impasses, où tout mot audacieux entraîne une pensée consentante.

Si je devais interpréter *âme* selon [Aristote](#), *passion* selon [Descartes](#), *désir* (*conatus*) selon [Spinoza](#), *rire* selon [Kant](#), *esprit* selon [Hegel](#), *liberté* selon [Sartre](#), *amour* selon R.Barthes, je me réfugierais plutôt dans l'impassible, le décervelé, le servile et le végétal.

Plus j'aime ce qui n'existe pas, plus je suis seul ; le plus grand absent, Dieu, généralise cette règle : *Qui aime Dieu ne doit s'attendre à en être aimé* - [Spinoza](#) - *Qui Deum amat conari non potest ut Deus ipsum contra amet* - plus je m'en *approche* (*prodeo pro Deo*), plus je suis invisible, même pour un [cartésien](#), *caché devant Dieu*, ou *masqué, pour être comme Dieu* - *larvatus pro Deo*.

L'étrange surdité du goût chez ceux qui en ont pourtant une bonne vue :

Platon préférant les généraux aux poètes, Nietzsche reconnaissant son devancier en Spinoza, Nabokov sélectionnant A. Robbe-Grillet, Valéry et ses faux modèles de Descartes et de Mallarmé, Cioran en admirateur de Saint-Simon ou S. Fitzgerald, G. Steiner voyant le plus grand génie du siècle en Proust (qui est pire que C. Saint-Simon, tout en pratiquant la même tonalité sirupeuse et nauséabonde).

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de Parménide à Heidegger), l'Idée (Platon), les catégories (Aristote), la perfection (de Spinoza à Valéry), la pensée (Descartes), la chose en soi (Kant), la volonté (Schopenhauer), l'intensité (Nietzsche).

Prenez les philosophes nobles – Voltaire, Marx, Nietzsche – et voyez vers où nous conduisent leurs adeptes – la terreur, la férocité, la misère. Et voici ceux, dont n'émanent que la banalité et l'ennui – Descartes, Spinoza, Kant – mais admirez leur rôle dans les sociétés démocratiques, justes et prospères.

Étranges étiquettes - *inutile et incertain* - dont Pascal crédite Descartes, tandis que celui-ci n'est justement qu'utile et certain. Comme ce lourdaud de Spinoza, bourré de connaissances pratiques et traité par Voltaire de *subtil et creux*.

Tout le monde doute, tout le monde ne voit plus de miracles dans le vivant – le monde est donc cartésien et spinoziste. Une raison de plus pour me rapprocher des fanatiques du verbe acquiescent et des thuriféraires du sentiment rebelle.

La scolastique, la superstition, l'ignorance – pour moi, l'homme du XXI-me

siècle, est-ce un adversaire valable ? C'est ridicule. Pourtant, le seul mérite de [Descartes](#), de [Spinoza](#), de [Hegel](#) fut de s'élever contre ces sottises. Doit-on les admirer aujourd'hui, pour cela ? Ce serait un anachronisme.

Du temps de [Descartes](#) et [Spinoza](#), la raison fut bafouée par le dogmatisme et la superstition ; mais aujourd'hui, où la raison triomphante étouffa toute forme de sensibilité, être [cartésien](#) ou [spinoziste](#) est signe d'un cerveau robotisé.

Connaît-on un seul penseur, que la logique [aristotélicienne](#), la méthode [cartésienne](#) ou la dialectique [hégélienne](#) aurait aidé à bâtir son propre édifice (différent de casernes) ? Ce n'est ni le cheminement, ni l'accès aux chemins, ni le choix de bifurcations qui détermine nos exploits, mais le don pour la danse, faisant mépriser la marche, la hauteur d'âme surclassant la profondeur d'esprit.

Qu'est-ce que *penser* ? - *savoir* que l'on *doit* ([Kant](#)), *veut* ([Schopenhauer](#)), *peut* ([Valéry](#)). Et sans le *savoir* - pas de *valoir* ([Nietzsche](#)) ; donc, au moins dans l'immédiateté, [Descartes](#) est plus près du *moi* que les autres.

En soi, chasser le mystère est un geste respectable, à condition de faire de même avec le problème et avec la solution, et de s'adonner à une extase purement langagière, désincarnée et despiritualisée. Le hic, c'est qu'ils mettent, à la place du mystère, d'insignifiants problèmes ([Descartes](#)) ou de minables solutions ([Spinoza](#)).

Les seuls attributs du réel sont quelques constantes physiques, chimiques et biologiques, fixées par le Créateur au niveau atomique ou moléculaire ; parler d'augmentation du nombre d'attributs, comme le font [Descartes](#) et [Spinoza](#), pour approcher de l'absolu, n'a aucun sens ; les attributs non élémentaires naissent et existent exclusivement dans la représentation.

Les fondements de la mathématique, aussi profonds soient-ils, ne jouent presque aucun rôle dans la beauté de l'édifice mathématique ; la métaphysique a la même place dans l'architecture philosophique. C'est l'appel de la hauteur qui les munit de forme et de contenu, les rend viables et habitables, les peuple ou hante. Et [Descartes](#) eut raison de croire en l'existence d'une *métaphysique de la géométrie*.

Deux grands mérites doivent être reconnus à [Descartes](#) : n'avoir que le mépris pour le substantif *être* (qui fut pour lui synonyme de *perfection* et identique à *réalité*) et ne pas avoir mêlé sa culture mathématique au débat philosophique. L'ontologie est du pur verbalisme comme l'est l'appel à une pseudo-mathématique des ignares tels que Nicolas de Cuse, [Spinoza](#), [A.Badiou](#).

Qu'on soit scolastique, [cartésien](#) ou [spinoziste](#), qu'on parte des choses vues, de l'œil ou de leur Créateur, de la matière, de l'instrument ou du Maître, - on vaudra ce que vaut son regard, c'est-à-dire la qualité interne de son œuvre.

[Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#), [E.Husserl](#) : tout est réduit aux langages des problèmes et aux métaphores de leurs solutions. Le langage y est misérable, et les métaphores y sont inexpressives. Une tentative d'un cogito supérieur : il y a deux mystères indubitables – le moi (un corps et un esprit) et le monde (des corps et des esprits), et il y a un troisième – ma faculté de représenter et d'interpréter les deux premiers. La résignation de ne pas s'abaisser au niveau des problèmes distingue un philosophe. C'est pourquoi le cogito phénoménologique (pré-conceptuel, pré-logique, pré-langagier, visant l'accès aux objets et donc – relationnel et pas seulement subjectif) est tout de même supérieur au cogito [cartésien](#).

La chose, peut-elle être *pour moi*, sans que j'en sois observateur ? Penser, c'est savoir naviguer dans une structure conceptuelle ou dans une logique résolutionnelle ; être, c'est plutôt inspirer - la créativité - la première et adhérer - le miracle - à la seconde. N'empêche que l'un des plus grands miracles de la création consiste en ceci : contrairement à ce que croient les modernes, le penser ne se valide pas par l'être, mais par notre machine logique intérieure (la certitude intuitive de [Descartes](#) ou les jugements synthétiques *a priori* de [Kant](#)), - pourtant il n'entre jamais en contradiction avec l'être !

Chez les philosophes apoétiques, [Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#), je ne trouve aucun sujet qui ne serait pas abordé par le poète aphilosophique [Valéry](#) ; chez celui-ci - des idées en belles phrases, chez ceux-là - de ternes phrases et de ternes idées ; les meilleurs des philosophes sont ceux qui reconnaissent, que la philosophie doit être *ancilla poesiae*, comme en témoignent [Héraclite](#), [Nietzsche](#), [Heidegger](#).

[Valéry](#) n'est pas un philosophe (il se posait lui-même en *anti-philosophe*), puisqu'il est adepte de l'acte (du savoir-faire), c'est-à-dire de quelque chose d'intermédiaire, tandis que les philosophes évoluent soit dans des commencements ([Descartes](#) ou [Nietzsche](#)), soit dans des fins ([Kant](#) ou [Hegel](#)). Mais, évidemment, le commencement l'intriguait davantage.

Dès qu'on prend pour *pensées* l'idée [platonicienne](#), le cogito [cartésien](#), le conatus [spinoziste](#), l'éternel retour [nietzschéen](#), on est charlatan. En reconnaissant leur vrai statut, celui des métaphores, nous devenons libres à les interpréter comme bon nous semble. Les pensées, c'est chez les poètes qu'il faut les chercher – Rilke, [Valéry](#), Pasternak, R.Char.

Qu'est-ce qu'abstraire ? - savoir se passer d'opérandes pour se concentrer sur les opérateurs - la meilleure leçon de [Descartes](#) avec sa géométrie analytique.

Connaissance absolue, valeurs éternelles, esprit universel (on peut y intervertir les adjectifs au hasard) – ces ternes épouvantails, plantés par [Descartes](#), [Kant](#), [Hegel](#), [Husserl](#), font peut-être fuir des corbeaux ou des rongeurs du jour, mais ils ne servent que de perchoir, aux volatiles de la nuit, dont les yeux sont tournés du côté des étoiles, pour adorer la merveille inconnaissable, les vecteurs intemporels, la musique existentielle.

[Descartes](#) énumère des banalités organiques, [Spinoza](#) assène des bêtises mécaniques ; le premier ne m'inspire qu'indifférence, tandis qu'au second je réagis avec une franche détestation.

Dans la réflexion de [Valéry](#), on trouve toutes les étapes de manifestation de la conscience (qu'il appelle états mentaux) : l'excitation, le désir, la volonté, le langage, la représentation, les formules logiques, les substitutions, la vérité, le sens – une admirable profondeur ! À comparer avec la vaste platitude des consciences [cartésienne](#), [hégélienne](#), [husserlienne](#), où brillent par leur absence et le langage et la représentation et l'interprétation, où règnent le bavardage ou la banalité.

Quand on évalue l'ennui de ne trouver autour de soi que ce qui existe, ou, pire, l'horreur d'être cerné uniquement par ce qui cogite, on reconnaît à [Descartes](#) l'immense mérite d'un dualisme vivifiant, se moquant et de la logique et de l'Histoire. Avec lui, enfin, on peut penser l'inexistant et exister sans penser. Et en bon mathématicien, contrairement à Nicolas de Cuse ou à [Spinoza](#), il n'abandonne pas l'homme aux seuls réalité ou langage, mais le force à passer par la représentation.

Dans les profondeurs, il n'y a que très peu de points d'attache ; et en surface ils abondent. D'où l'austérité des profonds et l'exubérance des superficiels. Mais la personnalité n'a qu'une seule dimension probante - la

hauteur, et elle accompagne plus naturellement les superficiels que les profonds, elle est plus près de la caresse que du forage. Et J.Benda - *En ce qui regarde l'amour, Descartes, Spinoza, H.Spencer travaillent en profondeur et Stendhal - presque uniquement en surface* - n'y est pas si idiot qu'il en a l'air. La peau n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus profond chez nous (Valéry), mais elle promet une belle hauteur.

L'âme a sa place jusque dans l'harmonie géométrique (comme la raison est toujours bien venue dans le chaos sentimental), mais la gent professoresque continue à encenser ces deux sinistres personnages, Descartes et Spinoza, pour avoir substitué partout *anima* par *mens*.

Le même ennui émane des dieux de Descartes, de Leibniz, de Spinoza ; c'est comme si l'on raisonnait sur les triangles les plus libres, ou les plus parfaits, ou les plus nécessaires.

Quand j'entends que Dieu est un être *suprêmement intelligent* (Descartes) ou un étant *absolument infini* (Spinoza), je suis tenté de trahir mon goût du superlatif, pour m'accrocher au positif, à portée d'un cœur naïf et d'un esprit humble.

On se rapproche par l'intérêt qu'on porte aux mêmes objets ; on se fraternise par l'intensité et la noblesse de relations entre objets. Nietzsche tombe sur la *volonté* et la *puissance*, chez Schopenhauer et Spinoza, mais la volonté du premier se forge dans le ressentiment (et non pas dans l'acquiescement *nietzschéen*), et la puissance du second s'attache à un esprit du savoir (et non pas sur l'âme du valoir *nietzschéen*). Et Nietzsche finit par se détacher de ses faux ancêtres (comme Valéry – de Descartes, avec sa *méthode*).

Les Platon, Descartes, Hegel ont tant d'imitateurs, d'acolytes, de plagiaires, reproduisant le même contenu, les mêmes schémas, le même

ton. Autour d'Héraclite, St-Augustin, Nietzsche – un vide ; aucune voix comparable, faussement solidaire, ne brouille le contact direct, sans intermédiaires, avec leur poésie, leurs passions, leur langue. La stature d'un grand se devine d'après la virginité d'accès à leur musique ; le *brouhaha des minables* (*lärmendes Gezwirge* – Nietzsche) se filtre et se réduit si facilement au silence.

L'exil, c'est l'entretien de la sensation du voyage permanent, sans routes ni jalons ; et Descartes dit quelque part, qu'on ne réfléchit qu'en villégiature – *ambulandi cogitatio* - (Kant et Hegel se contentant d'une marche, et Nietzsche prêchant l'immobilité de l'éternel retour, ce contraire de toute bougeotte). Quel dommage que le Moi sédentaire du *je suis* ne soit connu des autres que par l'erratique non-moi du *je pense* !

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance (Dostoïevsky), la noblesse (Nietzsche), le langage (Valéry). Les commencements logique (Aristote), méthodologique (Descartes), dialectique (Hegel) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

Le commencement, c'est-à-dire naissance ou disparition, est ce qui ne se réduit ni à un accroissement ni à une diminution : un état *absolu*, réel en tant que résultat et virtuel en tant que perspective, au bout d'un processus *infini* (et c'est peut-être le seul cas, où ces termes trop galvaudés d'*infini* ou d'*absolu* aient un sens *réel*).

La souffrance nous rappelle l'existence de l'absolu, de ce qui ne subit pas la servile évolution de toutes choses soumises au temps impassible. C'est grâce à elle que l'homme redécouvre ses propres invariants au milieu de ses facettes de plus en plus robotisées et passagères. Et L.Tolstoï s'y trompe : *Le monde avance grâce à ceux qui souffrent* - *Мир движется вперёд благодаря тем, кто страдает*, en prenant un mouvement intérieur

pour mouvement extérieur. Le vrai monde, c'est-à-dire le beau et le palpitant, est immobile.

Intuitivement, on répartit la vérité entre trois sphères : la réalité, le langage, la représentation. Le superficiel privilégie la première, le technicien - la deuxième, le profond - la troisième. *Le vrai et le faux sont des attributs du langage, non des choses. Et là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité ni fausseté* – Th.Hobbes - *'True' and 'false' are attributes of speech, not of things. And where speech is not, there is neither 'truth' nor 'falsehood'* - il faudrait l'expliquer à St Thomas, [Descartes](#), [Spinoza](#), [Kant](#), [H.Bergson](#), pour qui la vérité est une conformité avec les choses (confusion entre vérité et validité). Mais, campées dans le langage lui-même, les vérités sont stériles. On leur apporte de la vie, en insérant entre le langage et les choses - un modèle de référence, modèle de l'univers, qui n'est ni langagier ni réel.

Quel philosophe est considéré aujourd'hui, par les instances académiques, *pur et authentique* ? - celui qui remâche infiniment les inepties de [Spinoza](#), [Hegel](#), [E.Husserl](#). Imaginez l'horreur d'un État, qui serait dirigé par de tels bavards ou robots ! Ce fut pourtant le rêve de [Platon](#).

Il est facile de donner un sens à toute négation ; l'affirmation, elle, même de lieux communs, est plus ardue et moins gratuite, mais elle ne vaut que par ce qu'elle nie ([Spinoza](#) ou [Hegel](#)). *Omnis determinatio negatio est.*

Aucun philosophe n'a jamais su manipuler la négation ; la synthèse des contradictions est une niaiserie, que doit remplacer l'universelle unification d'arbres. La perception du discours des autres en est une illustration probante, permettant de mettre en évidence deux autres classes de sots herménautes - des commentateurs sans personnalité et des présomptueux sans perspicacité. Les premiers ne font que reproduire l'arbre de l'auteur ; les seconds pensent que cet arbre ne contient que ce

que le lecteur y met. La dialectique de l'arbre doit être dialogique.

Les soi-disant systèmes philosophiques sont des leurres, créés par des commentateurs ; les édifices des fragmentaires (Héraclite, Platon, Pascal, Nietzsche, Valéry) ne sont pas moins bien membrés que ceux des globalisants (Aristote, Spinoza, Hegel, Sartre) ; je dirais même que la part des balbutiements et des tâtonnements est plus importante chez les seconds, tandis que la qualité des métaphores est nettement supérieure chez les premiers.

Est charlatan celui qui, d'une hypothèse parmi d'autres, fait un principe unique ; des charlatans notoires, pris en grippe par V.Nabokov - Spinoza, Marx, S.Freud (charlatans du soupçon, bien que sa propre confiance en mots, non accompagnés d'intelligence, soit de la pure superstition), ou par Schopenhauer - F.Schelling, Hegel (*plumpe Scharlatane - charlatans lourdauds*, tandis que sa propre lourdeur fut du même acabit).

Depuis Spinoza, le *mode* géométrique fut essayé soit pour s'amuser avec son intelligence (Wittgenstein), soit pour amuser les autres avec sa bêtise, par exemple : *J'entends par littérature, non un corps ou une suite d'œuvres, mais le graphe des traces* - R.Barthes - elle n'est non plus ni groupe commutatif ni anneau associatif ni idéal distributif. Au lieu d'énoncer des inepties en analyse discrète, tu aurais dû exercer tes douteuses lumières en synthèses concrètes. Cette définition me rappelle une autre intrusion ébahissante, non pas dans l'algèbre, cette fois, mais dans la théorie des ensembles, d'un ontologue déchaîné : *L'ensemble vide est le nom propre de l'être en tant qu'être* - le nom commun de cet être en tant que néant (un jargon que partagent Hegel et Sartre) étant - l'ânerie, dont se moquent les logiciens et les mathématiciens.

Valéry n'a aucune ambition pour la rigueur d'un système, et pourtant ses phrases sont rigoureuses, et derrière elles on peut reconstituer facilement

un système complet, profond et subtil, qui l'inspire. Tout, chez Nietzsche, n'est que rhapsodique, mais on y entend une symphonie, grandiose et harmonieuse. Spinoza, Kant, Hegel brandissent leur prétention à la rigueur scientifique, mais chacune de leurs phrases est un fatras disgracieux, anti-conceptuel, anti-logique, anti-poétique, où tout n'est que verbiage, hasard, irresponsabilité, arbitraire, que même le sens commun réfute sans peine, retourne ou s'en moque.

Aucun sot ne peut imiter l'intelligence de Valéry, aucun non-artiste ne peut atteindre l'intensité de Nietzsche, aucun non-styliste ne peut briller comme Cioran. Quand je vois des foules d'épigones, relevant de ces trois catégories d'incapables et reproduisant très précisément les démarches de Spinoza, Hegel ou E.Husserl, je perds toute envie de descendre dans leurs profondeurs (qui sont plutôt des cloaques) et je reste dans la hauteur de ma belle triade.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques (Hegel, Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses (Spinoza, E.Husserl). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse (Nietzsche), langagière (Valéry), stylistique (Cioran).

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (S.Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* – O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - Spinoza, Hegel, Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par Aristote et Kant.

Aucun philosophe n'aurait rien écrit avant Nietzsche, Valéry ou Cioran, leur œuvre garderait sa valeur intacte (contrairement à Aristote, Spinoza ou Hegel, dont l'intérêt relatif relève davantage de l'histoire de la philosophie), et sa lecture n'en deviendrait pas plus ardue - à comparer avec les *connaissances philosophiques* (un oxymoron insensé, puisque M.Foucault a raison : *Il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes*, tandis qu'il existe bien l'art et non seulement des artistes, puisque le sens du beau est métaphysique et celui du vrai - mécanique), se réduisant à un vocabulaire emprunté, sans rigueur ni imagerie ni hauteur, et qui seraient indispensables pour une lecture des *professionnels*. La seule maîtrise, dont une bonne philosophie a besoin, est celle du degré zéro de la création, de la sensibilité et de l'intelligence.

Une vie d'homme est un arbre, et toute tentative de la résumer en un système philosophique, c'est réduire le chant de cette vie à une langue de bois ou réduire sa solitude primordiale à la monotonie d'une forêt. D'ailleurs, ces fichus systèmes sont, la plupart du temps, plutôt le fruit des pauvres imaginations des scolastes que des philosophes eux-mêmes. Sauf quelques incorrigibles, tels Spinoza ou Hegel, que Schopenhauer qualifiait, à juste titre, de *barbouilleurs logorrhéiques* -

Zusammenschmierer der Wortgefechte. Les meilleurs ne font qu'illuminer les profondeurs humaines par de hautes étincelles des métaphores.

Une définition (détermination) n'est pas un *tracage de frontières* (*Grenzziehung* de [Hegel](#)), mais une règle, qui détermine si un objet relève ou pas (*negatio* de [Spinoza](#)) du concept. La notion de frontière n'apparaît qu'avec une topologie et une continuité (facultatives), qui distingueront, en passant, entre l'Ouvert et le Clos.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientifiques des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse ([Platon](#), [Sénèque](#)), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique ([Spinoza](#), [Hegel](#), [E.Husserl](#)). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque ([Heidegger](#)) ou intensité poétique ([Nietzsche](#)).

Quand je vois, avec quelle facilité, des tas d'hommes, privés de tout talent littéraire, empruntent le style et le vocabulaire de [Spinoza](#), [Hegel](#), [E.Husserl](#), je comprends mieux le talent singulier de [Pascal](#), [Nietzsche](#) ou [Valéry](#), qui n'ont aucun véritable acolyte.

L'émotion et l'intelligence sont d'immenses problèmes, que nous dicte le mystère de l'âme et de l'esprit, ces derniers n'étant, peut-être, que deux émanations ou deux langages de ce qu'ils appellent *être* ; l'être ne serait envisageable qu'à travers l'âme ou l'esprit, qui en seraient des trous ([Hegel](#) et [Sartre](#)) ou des plis ([Spinoza](#) et [Heidegger](#)), et que j'appellerais, dans la même veine érotique, - des excitants ou des excités.

Face à l'idée de sa propre mort, tout homme lucide, non berné ni bercé par une minable superstition, devrait passer sa vie à hurler sur la lune, les

cheveux dressés, le cerveau en feu, les yeux fixés sur son tombeau. Pourtant, il se comporte, comme si une immortalité l'attendait au bout du chemin ; le Créateur mit en lui un irrésistible et bel instinct. *Nous ressentons, au fond de nous-mêmes, notre éternité* - Spinoza - *Sentimus experimurque nos aeternos esse*.

Rien n'est qui ne se puisse voir d'un peu plus près ou s'exprimer avec un peu plus de signes et de variables – Valéry. Le tout est de savoir interpréter les substitutions des anciennes variables et d'imposer le respect des nouveaux signes (*le parfait impose l'inachèvement*). La réalité, d'après cette naïve et géniale définition (surclassant l'*immanence*, asiatique ou spinoziste, et la docte *falsifiabilité* de Popper) et contrairement aux représentations, est tout bonnement la perfection. *L'être a toujours des réserves* - Heidegger - *Sein ist immer vorrätig*. En revanche, on épuise vite toutes les variables, en modélisant les centaures ou les licornes.

Sans le don poétique, tourner autour de la vérité, comme autour d'une machine à vapeur ou du Code de la route, est condamné à l'ennui et à la routine. Aristote, Spinoza, Kant, Hegel – tout ce qu'ils exposent, lourdement, sur la vérité, et que leurs acolytes remâchent infiniment, ne présente plus aucun intérêt et doit être oublié. Nietzsche et Valéry, deux poètes, si éloignés du clan professoral, émettent la-dessus des avis autrement plus rafraîchissants. Quant aux avis en marbre, c'est auprès des logiciens et des linguistes, comme N.Chomsky, qu'il faut les chercher.

Connaître, c'est reconnaître - aimez ce que vous ne connaissez pas. Aimer, c'est découvrir un arbre, où tout n'est qu'inconnu ; il s'unifie aussi bien avec le monde qu'avec le vide. L'amour qu'on nous porte, plus que la création que nous portons, est reconnaissance de notre soi inconnu, non cultivé, inarticulable, naturel – Hegel ne disait pas autre chose.

Ce qui compte en littérature doit être achevé par la forme et rester en suspens par le fond, pour que le lecteur ne puisse poursuivre, par soi-même, que vers les derniers pas évités du fond et se laisser caresser par les premiers pas de l'auteur. La forme, c'est la maîtrise et la fidélité du premier pas, le côté monologique, la face du soi inconnu ; le dialogue, c'est le fond, la face du soi connu ; l'interprétation inévitable du monologue, du langage au Soi inconnu, - en tant que langage dialogique du Soi connu (*Selbstgespräch - Sprache des Selbsts* - Hegel).

Hegel assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, Marx - de le changer, Aristote - de le représenter : le sens, le devenir, l'être. Le relatif de l'absolu, l'absolu du relatif, l'absolu. Mais, en tout cas, c'est la musique et l'intensité du langage, c'est-à-dire le regard, qui feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité nietzschéenne n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

Tant qu'on reste dans le cadre d'un modèle fixe, on subit une causalité, propre à ce modèle ; le contraire de la causalité s'appelle liberté, cette rupture avec des enchaînements programmés d'événements et la création de nouvelles hypothèses (la liberté comme *pure négativité* - Hegel). Le libre arbitre, lui, n'est que du hasard maîtrisé.

Face aux regards incompatibles sur le monde, il y a trois attitudes possibles : chercher des finalités communes (l'universalité kantienne), imaginer un processus de conciliation (le compromis hégélien), clamer de nobles contraintes, dès le départ (le goût nietzschéen).

Tout homme intelligent passe par la tentation du dogmatisme ou du relativisme ; pour se débarrasser de celui-ci, suffit le talent ; pour maîtriser celui-là, suffit la noblesse ; les deux - armés d'ironie, c'est-à-dire d'une saine distance. Le fruit de cette fusion, c'est le culte de l'intensité

égale sur l'axe des idées et des valeurs : se détacher de l'horizontalité du bruit, pour demeurer dans la verticalité de la musique, devenir vecteur de ce qui tend vers le beau ou le sublime. Cet axe, unifié par la dialectique (Hegel) ou par l'égale intensité (Nietzsche), peut s'arracher à son unique dimension et se généraliser en arbre à inconnues, ouvert à l'unification avec d'autres arbres.

L'état, c'est l'harmonie, et la mélodie, c'est le contraste ; la force du talent les unifie, pour produire l'intensité d'une musique, aux origines cachées du plaisir final. Le talent, c'est l'art d'unification : un nœud, une branche, un arbre - tel est le parcours des meilleurs esprits - des points décrits, des extrémités proscrites, des axes entiers, circonscrits par la même intensité. L'unification est une dialectique vivante, qui fait que l'arbre unifié est plus riche que les arbres *contrastés*. La dialectique *réconcilie* des constantes, l'unification *génère* un arbre à variables nouvelles.

La tension entre les contraires ne devrait pas se résoudre dans un relâchement *dialectique* quelconque, mais dans une bonne raideur d'une corde, sur laquelle je pourrais jouer ma meilleure musique. La musique naît des inconnues, dont est chargé mon arbre requêteur. L'unification d'arbres promet de nouveaux reliefs, tandis que la synthèse (*Aufhebung*) est source de platitudes.

Quand je choisis mon adversaire en fonction du *fond*, je débouche, le plus souvent, sur des inepties du genre de la *dialectique* (historique, philosophique ou politique). Le bon parti, c'est la *forme* ; ce n'est pas la profondeur du combat qui détermine ma stature, mais la hauteur de mes admirations ou de mes dégoûts.

Le sens est la jonction (une forme d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus

duquel elle est bâtie, est absurde, et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* – M.Merleau-Ponty. Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique s'incarne dans le mot.

Phénomène, un mot étrange, dont les significations chez Platon, Sextus Empiricus, Kant, Hegel ou E.Husserl sont complètement différentes. Il faudrait le rapprocher de fantaisie, d'imagination et donc de représentation. Tout connaître par la représentation ou, bien au contraire, par la (ré)interprétation – deux démarches également défendables.

Mon soi inconnu est assez éloigné de l'en-soi hégélien (qui s'exprime, tandis que le soi inconnu ne fait qu'imprimer), mais il est assez proche du Dieu le Père, surtout dans ses rapports avec le Fils, ce soi connu, engendré par une voie non naturelle, et qui ne cherche qu'à traduire la volonté du Père ; pour observer leurs relations impénétrables, on aurait besoin d'un esprit, sain ou Saint.

Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, il existèrent trois types de philosophes, dont la voix s'articulait : dans un dialogue (avec un complice), dans un soliloque (du soi inconnu), dans un chœur (avec un rôle dicté par l'époque) – Platon, Nietzsche, Hegel. Les solitaires furent toujours plus pénétrants – Héraclite, Pascal, Valéry.

Le passé offre des solutions, l'avenir prépare des problèmes, seul le présent tient le langage des mystères. Et l'espérance peut porter les trois couleurs correspondantes : ne pas pleurer les disparitions, mais remercier le ciel d'avoir connu le disparu ; prier le temps de ne pas paralyser nos meilleurs élans ; s'émerveiller du spectacle du monde, qui se déroule dans notre regard. Seul le présent laisse ressentir l'écoulement mystérieux du temps ; temps et éternité sont des synonymes : *L'éternité, ni elle ne sera,*

ni elle ne fut ; elle est - Hegel - *Die Ewigkeit wird nicht sein, noch war sie ; sondern sie ist* - et Parménide dit la même chose du temps.

La terrifiante certitude des *omnis moriar* et *letum omnia finit* - n'en déplaise à Horace et Propertius - *tout de moi mourra* et *tout s'achève avec la mort*. Le corps livré au ver, l'âme livrée au vers. À l'arrivée, ni espoir ni recherche, laissés aux rabelaisiens : *Je m'en vais chercher un grand peut-être*. Ne fabriquent de l'éternel que des professionnels de la consolation gratuite - Leibniz, Kant, Hegel. Les bons charlatans se contentent d'en proclamer le mortel héroïsme : *C'est la précarité de l'œuvre qui met l'artiste en posture héroïque* – G.Braque.

Que les substances soient minéralogiques, métaphysiques ou sociales, leur modélisation fera appel aux mêmes concepts et s'appuiera sur la même logique ; la cognitive, plus que la mathématique, assure les mêmes mécanismes ontologiques. Descartes le comprenait mieux qu'Aristote.

La liberté la plus haute se manifeste dans des sacrifices ou fidélités oblatives, indéfendables ; mais on ne peut l'atteindre que si l'on s'impose des contraintes filtrantes, cette *indifférence, le plus bas degré de la liberté* - Descartes.

Aucun commentateur ne se hisse à la hauteur de Nietzsche, Valéry, Heidegger ; tous les commentateurs de Spinoza, de Hegel, de Kierkegaard leur sont supérieurs.

Pour porter aux nues Spinoza et Hegel, il faut être : ignare en logique, obsédé par le mot *savoir*, insensible au style, entraîné vers le bavardage ou la graphomanie. Pour aimer Nietzsche et Valéry, il faut tenir à la noblesse, à l'intelligence, à la poésie. Poursuite, hors langage, des occultes vérités pseudo-universelles ; ou création de langages, pour

exprimer des vérités lumineuses individuelles.

En philosophie, être littérairement nul ne signifie pas nécessairement être bête. L'intelligence kantienne est incontestable ; sa vision de la raison est exhaustive, lumineuse, nous rapprochant de l'œuvre divine dans sa totalité. Mais que penser des premières certitudes cartésiennes, de la méthode géométrique spinoziste, du savoir absolu hégélien ? La nouveauté de leurs vocabulaires séduisit les contemporains, inhabitués à tant de liberté, mais situant mal les signes d'intelligence et ignares en logique. Aujourd'hui, force est de constater que ces auteurs sont des ânes.

La reconnaissance de Nietzsche, par le badaud, est due au malentendu, créé par les nazis, qui tombèrent, chez lui, sur les mots tels que : *surhomme, puissance, blonde bête*. Le bouseux se flatte d'être pris pour aristocrate. Mais le malentendu avec mes bêtes noires – Descartes, Spinoza, Hegel – est beaucoup plus énigmatique : la platitude du premier, le charabia du deuxième, le galimatias du troisième : *Galimatias primitif, ânerie de Hegel, vilain et niais - Schopenhauer - Gallimathias, Rohheit, Unsinn des plumpen und geistlosen Hegel*.

J'oublie, qu'à côté de la réalité (le savoir pragmatique) et du rêve (le vouloir romantique), il existe un troisième séjour de nos lubies – l'idéologie (le pouvoir politique). Ainsi, après la logorrhée scolastique sur l'Un, l'Être, Dieu, l'omniscience, l'omnipotence, la vérité – la banalité cartésienne ou les finasseries spinozistes sont perçues comme presque anti-chambres du réel ou du rêvé. Hegel nous replonge dans le délire.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : l'Un/multiple – une banalité à bannir ; être/devenir – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être,

source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est-à-dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* – aucun philosophe (sauf peut-être [Leibniz](#)) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* – aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

La merveille de l'intellect : il connaît absolument, c'est-à-dire sans aucun recours visible à une représentation. Et l'on ne sait pas si les connaissances câblées ou aprioriques font partie du savoir absolu. Aucune justification, et en particulier aucune démonstration, n'étant possibles sans une représentation, le savoir absolu reste opaque, inarticulable, mystérieux.

J'ai une conscience, ce qui témoigne de l'existence de l'esprit ; mes sens me convainquent de l'existence de la matière. Ces deux seules existences sont placées dans l'espace-temps ; elles ne se prouvent pas, elles s'enregistrent. Tout le reste : Dieu, astres, lumière, vitesse, oreille, route, beauté, village, force, vérité, montagne, amour, langue ne peuvent exister ou ne pas exister que dans le modèle correspondant, que mon esprit (re)construit. Ces existences sont soumises aux preuves, mais non pas dans l'absolu, mais dans le cadre des représentations particulières.

Les tyrans aimeraient qu'on s'adonne, *passionnément*, à une servitude

aveugle et béate ; la démocratie cultive l'adhésion réfléchie et *dépassionnée*. Dieu même serait un démocrate, puisque, selon [Descartes](#) et [Spinoza](#), il pratique une *liberté d'indifférence*.

La démocratie voit dans le ciel la même ressource de progrès que la terre arable ou l'eau potable : services de proximité prévenant tout détournement au profit de l'infini. L'aristocrate ne prie, en soliloques fervents, que ce qui n'existe pas, l'absolu par exemple ; il faut au démocrate un contact épidermique pour entamer un dialogue insipide.

Avec une proximité toute mécanique, les choses fixes s'agrandissent, les choses élastiques se rétrécissent. La grandeur des choses est dans une élasticité permettant leur vision dans la perspective de l'éternité. *Dans la proximité la plus étroite réside la distance absolue* - P.Ricœur.

La consolation, cette visée centrale du prêtre et du philosophe, consiste à dévier le regard angoissé, fixé sur l'irréparable, vers une permanence quelconque, à laquelle on collera des étiquettes d'éternel, d'absolu, d'infini. Ce qui est curieux, c'est que les acceptions qu'attachent à ce jargon les religieux ou les écolarques sont incompatibles. Pourtant, le bien et la beauté, ces cordes on ne peut plus fragiles, soumises aux caprices et aux hasards, sont les seuls supports d'une véritable consolation.

La sensibilité poétique nous fait réfléchir sur l'invariant absolu de notre existence – la trajectoire tragique de tous nos beaux élans, qu'ils soient sentimentaux, intellectuels ou artistiques. Sur tous les chemins, arrive un instant, quand aucune volonté, aucun courage, aucune action ne parviennent plus à nous libérer de l'écrasante sensation d'écroulement, épuisement, exténuation, aplatissement. Ce qui est le plus dramatique, dans ces cas, c'est que l'esprit comprenne et approuve cet abattement, lui trouvant d'irréfutables raisons. Nous ne pouvons y compter que sur l'âme – tâtonnante, irrationnelle, capitularde – mais noble. Sans lever les yeux,

elle nous fera redresser le regard. Sans réfuter le désespoir présent et passé, elle nous inonde d'espérances ... intemporelles. Le vrai ne portant plus que la pesanteur, c'est au Bien intraduisible et au Beau incompréhensible de nous apporter la grâce.

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de moi*. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler méta-savoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* - F.Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst*.

La puissance et le talent appartiennent au soi connu ; le soi inconnu détermine la hauteur et envoie l'inspiration. Les amateurs de l'*absolu*, de la toute-puissance, inversent leurs rôles : *Le soi inconnu se définit comme une puissance absolue* - F.Schelling - *Das unendliche Ich ist als absolute Macht bestimmt*.

Mieux on range le savoir à l'intérieur, moins on est tenté d'exercer son pouvoir à l'extérieur. Un pouvoir inconscient résolu devrait découler d'un devoir conscient absolu. Et le devoir, c'est la rupture de l'équilibre entre options également défendables, c'est un défi, lancé au savoir impartial, la paralysie d'un pouvoir, fondé sur le seul savoir. D'après *St-Augustin*, être, savoir et vouloir (*esse, nosse, velle*) sont inséparables et constituent la vraie vie. Avoir, devoir et pouvoir en constitueraient l'inventée.

Les produits de nos mains deviennent parties de la réalité, mais l'essence des fruits de notre esprit reste dans nos représentations. Pour nos mains, la réalité formule des cahiers des charges, supervise les finitions, réceptionne l'édifice habitable. Nous demeurons dans le réel. La démarche est la même avec l'esprit, mais le savoir, qu'échafaude la représentation, s'attache à celle-ci, sans contact immédiat avec la réalité ; il se formule

dans un langage, et tout langage est bâti au-dessus d'un modèle, sans avoir de sens absolu. Dans *Je sais que je ne sais rien socratique*, le premier verbe concerne la représentation, et le second - la réalité.

Tout passage à la compréhension ou à l'acte, se déroulant sans aucun arrêt intermédiaire à une représentation, est une manifestation du savoir *absolu*.

On agit pour *parfaire* le relatif, ce qui explique son succès auprès des dépourvus d'éternité. *Agir, c'est forfaire à l'absolu* – Cioran.

La raison, c'est l'évaluation dans l'existentiel ou dans l'universel ; la foi, c'est les valeurs dans l'absolu. Et l'intelligence, c'est la conscience que la foi lumineuse précède le premier pas de l'évaluation, et la foi ombrageuse en consacre le dernier.

On est à la bonne hauteur, lorsqu'on n'a besoin ni de l'homme qui monte ni du Dieu qui descende, pour fêter les (non-)rencontres avec l'absolu.

La seule hauteur, qui mérite notre fidélité, est absolue ; les relatives, les comparatives, ont le même avenir que toute profondeur – la douce platitude. Et l'ironie, tout en étant fatale pour les hauteurs relatives, est bienfaisante – pour l'absolue ; elle ne monte jamais, elle descend toujours (V.Jankelevitch), mais elle fait s'attacher à une bonne hauteur invisible, mais palp(it)able.

La hauteur est ce qui unifie les choses disparates (la profondeur divise et distancie, en *mesures* relatives) ; la hauteur dicte des *valeurs* absolues, en quoi elle est métaphysique : *La métaphysique voit l'être comme unité fondatrice de la hauteur* - Heidegger - *Die Metaphysik denkt das Sein in der begründenden Einheit des Höchsten*.

Les jargonateurs définissent l'ironie comme une *négativité infinie absolue* (Kierkegaard), tandis qu'une *positivité finie relative*, y conviendrait tout autant. L'ironie est effacement de frontières entre le grave et le léger, entre le tout et la partie, entre le oui et le non.

Un blasphème contre un Dieu connu peut être une louange de Dieu, le vrai ; mais toute louange absolue du Dieu connu est un blasphème de l'Inconnu.

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - F.Schlegel - *Versuchet ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion*.

Me sentir porteur de l'absolu, qu'aucun microscope ne dévoile, qui galvanise mon regard et mes mots, mais fuit mes yeux et mes gestes. Mais j'en suis porteur originel, non-contagieux, et non pas *incroyant contaminé par l'absolu* (Cioran).

Le soi pur de Valéry est trop lié au *tout* du monde, le soi absolu de l'idéalisme transcendantal de Kant est trop mécanique, mon soi inconnu a l'avantage de ne se mêler ni des opérations analytiques ni des opérandes ensemblistes – il est l'algèbre de la création.

Dans l'absolu, on ne voit la nécessité ni de lieu ni de durée, ni de cause ni de mesure ; l'Absolu, le vrai, est ce qui leur apporta l'existence ; le petit absolu, l'absolu historial, se réduit à la cause et à la mesure.

On aurait dû réserver les mots *absolu* et *infini* - aux mathématiciens, pour

définir la convergence, et les mots *immortel* et *purs* - aux curés, pasteurs, popes, gourous, imams, chamanes, rabbins, marabouts, manitous, pour souligner leurs divergences. Dès que des philosophes s'en servent, on n'entend que des preuves bancales ou des logorrhées cloacales.

Si le mot *absolu* a un sens, ni l'esprit ni le savoir ni la puissance ne sauraient s'y attacher ; et il m'est avis, que seul l'amour traduirait cette force obscure, puisque me savoir aimé m'élève plus haut que de me savoir fort.

Du charme et de l'harmonie des syntagmes, comprenant un nom, un adjectif, un numéral : arrivés à croire en *éternelle présence de la Trinité* ou à percer *l'infinie essence des dyades*, vous admettez plus facilement *l'absolue transcendance de l'Un*. Un joli exercice pour un programme informatique, qui générerait à la chaîne ce genre de sagesse.

Personne n'est capable de tout croire ou de douter de tout, ce ne sont que des slogans. S'éloigner de tout ne te rapproche pas de l'essentiel ; sur les cartes de l'absolu, les mesures sont absentes. Le *de omnibus dubitandum* et le *omnibus credendum* - deux chemins, qui nous éloignent de notre patrie immobile - du rêve.

L'*absolu* des prêtres, des philosophes, des poètes cesse de fasciner et perd toute sa vigueur aux portes de l'église, de la chaire universitaire, de la chambre de la bien-aimée ; une *relativité* bien restreinte y relève la tête.

La liberté est indissociable aussi bien du soi connu que du soi inconnu. Parmi ses innombrables facettes, seule la liberté inconditionnée, comprenant l'éthique et l'esthétique, encadre le soi inconnu, portant une mauvaise conscience et subissant l'appel de la beauté. La liberté banale, commune, conditionnelle, guide le soi connu. Confondre ces deux libertés,

réduire le premier soi au second, en faire le *Soi Absolu*, opposé au monde, est l'erreur commune des philosophes idéalistes allemands.

L'être substantivé, l'être substantif (l'étant), l'être substance (l'essence) sont des charabias, de mornes idiomes, dont se repaissent les idiots de villages philosophiques, à écart égal des cités affairées et des cimes dépeuplées, faisant honte et à la vie et à l'intelligence. Car tout s'y réduit au mystère du temps, et aucune représentation philosophique du temps *absolu* ne peut compléter ou rivaliser avec la *relativité* physique ; depuis [St-Augustin](#), la perplexité reste la même.

Ni la vérité ni la liberté ne sont des valeurs absolues ou primordiales, mais des dérivées partielles de l'intelligence ou de la noblesse.

Avoir besoin d'une vérité, d'une foi, d'une liberté ou les maîtriser - deux cas, qui presque s'excluent ; seul un maître peut se permettre les fastes du cynisme ou le luxe du scepticisme. La plus précieuse des maîtrises - l'art des contraintes, qui entretiennent une distance irréductible entre moi et l'absolu et en chasse toute familiarité. Le cynisme - liberté du goujat ; le scepticisme - liberté de l'indifférent ; l'ironie nihiliste - liberté enthousiaste, naissant des nobles contraintes !

Le langage, c'est une langue, attachée à une représentation, plus un interprète logique des propositions. Tant d'hommes, tant de langages : les différences des cultures langagières, conceptuelles, scientifiques font de chaque homme une source de vérités, puisque toute vérité surgit des propositions, toute vérité est relative au langage du requêteur. Les vérités *absolues* n'existent pas, bien que le consensus grandissant dans les représentations élargisse le corpus de vérités *communes*. Donc, c'est bien Protagoras qui a raison contre [Aristote](#) (qui ne voit ni la langue ni la représentation) et [Wittgenstein](#) (qui ne voit pas la représentation).

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez [Cioran](#) que chez [Wittgenstein](#). Les perles syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

La pensée attend de la philosophie – de la musique mystique et non pas la clarté logique. Toute cla-r-(-ss-)ification inaugurale est dans un mouvement de *rupture*, tandis que toute bonne logique ne s'applique qu'au monde *monotone*. Ce n'est pas le *but* de la philosophie, mais le *contenu* de la connaissance qu'on tente de définir ici. La logique a, dans la philosophie, la même place de domestique que la grammaire dans la poésie. Pourtant, cette misérable *clarification logique* devint le seul objet de la philosophie analytique, qui n'est pas plus passionnante que la comptabilité analytique.

Dans la définition de la *vérité philosophique (intellectus – rei)*, comment faut-il comprendre *rei* ? - m'est avis, que c'est seulement en fonction des buts atteints. Et je ne vois ces buts que dans l'admiration du mot (qui se mesure avec nos sentiments indicibles) et dans la consolation de l'âme (face aux terribles verdicts que l'esprit formule à l'égard de nos destinées personnelles). Si les idées, telles que *chose en soi, esprit absolu, fonction représentative du mot*, apportent de l'enthousiasme à leurs adeptes, elles sont *vraies* pour la *réalité* philosophique. Mais bêtes ou triviales.

On a déjà calculé la véritable fin de l'univers : l'extinction des étoiles, l'effondrement de la matière, l'arrêt du temps. Mais les rats de bibliothèques continuent à nous inonder de vérités *éternelles, immanentes, absolues...*

Il n'existe ni vérité absolue, ni liberté absolue, ni beauté absolue ; il n'existe que le Bien absolu, puisqu'il n'est traduisible dans aucun autre

langage que celui de notre cœur, avec sa muette et irréfutable éloquence. Mais tout ce qui est beau est bon : *Ce qu'on dit sur 'beau' s'applique à 'bon'* - Wittgenstein - *What has been said of 'beautiful' will apply to 'good'*.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

Le cœur est dogmatique (et c'est lui qui inspire le premier pas), l'esprit est sophistique (le pas second vient de lui), l'âme est dialectique et créatrice (elle entoure les pas – de frontières et donne à ces pas – des chemins et des limites). La crise moderne vient de l'hibernation des cœurs et de l'extinction des âmes, ce qui fait de nous des robots, ne vivant que de l'enchaînement des pas mécaniques.

La raison, qu'elle soit *pure, pratique, dialectique, symbolique, instrumentale, politique* ou *cynique*, reste une raison, qui se réduit aux *critiques* ; il faut réserver les topiques aux œuvres originales, dans lesquelles le rôle de la raison est des plus insignifiants.

Transcendance ou immanence, dehors ou dedans, être ou étant, nature ou histoire, essence ou existence - aucune métaphore intéressante n'est jamais sortie ni de leur dialectique ni de leur opposition. Ce débat ne put jamais attirer que des rats de bibliothèques. Et comme ce bon vieux Voltaire a, une fois de plus, raison : *L'idée de l'être en général - j'ai soupçonné, qu'il n'était point nécessaire, que nous le sussions !*

Se rendre compte de l'ineptie de tout système apriorique, c'est renoncer à

la synthèse dialectique, laisser polyphonique toute partition ; l'art, dans lequel ne réussissent que les plus forts : [Shakespeare](#), [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#).

Trois démarches intellectuelles dominantes : visant une thèse, une antithèse ou une synthèse. Je leur préfère celle qui voile, humblement et pudiquement, la source de la thèse et la conclusion de l'antithèse, et au lieu d'un bond dialectique prend forme d'une immobilité métaphorique.

Avec le spéculatif, le narratif ou le dialectique, on nage, on prend un bain de foule ; avec l'aphoristique, on garde l'immobile et solitaire rivage des mots, au-dessus des courants affairés des choses.

Proportionnellement, il n'y a pas plus de preuves dans le genre argumentatif que dans le genre aphoristique ; et, normalement, avec un ouvrage du premier genre, après y avoir éliminé tous les remplissages de liaison, de raison ou de dialectique, remplissages superflus et mécaniques, on devrait n'avoir sous les yeux que des maximes.

La dialectique est synonyme du relativisme, tandis qu'une consolation efficace ne peut être que dogmatique et tranchante. Oui, le réconcilié est un vrai consolé, mais d'une consolation mécanique et provisoire ; le consolé par le rêve est un éternel inconsolé.

Deux raisons déterminent le choix de nos actions : la mécanique – suivre la voix de l'intérêt immédiat et net, et l'organique – prêter attention à l'appel d'un bien, vague et distant. L'inertie du nécessaire ou la liberté du possible. Et la liberté s'avère dans un non au mécanique gravitationnel, suivi d'un oui à l'organique ascensionnel – la liberté est toujours dialectique, elle est une rupture, un saut, une fuite de la continuité.

La distinction [kantienne](#) entre la raison et l'entendement (*Vernunft* et

Verstand) est trop vague ; pour être précis, il faudrait en distinguer les traits cognitifs : la raison représente et interprète, l'entendement donne le sens - le libre arbitre et la logique, face à la liberté.

L'informatique maîtrise les notions d'objet, de relation, d'attribut, de contrainte, épuisant entièrement la métaphysique aristotélicienne des substances, des essences, des existences, des accidents ; l'informatique dispose d'outils de représentation sujet-objet et de logiques souples, qui n'ont rien à envier à la philosophie transcendantale kantienne. En philosophie, il est temps d'enterrer la plate métaphysique et la logorrhée transcendantale ou phénoménologique, pour se consacrer à la hauteur des consolations de l'homme et à la profondeur de ses langages. Oublier les coutures des preuves, se pencher sur les coupures des épreuves.

Philosopher, c'est créer des liens entre représenter, questionner et interpréter, avec les trois exagérations possibles : poétique, analytique, logique, dont seule la première est temporelle et personnelle. Ce qui est intemporel et abstrait est prédestiné à la machine.

Aristote et Kant eurent beau avertir les philosophes, que sans une bonne représentation tout discours ne peut être que du verbiage – Spinoza et Hegel tombèrent dans ce piège. Et tout effort interprétatif, sans une base conceptuelle, dégénère en bêtises irresponsables ; et c'est dans ce deuxième piège, qu'ils dégringolèrent.

La musicalité de l'existence gagne de l'extrémisme des positions horizontales - politiques, esthétiques, sentimentales - mais dans la verticalité, au contraire, il lui faudrait davantage de dialectique, de complémentarité : plus haute est mon espérance, de plus profonds désespoirs je pourrai m'accommoder ; plus profond est mon savoir, plus audacieuses seront les hauteurs de ma foi ou de mon rêve.

Dans ma géométrie *spirituelle*, les deux dimensions de la platitude s'appellent temps et espace, sujets mystérieux, mais dont l'étude n'a jamais produit de mystères ; sur la troisième dimension naît la dialectique entre le haut et le profond, où aucun mystère n'affleure, on ne peut y compter que sur ses propres vertiges, pour creuser ou pour s'envoler. La bonne dialectique n'est pas une neutralisation, mais une unification.

Le dogmatisme - ceci ou cela ; la dialectique - ceci, mais aussi cela ; le relativisme - cela vaut ceci ; l'ironie - cela sert à ceci. L'ironie entretient l'intensité de l'axe tout entier ; les autres s'occupent de ses partitions désaxées.

L'ironie est la meilleure dialectique ; elle permet de rester dans l'acquiescement moqueur, sans s'encanailler dans la négation, sans pinailler dans une synthèse, toujours ou lourde ou plate.

La dialectique sophistiquée favorise les tableaux triadiques ; la dialectique dogmatique leur préfère l'axe, la dualité, dont le soi est le cas le plus flagrant. Et j'y trouve tant d'oppositions mal tranchées : l'inconscient n'est qu'une partie câblée du conscient, l'essence est une précondition nécessaire de l'existence, la transcendance est l'immanence justifiée. Le soi se décompose le mieux entre le vouloir et le pouvoir, entre le rêve et l'action, entre le divin et l'humain, entre la création et la créativité, bref – entre le soi inconnu et le soi connu.

Les conflits, les contradictions, les incompréhensions surgissent plus souvent entre des représentations d'une même réalité que dans la réalité elle-même. Deux arbres, se dévisageant, se défiant, s'embrassant, et l'issue – soit une dialectique mécanique soit une unification organique. Pour un créateur, ces deux arbres poussent en lui-même et sont source d'enrichissement : dans les cimes on gagne en hauteur, dans les fleurs – en beauté, et dans les racines – en souffrance : *Le désespoir vient du*

sentiment d'ubiquité ; mais toutes ces valeurs, variées et jadis inconciliables, sont désormais unifiées en moi - Berbérova - Отчаяние связано с ощущением раздвоения ; все разнообразные и противоположные черты во мне теперь слиты.

Que je réfléchisse sur le désagrément d'une piqûre d'abeille, ou sur l'origine de mon angoisse, ou sur le fondement de mes connaissances, je mets en œuvre le même cerveau, je m'appuie sur les mêmes expériences et la même logique, la part de l'abstrait est la même. Terroriser les gens avec des *méditations transcendantales*, opposées aux méditations empiriques ou psychologiques, est une fumisterie des rats de chaires universitaires. Le moi transcendantal, le moi sensoriel, le moi psychique est le seul et le même personnage, qui, une fois passé à l'action, devient le moi connu ; resté au stade de puissance il s'incarne dans le moi inconnu.

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominent : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique - F.Schlegel - Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht*. Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au *milieu des choses* je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

Tant d'yeux perspicaces s'aperçurent de la mort de Dieu, de l'homme, de l'Histoire, mais personne ne remarqua la mort de l'art. La vie me parle assez de Dieu, l'homme, même agonisant, me fascine, je peux me passer de l'Histoire comme d'un dictionnaire, mais sans l'art vivant j'étouffe. *Viendra le jour, où l'art sera chassé, à jamais, de notre vie - Hegel - Es wird einmal der Moment kommen, wo die Kunst für immer aus unserem*

Leben verbannt sein wird - nous en vivons la première époque.

La métaphysique ne nous apporta rien de beau ou rigoureux, mais quand, en plus, [Leibniz](#) nous apprend, que *la vraie métaphysique n'est guère différente de la logique* - *die wahre Metaphysik sich kaum von der wahren Logik unterscheidet*, on comprend et pardonne la misère de la *logique sublime* de tels philosophes. Et qu'à la place de *métaphysique* on y mette *serrurerie*, *journalisme* ou *philosophie*, ce serait aussi sérieux, même B.Russell serait d'accord.

La science : une logique incontournable plus une méthode de validation objective. La philosophie n'offre aucun signe, qui lui permettrait de s'approcher de ce modèle ; elle est composée de discours poétiques sur des sujets, où aucun consensus n'est pensable. Si tu n'as pas le talent poétique ou si tu veux exposer tes *preuves*, tu ne peux pas être philosophe. Les *méthodes*, même la *pascalienne*, n'y apportent rien.

Pauvre Nature, géométrisée par [Descartes](#) et déifiée par [Spinoza](#) ! Pauvre Nature, profanée par l'austère *Naturphilosophie* des rats de bibliothèques allemands ! La prose de Lucrèce, après ces bavards, semble bien relever de la poésie.

Dans l'œuvre de tout grand philosophe on peut reconnaître un système, vaste, solide, profond, et même, dans le meilleur des cas, - altier. Ce système ne peut être qu'un constat, un résumé a posteriori des ouvrages, dont le commencement aurait été dicté par le choix d'un ton, d'une hauteur, d'une noblesse et non pas des dogmes a priori. Toutes les tentatives de *partir* d'un système ([Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#)) débouchent sur la banalité, la platitude, le galimatias. Dans les notes fragmentaires, de [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#), [Valéry](#), en revanche, on reconnaît, nettement, un système, un vrai monde de l'esprit. *Le fragment n'est rebuffé que par ceux qui croient en systèmes de création* - S.Zweig - *Das Fragmentarische*

erschreckt nur den, der an Systeme im Schöpferischen glaubt - il est permis d'y croire (en rêve), mais non de penser (en actes) selon un système.

On peut juger de la monstruosité des abstractions [spinozistes](#) ou [hégéliennes](#) par cette perle (parodique?) [valéryenne](#) : *Dans ce cycle de transformations - la spécialisation, les restrictions et exclusions fonctionnelles, la polarisation, la coordination, la variance d'un système hétérogène, les échanges entre motilité, réflexes*. S'agit-il d'un tracteur qu'on met en marche ? Du remplacement d'un lavabo ? De l'écorchement d'un serpent ? Raté ! - ce sont des spécifications de l'acte sexuel !

Toucher aux choses grandioses (profondes ou ampoulées) est une obligation de la philosophie, mais sans la musique ni la poésie, cette approche ne peut être que soit ridicule soit ennuyeuse soit pédante, ce qui exclut de la liste des grands les non-musiciens : [Aristote](#), [Descartes](#), [Spinoza](#), [Kant](#), [Hegel](#).

Épicure, Lucrèce, Sénèque, Boèce portent le sens tragique de la vie et, donc, se penchent sur la consolation. Chez les modernes, on ne trouve le besoin de consoler que chez Tchekhov. Le doute trivial de [Descartes](#), le désespoir géométrique de [Spinoza](#), l'absolu galimatieux de [Hegel](#) occupent, aujourd'hui, les esprits privés d'âme.

Descartes

On attribue à [Descartes](#) tant de banalités, énoncées par tant de ses devanciers, mais prises, par nos contemporains, pour d'immenses découvertes. Le *cogito*, le dualisme esprit-matière, le doute constructif et tant d'autres balivernes sont érigés en socles d'une science philosophique, tandis qu'ils se placent dans une platitude séculaire, de laquelle nul relief un tantinet pittoresque n'est jamais sorti.

Pour constater l'existence des autres, j'ai besoin d'une *représentation* ; pour ma propre existence, une *interprétation*, pré-conceptuelle et pré-langagière, suffit. Et c'est l'origine même du *cogito*.

La modestie d'un Montaigne, dialoguant avec les Anciens, présente un contraste, dont notre héros ne sort point gagnant. Je suis perplexe par la préférence énigmatique, que [Valéry](#), cet excellent juge en intelligence, donne au premier, au détriment du second. J'ai quelques soupçons d'opportunisme et de parti pris.

Ce que [Platon](#) dit de [Socrate](#), [Valéry](#) de [Descartes](#), [Heidegger](#) de [Nietzsche](#) montre la chevaleresque sympathie des philosophes-poètes non pas pour leur confrère-ancêtre lui-même, mais pour l'image de celui-ci, qui n'est que leur propre réinvention du personnage fictif et brillant. À comparer avec la froide neutralité ou la franche hostilité des non-poètes.

Le soi connu, ce sont mon esprit certain et mon cœur incertain ; le soi inconnu, c'est mon âme qui m'attire vers telles certitudes ou tels doutes - *ce Moi, c'est-à-dire l'Âme, par laquelle je suis ce que je suis* - [Descartes](#) -

où de très belles ambiguïtés surgissent, avec des substitutions des verbes *suivre* ou *être* !

Le Daimôn **socratique** : *Quelque chose de divin et de démoniaque, une voix qui se fait entendre de moi, mais qui jamais ne me pousse à l'action* - correspond à cette source de création et de passions que j'appelle mon *soi inconnu*. Comme **Descartes** avec son Diable, et **Cioran** avec son Mauvais Démon.

Pour préserver ton originalité et t'adonner à tes passions secrètes, la présence d'une foule de ploucs est moins gênante que celle de têtes savantes. C'est pour cette raison que **Descartes** préfère se cloîtrer à côté des lourdauds hollandais, pour fuir la société raffinée parisienne, et moi, je me réfugie dans un village provençal.

Les seuls mérites de **Descartes** : un affaiblissement du jésuitisme, la géométrie analytique, l'invention des symboles '+', '-', '='...

La Grisaille

L'existence, c'est ton action (ou l'inaction, le rêve), et l'essence, c'est ta capacité de sentir et de penser. De tous les temps, la bonne précedence fut accordée à la seconde, ce que résume le cogito **cartésien**. Il fallut attendre **Marx**, avec son action collective, ou **Sartre**, avec son rêve individuel, pour proclamer l'inverse. *Il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu, pour la concevoir* - **Sartre** - mais c'est refuser le mystère, puisqu'on n'en voit pas la solution !

L'art est l'expression la plus haute de l'arithmétique intérieure - **Leibniz**. La science est la compression de la haute beauté extérieure. De la rencontre entre le vrai et le beau naît le bien, l'objet de la philosophie. **Leibniz** avec J.d'Alembert furent peut-être les derniers véritables esprits universels, ceux qui savaient combiner l'analyse mathématique et la synthèse philosophique (**Valéry** les appelait *hommes des axes*) ; en général, *qui conçoit aisément les choses mathématiques n'est nullement propre à entendre les métaphysiques* - **Descartes**.

Mon acharnement contre les forts (et le robot, son aboutissement) parachève (?) une longue, et assez stérile, tradition française, où la cible fut : les scolastiques (**Descartes**), les cléricaux (Voltaire), les gentilshommes (Rousseau), les bourgeois (Flaubert), les intellectuels (mes contemporains). Hélas, vitupérer les zombies - Dieu, le peuple, l'ignorance - est un exercice sans grâce.

Athènes et **Descartes** doivent être remerciés pour avoir introduit deux grands principes : la liberté dans la cité et le système dans la philosophie,

leurs valeurs sont indubitables. Ensuite, les héritiers épigones les mettent en pratique : les politiciens fondent tout sur le commerce et les impôts, et les philosophes – sur le savoir et la vérité. Le parcours est rarement d'accord avec la source. Ne gardent un contact avec les commencements que les adeptes de la grandeur ou de la poésie, de Gaulle ou [Nietzsche](#).

L'espérance rationnelle ne peut être que sophistique, comme le désespoir irrationnel veut être cynique ; c'est pourquoi mon espérance doit être irrationnelle et mon désespoir - rationnel. Il faut savoir donner tort à [Platon](#), face aux sophistes, et à [Descartes](#) - face aux scolastes.

Être un Ouvert : vivre de l'élan vers la limite ; vivre à la limite ou vivre aux points déterminés, tendant vers la limite, sont deux attitudes des Fermés. Et je comprends [Valéry](#), sceptique avec les seconds (Montaigne ou [Pascal](#)) et enthousiaste avec les premiers ([Descartes](#) ou [Nietzsche](#)).

[Descartes](#) a le mérite de nous avoir fourni un moyen de tri tri-vial : à la trifurcation ...*donc je suis*, le journaliste prolonge le *donc*, le philosophe élargit le *suis*, le poète rehausse le *je*.

L'inertie l'emporta sur les contraintes, dans les affaires des hommes. L'inertie prise pour geste naturel, et la contrainte étant rejetée par le goujat, qui s'imagina libre. *Peu d'hommes sont capables de distinguer entre la liberté de spontanéité et la liberté d'indifférence* – D.Hume - *Few people are able to see the distinction between the liberty of spontaneity and the liberty of indifference*. Seule la première a cours aujourd'hui ; l'instinct, qui l'oriente, est câblé si profondément, qu'on ne s'aperçoit même plus, que c'est un instinct moutonnier. Devant des causes si criardes et des effets si opaques, qui oserait encore la noble indifférence, ce scepticisme *mitigé*, opposé au scepticisme a priori ([Descartes](#)) ou au scepticisme a posteriori (l'Ecclésiaste) ?

L'ennui de l'être ([Parménide](#)), de la pensée ([Descartes](#)), de l'analyse ([Kant](#)) ; l'élan du poème ([Héraclite](#)), de la passion ([Pascal](#)), de la noblesse ([Nietzsche](#)) - l'anti-philosophie (J.Lacan) méprisant le verbiage et retrouvant le Verbe.

La philosophie française s'inspire des oppositions inintéressantes, p.ex. : *ordre - désordre* ([Descartes](#)), *le tout fait - le se faisant* ([H.Bergson](#)), *l'être - le néant* ([Sartre](#), ou *l'avoir* de G.Marcel). Le contraire intéressant d'*ordre* est *gratuité*, celui de *tout fait* - provisoirement *dit*, celui d'*être* - la *personne*.

R.Lulle a raison : *J'existe, donc je suis en être*. Il est facile d'être ce qu'on voit ; il est beaucoup plus subtil de voir ce qu'on est. Le Dieu de Maître Eckhart : *Dieu ne pense pas parce qu'il est, mais il est parce qu'il pense - Deus non intelligit quia est, sed est quia intelligit* - est étrangement [cartésien](#).

Oui, il est possible de briller par la continuité de son système, par le style de ses transitions, par la connexion de ses étendues ou l'ouverture de ses frontières ; mais l'imagination s'y vide rapidement, l'intuition y devient vite superflue et le tempérament - inutile. Rien d'excitant n'en peut plus être attendu, après [Aristote](#), [Descartes](#) et [Kant](#), que les impuissants de la métaphore vivifiante continuent à imiter pâlement. Le cerveau s'acquitta de sa mission géométrique exhaustive auprès de l'esprit ; celui-ci ne peut plus espérer de la nourriture que de la musique de l'âme.

L'Histoire de la philosophie s'écrit selon le lieu de ses exercices : la hauteur du Bien, du Beau ou du Vrai (d'[Héraclite](#) à Montaigne) ; la platitude du méthodique ou du naturel (de [Descartes](#) à [Leibniz](#)) ; la profondeur des limites humaines (de [Kant](#) à [Marx](#)) ; la hauteur de notre

regard et de notre souffle (Nietzsche). Sachant que toute profondeur finit par affleurer à la platitude, il faut saluer tout retour à la hauteur, même au prix du trépas de son Habitant d'antan.

Il y a des philosophes, chez qui on sent surtout un intense climat (Platon, Nietzsche, Heidegger) ; chez les plus raseurs, on ne voit que des paysages inanimés (Aristote, Descartes, Kant).

On aurait dû avoir trois mots différents à la place du verbe *exister*, appliqué à la *réalité*, au *modèle* et au *discours*. Dans la réalité, comme nous le savons depuis Descartes, n'existent que des combinaisons d'atomes, *res extensa* (instances des classes physiques, chimiques et biologiques ; en absence de sujet-percepteur, ces objets, pourtant objets en soi, n'existent pas, selon Kant) et des manifestations de l'esprit, *res cogitans* (sujets qui créent, représentent et interprètent). La *phusis* et le *logos*, un couple, où le genre en dit long sur le rôle du géniteur respectif, et dont les définitions ne vont pas au-delà de : *What is mind ? No matter. What is matter ? Never mind*. Dans le modèle existent des objets ; dans le discours existent des références d'objets renvoyant, par substitutions, aux objets du modèle.

Le dualisme cartésien, réduisant le monde soit à l'âme soit à la matière, infligea une grande injustice à la langue, qu'il classa parmi la matière (les philosophes analytiques, pour réparer les dégâts, tombèrent dans une hérésie encore plus grave). Or, l'âme qui conçoit et l'âme qui exprime, l'esprit et le goût, le modèle ou la quête, ce sont deux facultés si différentes et si autonomes, que la sainte triade, réalité - modèle - langage, s'impose. D'ailleurs, Descartes voit dans l'homme non pas une dualité, mais une triade, puisque les sens n'appartiennent ni à l'âme ni au corps, mais à leur fusion inextricable.

Le mot, c'est le noble logos, bien en chair (Descartes et Port-Royal, par exemple, le plaçaient, carrément, du côté de la matière) ; l'idée, ce n'est que la chimère platonicienne.

Ils pensent rencontrer Dieu en *montant* sur l'échelle de la grandeur (Anselme) ou de la perfection (Descartes) ; une meilleure chance ne consisterait-elle pas à se rendre compte qu'en les montant ou en les descendant on tombe, partout, sur le même degré d'émerveillement ?

Pour défier l'Amérique, la Russie soviétique dénichait ses propres inventeurs de la machine à vapeur, de l'avion ou de l'ampoule électrique ; les Français, dépités par la domination de la philosophie classique allemande, déterrèrent la momie de Descartes.

L'avenir appartient aux nations, qui réussissent à se débarrasser du doute. L'ironie de l'histoire est, que ce mouvement, salutaire pour les hommes et suicidaire pour l'homme, est lié au nom de celui qui érigea en norme la forme la plus triviale du doute - Descartes. Le dernier à douter en Allemagne fut E.Jünger ; je ne sais où j'aimerais le croiser, à l'Hôtel Raphaël ou dans les tranchées du Caucase, avec une plume ou avec un fusil ? Le doute - la sourde certitude d'avoir quelque chose à se reprocher - ne survit qu'en Italie et en Russie.

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes de recherche de la vérité*, de Descartes, Kant ou Heidegger, censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, Sénèque, St-Augustin leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* -

R.Debray – ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

Certains imaginent, qu'il suffise qu'une idée soit *claire et distincte*, pour être vraie : *La vérité est une notion si transcendentale ment claire, qu'il est impossible de l'ignorer* - Descartes, tandis que d'autres, moins touchés peut-être par la transcendance, mais pétris de logique, réclament, que l'idée soit formulée dans un bon langage, prouvée par un bon interprète et munie d'un bon sens.

Le seul point commun de toutes les langues naturelles est la présence lexico-syntaxique de la logique formelle, ce qui confirme l'intérêt du Créateur pour la vérité. Hélas, la saine vision aristotélicienne fut abandonnée par ses successeurs au profit du discours, c'est-à-dire du bavardage : *Les vérités éternelles sont vraies parce que Dieu les connaît comme vraies* – Descartes.

La puissance de distinguer le vrai d'avec le faux est naturellement égale en tous les hommes – Descartes. C'est une puissance langagière, et donc, au contraire, la plus élitiste de toutes. Mais dans l'audace du faux intéressant, la différence est encore plus flagrante, elle est un gouffre.

Une idée, c'est l'évocation des choses par leurs images. Mais pour Platon, elle n'est qu'image ; pour Aristote, elle n'est que chose ; et pour Descartes, elle est image de la chose (*les images des choses sont les seules à qui convient le nom d'idée - rerum imagines, quibus solis conventi ideae nomen*) - les ondes, les capteurs, les empreintes. Je réserverais ce nom aux cas, où les choses sont profondes et les images – hautes, ce qui munirait ces images des choses – de la noblesse ou de la musique.

La raison est équitablement répartie entre nous ; c'est la qualité de nos rêves qui nous distingue ; donc, pour commencer, il faut savoir trouver un bon moment, fermer les yeux, allumer le feu et la lumière de l'âme, projeter ses ombres sur un ciel d'azur. C'est ainsi que commence une philosophie de la vraie vie, celle de nos rêves. Les journaliers de la raison, éclopés de l'âme, proclament, doctes : *C'est avoir les yeux fermés que de vivre sans philosopher* - Descartes – une claire et distincte bêtise.

Si, dans ma perception, je privilégie la vue (et la compréhension), j'ai affaire à mon esprit ; et si je privilégie le toucher (et la caresse), le même organe s'appellera âme. Même Descartes, tout en partant de l'esprit, le savait : *Le premier principe est que notre âme existe*. Et quand l'œil de l'esprit se laisse guider par le toucher de l'âme, naît mon regard.

Le cheminement du soi connu au soi inconnu : grattez le *penser*, vous trouverez, en-dessous, le *croire* ; répétez avec le *croire*, vous tomberez sur le *sentir* ; un dernier grattage, et vous restez avec le *vouloir* – la volonté de jouissance, ou de puissance, de la pensée, de la foi, du sentiment. Du soi connu, clair et distinct, du Fermé donc, vous arriverez au soi inconnu, obscur et sans limites, – à l'Ouvert.

Aux deux extrémités du cogito, le soi connu *pense*, et le soi inconnu *est*.

Là où il y a la mémoire (le savoir), le mouvement voulu (la liberté), la force (les moyens), l'ingestion (le but) – il y a la pensée. Tant de choses évidentes, avant le *cogito*.

Un petit mérite du *cogito* est l'absence d'implications et de négations ; quand on les introduit, on obtient des platitudes : *Je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas* - J.Lacan, ou - *plus je pense, moins je suis*. Plus votre numéro de logique s'inspire de l'équilibristique ou de la

prestidigitation, et plus vous tombez dans le genre clownesque.

La Bêtise

La liberté la plus mystérieuse est celle de l'action (avec la liberté abstraite – en pensée, en foi ou en politique - les choses sont beaucoup plus simples). Un scénario se déroule ; ma raison pèse mes acquis, mes contraintes, mes buts, pour choisir le décideur de mon prochain acte (partie du scénario) - entre mon esprit ou mon âme ; le décideur suit sa logique (le bien aveugle ou la cohérence lucide), formule l'objectif et s'adresse à ma raison, pour qu'elle conçoive l'acte, en accord avec l'objectif ; la raison élabore l'acte et le transmet à ma volonté ; ma volonté déclenche l'acte. La volonté ne coïncidera avec la liberté que si le décideur fut mon âme. [Descartes](#) ne voit pas cette nuance : *La volonté et la liberté ne sont qu'une même chose*. N'empêche que mon âme ne se reconnaîtra jamais dans mon action. L'âme est dans l'impuissance, la cécité, l'intraduisibilité du bien.

Un bon douteur constate un gouffre entre la portée de son action et le sens de sa pensée, sans parler de l'élan de son rêve. Et dans son esprit et dans son âme, il entretiendra une saine irrésolution, tandis que son bras dira, que *ma maxime était d'être le plus résolu en mes actions* - [Descartes](#).

La maxime n'est pas un fragment d'une entité plus profonde ou complète ; elle est une image minimale d'une perfection admirée, avec l'ambition d'excellence expressive, et que tout développement, aussi cohérent soit-il, amoindrirait. Les [cartésiens](#) ne le comprennent pas : *Ce qui peut faire le plus, peut aussi faire le moins*.

Dans les écrits savants modernes, les auteurs ne se rendent pas compte, que n'importe quel de leurs collègues aurait pu écrire leurs chinoiseries et que le choix de leurs concepts et de relations entre eux n'est que le hasard des traditions académiques. Prenez, par exemple, ceci : *La division est la structure fondamentale de l'univers tragique* – R.Barthes – une excellente ineptie *cartésienne*, pour qu'on s'amuse au jeu de substitutions ! Dans le désordre, substituez à *division* - *multiplication*, *soustraction*, *addition*, à *structure* - *descriptif*, *comportement*, à *fondamentale* - *auxiliaire*, *superflue*, à *univers* - *recoin*, *cuisine*, à *tragique* - *comique*, *épique* - tout est aussi valable et sot ! De *Gargantua* à *Phèdre*, tout y passe.

Le mérite de *Descartes* est d'ordre psychologique et politique et nullement - philosophique : il s'opposa au doute, borné et obtus, des sceptiques, et il opposa un silence, poli mais éloquent, aux certitudes des dogmatiques. Il s'occupa donc des frontières, tandis que toute bonne philosophie est dans le choix d'un noyau.

Bizarre et imméritée réputation de douteur qu'a *Descartes*, pourtant obsédé par la première *certitude*, se réduisant, en plus, à la faculté de représenter (*percipio = cogito*), faculté, largement dévalorisée par la prééminence de la réinterprétation permanente, et vouée à être confiée à la future machine.

D'autant mieux on perçoit une chose, d'autant plus est-on déterminé à ne l'exprimer qu'en une seule façon – *Descartes*. Même en arithmétique, cette ineptie ne s'applique que dans les cas les plus simples. Partout, où ont leur place le désir, la paraphrase, le doute, le style, l'évolution du modèle, partout se diversifient des références et figures.

Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres –

Descartes. Une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard. Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

Le **cartésien** nage et avance dans les concepts, sans toucher leur fond, qui s'appelle l'être. Le nouveau Moyen Âge nous attache à l'être sans promesse ferme de nous apprendre à nager. Le manque de faire-savoir ou de savoir-faire.

Rien de conceptuel ne peut être profond ou rigoureux, si sa seule expression et justification se réduit à la langue ; ce qui condamne et la dogmatique de l'être (les grammaires indo-européennes) et la sophistique du devenir (la poésie européenne). Et quoi qu'en pensent les **cartésiens**, en philosophie domine la dialectique osée et non pas la logique rusée.

Si tout premier signal du cœur est le meilleur (le *génie* du cœur), avec les productions de l'esprit (la *passion* savante) il faut attendre systématiquement un second signal pour s'entendre. Tant et si bien que *je pense* de **Descartes**, *je veux* de **Nietzsche**, *je dois* de L.Tolstoï, *je puis* de **Valéry**, *je suis* de **Heidegger** - leurs premiers signaux - gagnent en intérêt, si l'on a la patience d'écouter leurs successeurs, qui ne sont jamais produits par la même fibre.

Penser, c'est représenter, être, c'est communiquer, vivre, c'est interpréter - le résumé le plus bref et le plus exact du cogito **cartésien**.

Je veux - une flèche, *je pense* - un réseau, *je rêve* - un regard. Mais ce regard a besoin de flèches, qui ne volent pas, au-dessus d'un beau réseau. Donc, l'*existence* à la **Valéry** est plus convaincante que celle de **Nietzsche** ou de **Descartes**.

Intelligence inférieure : une mémoire bien organisée, munie de bons moteurs de navigation et d'inférences. Intelligence supérieure : inventer des modes d'organisation, donner le vertige des houles et des syllogismes, sans agiter des rames ni *modi*, par le regard soulevé par les apories originelles. Profondeur ou hauteur, Descartes ou Pascal, Sartre ou Valéry, G.Deleuze ou Cioran.

Ni Platon ni l'Aquinat ni Heidegger ni Sartre ne formulent de concepts ontologiques opératoires - que des intuitions poétiques ou théologiques. Que Aristote est si rigoureux avec *ergo* saute surtout aux yeux, quand on constate, que ni Descartes ne se donne la peine de définir ce qu'est *cogito* ni Heidegger - ce qu'est *sum*. La liaison entre la réflexion et l'ontologie est affaire des métaphores.

Tout peut être réduit au statut d'attribut (d'un méta-objet), même l'existence, même la substance, même la relation. Et donc être déduit ! - n'en déplaise à Anselme, Descartes ou Kant. Ou aux bavards : *Exister, c'est être là, simplement ; on ne peut jamais déduire les existants* - Sartre. C'est sur le *évidemment* que trébuchent le plus souvent les bons mathématiciens ; les mauvais raisonneurs trébuchent sur le *simplement*.

Et l'être et le connaître se forment exclusivement autour de la représentation, et adopter la voie cartésienne - du connaître à l'être, ou bien celle de Leibniz - de l'être au connaître, nous laisse dans les mêmes bornes ou ornières. L'élégance et le goût se reconnaissent surtout en interprétation et en expression. L'intelligence statique, celle du libre arbitre, face à l'intelligence dynamique, celle de la liberté.

L'attouchement (l'excitation de nos sens par l'appel des choses) et l'élan (le désir de l'âme visant les objets) précèdent la pensée (au sens moderne et non cartésien du mot - l'orientation de l'esprit) et se présentent mieux

en tant que certitudes premières.

La pensée est concevable sans langage des mots (parmi *concevoir, affirmer, vouloir, imaginer, sentir*, ces types de pensée **cartésiens**, seul *affirmer* réclamerait, éventuellement, le mot), mais elle ne peut pas se passer d'images ; et ceux qui définissent l'être comme ce qui se pense sans images ne savent pas ce qu'ils disent. Même le douteux *synonyme* pseudo-mathématique de l'être, l'ensemble vide, se présente à notre imagination comme équivalent d'un élément neutre pour l'opération d'union des ensembles (comme le zéro arithmétique), et la neutralité est une image parfaitement rationnelle.

Penser, pour **Descartes**, est ce que *nous apercevons immédiatement*, mais *je pense* veut dire : mon *état mental* (jeu réciproque des représentations et interprétations) *change*, il y a donc mouvement et temps, ce qui exclut l'immédiateté ; depuis Zénon nous savons, que le mouvement pensé et le mouvement réel ne s'entendent pas très bien, et puisqu'on doit donner la préférence à la réalité, *je bouge* réel est plus probant que *je pense* idéal, comme première certitude. La conscience n'est qu'une surface des mouvements humains, leur profondeur et leur source principales se trouvent dans les pulsions.

Dans la proposition *Je pense*, la variable *Je* (en français elle est explicite, en latin, espagnol ou italien elle est implicite) devra s'unifier *avant* le prédicat *penser* (et même avant les prédicats *souffrir, craindre* ou *désirer*, beaucoup plus près de l'essence que *penser*), et donc la question de son *existence* se posera avant qu'on s'occupe de *penser*. *Je* s'unifiant avec une instance d'être *humain*, muni du prédicat *penser*, il serait donc plus raisonnable de dire : *je suis, donc je pense*. Ce qui paraît naïf est pourtant plus que raisonnable. Toutefois, ici, il s'agit de représentations fixes, ce que n'est pas le cas chez **Descartes**, qui cherche des représentations à

fixer.

[Descartes](#) ne voit aucun attribut commun entre nos substances corporelle et spirituelle. Comment veut-il séparer les attributs, attachés à notre vue, à notre ouïe et même à notre toucher ? Tout y est corps et tout y est âme.

En mémoire et en puissance interprétative, l'homme sera dépassé facilement par la machine. En matière intellectuelle, l'esprit humain devrait se consacrer surtout à la qualité de ses représentations. On n'est plus à une époque, où, naïvement, on pouvait dire que *l'esprit, c'est la mémoire elle-même* - [St-Augustin](#) - *animus sit etiam ipsa memoria*. Pour [Descartes](#), la mémoire est répartie entre l'esprit et le corps, l'esprit ayant la priorité. Mais le corps, apparemment, n'a pas de mémoire de masse ; et la seule mémoire sensible, la mémoire centrale, relèverait entièrement de l'esprit. Chez l'homme, tout n'est qu'une réinterprétation, et elle est si bien câblée, qu'on ne voit presque pas la mémoire. *Il n'y a pas de données, mais seulement des conduites* - [Sartre](#).

Aujourd'hui, sans référence aux scolastes abscons, on ne comprendrait pas la valeur réelle de [Descartes](#) ; sans la superficialité des Ch.Montesquieu, J.d'Alembert, D.Diderot, on ne reconnaîtrait pas la profondeur des idéalistes allemands des Lumières. Le philosophe à valeur absolue est rare, il n'en existe peut-être qu'un seul, [Nietzsche](#).

Le vrai savoir ne peut provenir que d'une représentation, et il s'appuie sur la pensée de l'être, avant d'engendrer celle du devenir ; penser, c'est traverser la représentation en ces étapes : sujet, sensations, objets, relations, mémoire, désir, références conceptuelles, et ensuite verbales, d'objets et de relations, phrases grammaticales, leur interprétation, sens de la vérité établie. Vu sous cet angle, ni [Aristote](#) ni [St-Augustin](#) ni [Descartes](#) ni [Kant](#) ni [E.Husserl](#) ne savent ce qu'est penser. Lever les yeux

au ciel et froncer les sourcils, c'est le seul sens plausible qu'ils donnent à cette activité non-élémentaire.

La faiblesse de la mathématique : elle manipule des entités abstraites et non pas réelles – P.Claudel. Mal t'en prit, toi, qui touchas à la plus grande des abstractions, Dieu ! Ne comprends-tu donc pas, que Dieu est ce principe, qui rend les abstractions possibles et étrangement cohérentes avec la réalité ? Qu'on appellera réminiscences [platoniciennes](#) ou ressouvenirs [cartésiens](#).

Parfois je pense, et parfois je suis – Valéry. Penser, c'est voir naître en images (pour [Descartes](#), c'est entendre, vouloir, imaginer) ; être, c'est concevoir sans images.

Avant de nous assommer, pour la millième fois, avec les mêmes absurdités [parménidiennes](#), [cartésiennes](#) ou [husserliennes](#), les philosophes raseurs prennent la précaution de nous assurer de leur attachement à l'angoisse et à la révolte et de leur indifférence aux livres des autres.

L'ambigüité du verbe français *réfléchir* - refléter ou raisonner, représenter ou interpréter - fait, que la *barbarie de la réflexion* de G.B.Vico (*la barbaria della riflessione*) s'appliquerait aussi bien à sa topique qu'à la critique [cartésienne](#).

Les *concetti* et leur antagoniste, le *Witz*, réclament de vastes développements ; c'est pourquoi le défi de les envelopper ensemble au sein d'une maxime ne peut être relevé que par des virtuoses. *Il est besoin de plus d'esprit et d'industrie, pour assembler les vérités, qui sont dans les livres, en un corps bien proportionné, que pour composer un tel corps de ses propres inventions* - [Descartes](#).

Une phrase est, à la fois, une construction langagière, soumise à une analyse linguistique temporelle, et une proposition logique, à laquelle on applique une interprétation spatiale : une chronologie presque linéaire et une synchronie en arbres. Deux procédés radicalement différents, ce qui illustre le caractère indépendant et profond du langage : il n'est pas fait pour *traitement d'informations*, mais pour exprimer la créativité, organique, initiatique, gratuite. Les tâches représentative et interprétative sont essentiellement non-langagières. D'après [Descartes](#), il serait même possible d'*exister* sans langage, puisque le vrai sens du cogito est bien : je représente (*cogito = percipio*), donc je suis. D'ailleurs, pour lui, toute pensée n'est que représentative, et donc – pré-langagière.

L'arbre sans variables, qu'il soit littéraire, sentimental ou métaphysique, est stérile, dogmatique et équivaut à un tas de branches mortes, reliées par des ficelles. Comment ne pas penser à *l'arbre métaphysique* de [Descartes](#), ayant pour but principal – une preuve de l'existence de Dieu !

L'intellect est une machine produisant représentations, requêtes et interprétations ; les concepts, idées et vérités ainsi produits appartiennent non pas à lui-même, mais au modèle et au langage. Incompatible avec [Descartes](#) : *La vérité ne peut résider qu'en intellect - Veritatem in solo intellectu esse posse.*

Seul un esprit fort est capable de vénérer le mystère divin du vivant, pour embrasser, éventuellement, une foi en Créateur inconnu ; l'esprit faible se vautre dans l'incertitude des problèmes humains, pour épouser une foi superstitieuse en un Dieu connu. Chez celui-ci, *tous les vices ne viennent que de l'incertitude et de la faiblesse* - [Descartes](#) ; chez celui-là, ce sont les sources de ses vertus.

La représentation est une tâche du libre arbitre, et l'interprétation – celle

de la liberté. L'intuition est surgissement imprévu, non-routinier des hypothèses, réclamant une interprétation (preuve), mais [Descartes](#) l'associe à la représentation : *Par intuition j'entends une représentation, qui est le fait de l'intelligence pure*. Mais il est vrai, que la pureté individuelle accompagne plus souvent une représentation qu'une interprétation, celle-ci étant souvent une œuvre mécanique, commune, impure.

Les philosophes définissent la vérité comme conformité de la pensée avec l'objet ; cette opération se réduit à la non-contradiction avec les faits avérés (obligatoires dans toute représentation) et à la validation intuitive et subjective, elle ne peut donc pas être complètement formalisée. Tandis que la vérité sérieuse s'établit rigoureusement dans l'enchaînement logique : la représentation, le discours, la formule logique, la démonstration. [Descartes](#) est avec les ignares : *On ne peut donner aucune définition de logique, qui aide à connaître sa [vérité] nature*.

Tant de vénération imméritées pour la *première vérité cartésienne* (*ego cogito*), tandis que, toute vérité étant véhiculée par des phrases d'un langage, les *Aïe* et les *Oh* disputent très nettement cette primauté. Les assertions, la souffrance et l'étonnement, – avant les requêtes. En plus, celui qui affirme être *res cogitans* n'est souvent que *res extensa*.

La méthode [cartésienne](#), cette *meilleure façon de raisonner* (comme, de nos jours, celle de *marcher*), méthode portée aux nues par [Hegel](#) et [E.Husserl](#), est appliquée, tous les jours, par tout scout comme, jadis, par tout aubergiste. Les crétins et les sages le font avec autant d'utilité.

Face à l'idée de sa propre mort, tout homme lucide, non berné ni bercé par une minable superstition, devrait passer sa vie à hurler sur la lune, les cheveux dressés, le cerveau en feu, les yeux fixés sur son tombeau.

Pourtant, il se comporte, comme si une immortalité l'attendait au bout du chemin ; le Créateur mit en lui un irrésistible et bel instinct. *Nous ressentons, au fond de nous-mêmes, notre éternité* - Spinoza - *Sentimus experimurque nos aeternos esse*. Et ils continuent à se croire au théâtre : *Mon âme, il faut partir* - les dernières paroles de Descartes, de celui qui, pourtant, disait : *Il est certain, que mon âme peut exister sans mon corps* !

Se manifester par la pensée (Descartes) ou parler en prose (Mr Jourdain) sont des découvertes ou des constats monumentaux, relevant exactement du même niveau de bêtise...

La *logique*, déduisant des vérités mathématiques, ou le *langage*, évaluant les vagues certitudes jugementales, n'ont rien en commun. Mais même d'excellents géomètres les confondent : *Il est aisé de montrer que l'athée-géomètre ne peut rien savoir avec certitude* - Descartes - mais il omit d'en exhiber la démonstration.

Je sais qu'il ne suffit pas de bien faire pour bien juger ; l'imbécile, lui, est persuadé qu'*il suffit de bien juger pour bien faire* - Descartes.

Toute personne, qui appliquerait ce savant conseil cartésien : *Pour bien philosopher, il faut se défaire de toutes ses opinions et n'admettre que celles qui sont indubitables*, devrait indubitablement être traitée d'idiot de son village, puisque le taux d'opinions indubitables est pratiquement le même chez les sots et chez les sages, et sa valeur est voisine de zéro.

La Bassesse

L'esprit et l'âme ne sont que deux hypostases (*sive animus, sive intellectus* – même si [Descartes](#) aurait dû y mettre *anima* et non *animus*), se muant facilement l'une dans l'autre, en fonction du climat de notre cœur. C'est l'amour, la Chair, la Caresse qui, en revanche, restent irréductibles et couronnent ou complètent notre divinité jusque dans une triade. Le Verbe doit (pro)céder (de) à la Caresse.

Il y a deux réalités : le fond de l'une est l'Histoire, de l'autre - la Musique
- A.Blok - *Есть две реальности : одна историческая, другая музыкальная*. Dans la première - des chiffres, dans la seconde - des rythmes. Des gestes et des messages. Des faits et des mots. Le sérieux et l'ironie. La première est toujours désaccordée et clonable, la seconde toujours arbitraire et irréproductible. L'art est plus proche de l'oreille que des yeux ; et ce que ceux-ci entendent est souvent du galimatias pour celle-là. À comparer : l'historicité [cartésienne](#) et la musicalité [pascalienne](#). Tu entendis la musique de Lénine exactement comme [Heidegger](#) - le pathos de Hitler, dans une de ces trois *ek-stases de la temporalité* (*drei Extasen der Zeitlichkeit*), que [Nietzsche](#) qualifiait de *monumentale, antique ou critique* (*monumental oder antiquarisch oder kritisch*) : privée de musique organique, la réalité est dédaignée de Muses et vouée à la poussière des musées ou à la mécanique *musique dans la glace* (*музыка во льду* – B.Pasternak).

Avoir appris à bien penser ne rapprocha jamais personne de l'œuvre du bien (d'ailleurs, le bien n'est que dans la pensée et point dans l'œuvre) ; [Pascal](#) voyait dans cet apprentissage un bon principe et non pas une

préparation au passage à l'acte, et pour [Descartes](#), la morale ne valait que *par provision*. Dans le domaine du bien, le *comment* de la pensée est moins important que le *à quelle hauteur*. Le poète pense rarement bien, mais il se trompe à une bonne altitude. Le comptable pense bien, mais dans des exercices de reptation. Le principe de la pensée ne devrait-il pas être de travailler sur la morale !

Le culte du doute [cartésien](#) débouche sur la prévalence du calcul. Deux objections à cette attitude. Dans le Vrai : le calcul enraie l'essentiel, la recherche du langage. Dans les Bien et Beau : l'utilitaire tuant l'admiratif devant le principe.

Le cogito n'est pas une formule logique, mais une équation à variables, dont chacun crée les domaines de valeurs. Toutefois, pour son père misérable, il relevait plutôt de la physiologie que de la logique : *Sentir n'est rien d'autre que penser* - [Descartes](#) - *Sentire nihil aliud est quam cogitare* - voilà que le front plissé, que lui prêtent les acolytes, cède tout son prestige - aux glandes ! Pour être sûr d'exister, il suffit donc, par exemple, d'être caressé, ce qui n'est que du bon sens !

C'est dans la hauteur qu'on doute le mieux, les certitudes étant renvoyées vers les profondeurs ou platitudes. [Nietzsche](#) se trompe de dimension : *Il faut douter plus profondément* - *Es muß gründlicher gezweifelt werden*, mais c'est toujours mieux que de ne pas douter de la plus grande des incertitudes - de notre moi ([Descartes](#)). La naissance de la pensée : choisir un bon langage, formuler une bonne négation, viser une bonne hauteur - une belle croyance émergera d'un beau doute.

L'âme serait créée avant le corps ([Platon](#)) et aurait pour siège le cerveau ; l'âme ardente serait dans le cœur ([Aristote](#)), pour équilibrer le froid cerveau ; l'âme serait à la couture entre le cerveau et le corps

(Descartes), dans une glande pinéale ; la théorie du *transfert* des soupçonneux nous la ferait croiser jusque dans le bas-ventre. Où qu'on loge le regard, ce n'est pas aux yeux d'en dicter la hauteur.

J'oublie souvent que ce qui empêche le troupeau humain de devenir définitivement moutonnier ou robotique est l'inquiétude ; donc, si l'on veut accélérer ce processus irréversible, il faut continuer à employer le berger stoïque ou *cartésien*.

Avant qu'il arrive à la cogitation, l'homme passe par tant de pulsions et d'ombres ; même au berceau il commençait par des rires et des pleurs, avant le premier gazouillement sensé. Mais l'homme moderne perdit le sens des commencements, d'où le succès du cartésianisme, nageant dans l'intermédiaire et coupé de toute eschatologie.

La définition *cartésienne* des animaux, en tant que machines, est étendue, aujourd'hui, à l'homme. Tant que l'injustice ou l'irrationnel hérissait le paysage humain, l'homme avait une chance d'échapper à la mutation en machine. Tous les *Descartes* modernes abandonnèrent cette ultime réticence et déclarèrent la justice - *terrain non-déconstructible*, et même le seul (J.Derrida). La honte des sens et l'ironie du sens - les seules facettes humaines, que la machine ne reproduira jamais ; quant au reste, *Valéry* a raison : *Le modèle Machine doit être pris comme base du système Homo.*

L'homme se définit soit par la profondeur de ce qui le met en mouvement : la pensée (*Descartes*), le jugement (*Kant*), l'habitude (*Dostoïevsky*), l'action (*Marx* et l'homme de la rue), soit par la hauteur de son immobilité.

Le *cartésien* : le réel pourrait n'être que le rêve des sens. Moi : le rêve

devrait être le sens du réel.

Le *cogito* veut dire que, dans un discours sensé, devant tout verbe il faut placer *je pense que...* : *je pense que je respire, je pense que je vois, je pense que je mens, je pense que je pense*. [Cartésius](#) n'ajoute rien au Philosophe : *Avoir conscience que nous pensons est avoir conscience, que nous existons*. Comme le *penser* et l'être de [Parménide](#), ou comme *peser* et *devenir* ! - *mens* et *mensura*, ou *l'intellection est le premier être* - Plotin. Cette obsession par un verbe impersonnel, même flanqué d'un *sujet transcendantal*, leur désapprend l'usage du pronom à la première personne, qui, seul, substitue aux choses et gestes - le regard.

Une bonne topique rend toute critique presque mécanique ; [Descartes](#) est déjà beaucoup plus près de la machine que G.B.Vico.

Dans un écrit de philosophie, la *culture philosophique* représente un apport négligeable ; l'esprit y est inséparable de la chair ; les horizons n'y attirent qu'à une belle hauteur de tempérament, de style ou d'émotion. La plus belle intelligence est celle qui écoute son âme et affine son goût, au lieu de scruter et confiner sa mémoire. Peu me chaut la supériorité oculaire de [Descartes](#) sur [Pascal](#), de [H.Bergson](#) sur Alain, de [Sartre](#) sur [Valéry](#), si les seconds surclassent les premiers en qualité de leur sensibilité et de leur regard.

[Descartes](#) voit la source de l'homme dans la *position* du *cogito* (l'ampleur de la raison), [Heidegger](#) - dans la *pro-position* du *sum* (la profondeur du langage) ; elle serait plus nette - dans la *pose* de *l'ergo* (la hauteur du regard).

Le cartésianisme est minable, puisqu'il place une opération de troisième ordre, le penser, avant ses prédécesseurs - le désirer et le sentir, qui ne

sont pas moins indubitables. Et la machine va bientôt se prévaloir d'une réflexivité tout-à-fait compétitive, sans pour autant être travaillée par des angoisses ni délices.

Pascal reproche à Descartes de *composer la machine* (un exercice *inutile et pénible*), mais il ne comprend pas, que non seulement chacun (qu'il le veuille ou pas, question de perspicacité et de lucidité), à tout instant, la (re)compose, mais que c'est en cela, entre autres, que l'homme se distingue de la machine ! Ce qui est navrant, c'est que le bel outil divin, celui de composition de machines, devienne machine lui-même. Que le produit soit machiniste, on n'y peut, hélas, pas grand-chose ; mais que le producteur le devienne est autrement plus ignoble.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations (Descartes), de requêtes (Valéry), d'interprétations (Nietzsche). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de Descartes - *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les*

autres sciences - s'imposa.

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc ([Descartes](#)), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. *Avec [Descartes](#), nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre - Heidegger - Mit [Descartes](#), können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen.* Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agît de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, [Descartes](#) veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

Ils pensent ([Descartes](#)), que vivre sans philosophie, c'est avoir les yeux fermés. Ils oublient, que les yeux fermés, c'est aussi une condition, pour produire de la *bonne* philosophie, celle qui a besoin de rêves plus que de syllogismes. Les yeux ouverts, tous se valent, tous deviennent calculateurs interchangeables ; on ne devient danseur unique que les yeux fermés, pour recevoir l'élan. Et la philosophie, ce n'est pas ton insertion dans une forêt, c'est l'apparition ou la création de ton arbre.

Je ne me fie quasi jamais aux premières pensées qui me viennent - [Descartes](#). Ta grande méprise fut d'appliquer ce sage réflexe - aux sentiments, où seuls les premiers valent la peine d'être savourés en tout abandon. Et si l'on avait la sagesse de s'arrêter sur la seconde pensée ! Mais après la n-ème, on ne s'occupera que des liaisons entre pensées ; le bourrage remplacera le pesage. Même les [cartésiens](#) trahissent leur maître : ils ne disent plus 'je = je suis', mais 'je = j'ai'.

La *hauteur* est un pur fantasme, tel le *bien* ([Socrate](#)), le *cogito* ([Descartes](#)) ou la *volonté de puissance* ([Nietzsche](#)) ; ce qui se met au-

dessus du corps et de l'âme, en déifiant la force et la matière (qui nous attirent vers l'horizontalité). Moins qu'un cri - une mimique, un mouvement littéraire (Valéry).

Faire de vertu nécessité - aurait pu être une devise de la noblesse ; à comparer avec Descartes : « *faisons de nécessité vertu* (devenu un proverbe français). *La noblesse consiste à ne pas se laisser dominer par le nécessaire* - Valéry - accorde trop de place au pouvoir au détriment du devoir. Esthétiquement et logiquement, la nécessité des choses peut être vue comme une beauté en soi, mais chez l'homme, l'impératif ne vaut pas grand-chose à côté de l'instinct : *L'instinct, revêtu de noblesse, est la grandeur des hommes* - Euripide.

Le gracieux chevalier français fut surclassé par l'archer lourdaud anglais. Le cordage détrôna le plumage. Et le rouage s'ensuivit, depuis : *ce cavalier français, qui partit d'un si bon pas* (Ch.Péguy - de Descartes).

Avant Cartésius, on ne doutait pas moins, mais on rêvais mieux : *M'est avis qu'après Descartes bien des fous ont choisi d'abjurer le songe* - R.Enthoven. Une folie, presque aussi grave, fut d'imaginer, qu'un songe parmi les autres, plutôt vague et gris et sans beauté aucune, puisse être érigé en tant qu'idole de rigueur et d'intelligence.

Les présomptueux (St-Augustin, Rousseau) imaginent pouvoir exhiber leurs vrais visages ; parmi les masqués avoués - profonds ou hautains - il y a ceux qui croient, que le masque les cache (Descartes, Nietzsche) et ceux, les plus lucides, qui les y réduisent (Valéry, Cioran). *L'homme ne vit pas, il s'invente* - Dostoïevsky - *Человек не живёт, а самосочиняется*. Se montrer ou se cacher sont parfaitement équivalents ; m'inventer est mon seul visage transmissible.

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle – Descartes. S'absenter en hauteur est une attitude bien plus belle que de se réfugier en profondeur, prendre de la distance en avant, se cabrer dans les extrémités à gauche ou à droite. Ne pas se trouver à la traîne de ses propres pieds.

Le droit de ne pas choisir est un privilège – M.Blanchot. Cette aristocratie, auto-proclamée et discrète, est experte elle-même en *menus* à choix multiples et élégants, qu'on ne fait que désélectionner furtivement, sans déclencher le moindre événement, sans souffler sur la chaude aboulie. Même si nous sommes *embarqués*, nous pouvons, plutôt que marquer sur l'axe de notre parcours un point privilégié, par pari, par tri ou par parti pris, donc par Pascal, Descartes ou Leibniz, et aussi extrême que soit cette valeur élue, nous pouvons - notre talent peut ! - créer par-dessus tout cet axe une égale intensité, une polarité assumée, sacralisant l'axe tout entier. Et c'est Nietzsche, le premier, qui le comprit.

Le cheminement de la comédie européenne : la révolte, l'ennui et enfin une leçon bien digérée, l'indifférence, degré suprême de la liberté (Descartes). La tragédie russe suscite, d'abord, l'admiration, ensuite l'horreur et, enfin, le rire ou l'indifférence.

Vivre couché ou caché, pour vivre debout et heureux - depuis Épicure (*vis caché*), cette coquetterie est propre de ceux qui baissent les yeux pour mieux attirer sur soi ceux des autres. *Se cacher pour vivre, c'est piller une tombe* - Plutarque. Dès qu'on agit, on n'est plus soi-même ; toute action est un masque : *Je m'avance masqué* - Descartes - *Larvatus prodeo*. Pour mieux te verser, cache ta source (si, par malheur, tu la connais). À comparer ce calcul tourné vers l'avenir, avec un regard, sur le passé, d'un poète : *Celui qui s'est bien caché a bien vécu* - Ovide - *Bene qui latuit bene vixit*. Et en plus, l'homme même serait, hélas, ce qu'il

cache (A.Malraux), tandis que *les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent* - Valéry.

La modestie croissante de ceux qui souffrent et ironisent : *Essais* de Montaigne, *Pensées* de Pascal, *Remarques* de G.Lichtenberg, *Déracinement* de L.Chestov, *Aveux* de Cioran. La constante arrogance de ceux d'en face : *Méthode* de Descartes, *Critique* de Kant, *Mots* de Sartre ou M.Foucault. Deux exceptions, dans les deux camps : Nietzsche et Goethe.

La souffrance glorieuse - ni expiatoire ni rédemptrice - est une des notions le plus inaccessibles aux cartésiens (Hésiode voyait advenir le futur mal absolu, lorsque *de tristes souffrances resteront seules aux mortels*). Même le bonheur, qui comme tout appel de l'infini incertain nous serre le cœur, en est mystérieusement entaché (quoiqu'en pense J.Borgès : *La seule chose sans mystère est le bonheur - La única cosa sin misterio es la felicidad*). Le malheur, lui, connaît ses heure et lieu. Ne pas goûter à la souffrance d'un bonheur réel, édulcorer un malheur, la plupart du temps imaginaire - la même pusillanimité du calculateur sans goût pour la larme.

L'exil est l'état d'esprit le plus propice à l'écriture libre. Les Psaumes de David, Pétrarque, Dante, G.Bruno, Rilke, V.Nabokov, Cioran. La paix d'âme étant devenue une patrie sans faille du Français moderne, la perspective d'un exil intérieur n'attire plus que des Descartes et des Hugo.

L'amour, le sacré, la mort : toute lumière, toute vérité n'y est d'aucun secours ; nous n'y valons que par la qualité du mystère qui les enveloppe ; pourtant, c'est touchés par eux que nous vivons les instants les plus intenses de la vie ; abandonnés par eux, livrés à la seule raison, nous pourrions psalmodier : *Si quelqu'un veut chercher la vérité, il ne doit songer qu'à accroître la lumière de sa raison* - Descartes.

La morale la plus basse, partagée par tout brigand, comptable ou tyran, est parfaitement résumée dans cette *sagesse cartésienne* : *Le principal dans cette vie est d'être fermement résolu à faire ce que l'on a jugé être le meilleur !*

Une niaiserie *cartésienne*, que j'aurais pu adopter comme règle : *Si mes opinions ne peuvent être approuvées sans controverse, je ne les veux jamais publier* - où j'aurais mis *peux* à la place de *veux*. Mon éditeur putatif, guidé par le consensus public, s'en serait chargé, sans le moindre état d'âme.

L'adhésion de l'humanité à une philosophie noble quelconque tournerait, immanquablement, aux désastres socio-économiques. En revanche, *Descartes* fut persuadé, que tout charcutier, tout terrassier, tout charpentier retirerait beaucoup d'utilité de l'application de sa manière de philosopher.

La science engendre des concepts et l'intuition – des notions, qui peuvent, parfois, aboutir aux concepts. La tête bornée ne suit que des notions ; la tête éclairée accumule des concepts. La première est bourrée de vérités éternelles ; la seconde ne maîtrise ni ne produit que des vérités, relatives à l'état de nos représentations. On voit dans quel camp se place *Descartes* : *Par vérités éternelles j'entends des notions communes.*

L'exhibition criarde de muscles et la tranquillité, ou même l'agonie, de l'âme sont des signes des esprits bas ou grégaires. Il faut être robotisé, pour proclamer cette infamie : *Passion est passivité de l'âme et activité du corps* – *Descartes*.

Privés de l'âme et du cœur, ils abhorrent le chagrin : *La honte est une*

espèce de tristesse fondée sur l'amour de soi-même – Descartes. Tout narcissique doit se préparer à porter la honte que tout fier amour de soi réveille dans la conscience, toujours humble.

Le bonheur narcissique, hors toute méthode, a deux prérequis solidaires et ironiques : la honte dans l'original et la pitié dans le reflet. Chez les méthodiques : *Vivre en béatitude, c'est avoir l'esprit content* – Descartes.

Évidemment, le corps humain, comme celui d'un cloporte, comme la matière elle-même, - ce sont des miracles. Même l'esprit devrait adhérer à cette vision, sans parler de l'âme ; ceux qui sont dépourvus et de l'un et de l'autre pensent que *Dieu a fabriqué notre corps comme une machine* – Descartes.

Les quatre maximes morales *cartésiennes* : *être catholique sans excès, ferme dans ses actions, s'adaptant à l'ordre du monde, marchant de la meilleure façon*. Ni le cheval ni le Pape ne sauraient se réclamer d'une telle grandeur ou pureté d'âme.

Être utile aux autres, c'était la répugnance des romantiques et la satisfaction des goujats : *C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne* – Descartes.

Tout est bas dans la pompeuse *volonté de puissance*. La noblesse demeure dans la faiblesse de nos meilleurs sentiments et dans les contraintes qu'elle impose à la volonté tous azimuts. *La volonté est tellement libre de sa nature, qu'elle ne peut jamais être contrainte* - Descartes - la liberté est dans la faculté de se donner des contraintes.

Spinoza

Dans l'Antiquité, un bon philosophe fut automatiquement un bon mathématicien. Depuis [Descartes](#) et [Leibniz](#), cette identité se fissura, les deux communautés furent définitivement séparées, mais, par inertie, le prestige des connaissances mathématiques continuaient à sévir dans les têtes philosophantes.

L'ennui grandissant, face au mode théologique irresponsable, augmentait l'attrait du mode géométrique, dont se targua [Spinoza](#). Les scolies, corollaires et propositions, ce fut tout de même autre chose que les prophéties, les multiplications de pains et les fuites des tombeaux. Les mathématiciens ricanent sur les formulations [spinozistes](#) charlatanesques, mais, soupçonnant quelques délicatesses conceptuelles cachées, louent, parfois, l'image du Dieu géométrique, s'identifiant avec la bonne nature tout entière.

Seul un langage poétique sied aux thèmes tels que le désir ou la liberté ; [Spinoza](#) veut nous séduire avec ses visions géométriques, bien que la vraie géométrie y soit aussi absente que la science et la logique - dans l'ouvrage *Science de la Logique*, d'un autre charlatan, [Hegel](#). Mais le lecteur universitaire continue à vouer aux deux un culte pieux, au-delà de toute décence intellectuelle.

La Grisaille

L'acte de Valéry est une rigueur naissante ; la rigueur de Spinoza est un acte né, stérile. Spinoza se nourrit de mots creux et usés (là où Heidegger, au bas mot, en trouve de pleins et neufs) ; Valéry - d'images réalisables, de concepts vitaux excitant l'intelligence.

Le culte de l'avant-dernier pas a des noms malheureusement compromis : avant-décision - *hypo-crisie*, ou avant-jugement - *pré-jugé* (l'exemple célèbre est donné par la mort, qui, aux yeux de Dieu, n'est qu'un *pré-jugé*, *Vor-Urteil* - Nietzsche). Il ressemble au *désir* d'Aristote ou Spinoza - vision des *fins* dépourvue de *moyens* - mais je l'associe plutôt au repérage de *contraintes*. Cette recherche débouche souvent sur un autre nom compromis : la *scolastique* - la noble oisiveté.

Le cœur et l'ancre forment la croix camarguaise - les trois vertus théologiques réunies (comme dans les seuls prénoms féminins proprement russes - *Вера, Надежда, Любовь*). La croix et l'encre sont pour nous, et nous ne partagerions avec le Christ que le cœur, puisque Lui, d'après Thomas d'Aquin, n'eut ni foi ni espérance, mais le seul amour. L'éventail évangélique y ajoute Verbe et Vérité, la grisaille *spinoziste* - Nature, Substance, Attributs. Les plus rusés se contentent de synonymes aussi inexistants que Dieu lui-même, par exemple - Être.

Il n'y a rien à réfuter chez un Spinoza - c'est du verbiage gratuit, prétentieux et creux ; mais essayez de réfuter Nietzsche ! - c'est toujours passionnant et exige une grande rigueur ; pourtant, c'est lui qui se moquait le plus des rigoristes, comme Platon - des poètes ; mais c'est

bien chez ces deux-là qu'on trouve de la rigueur et de la poésie.

Si je me soucie de mon propre arbre autant que de la forêt humaine, je mettrai à côté de la Haine du reproductif - ma Honte productive, et c'est sur cet axe que je composerai la musique de mes fureurs. Pour l'un des philosophes les moins musicaux, [Spinoza](#), la haine et le remords furent les deux ennemis fondamentaux du genre humain. J'avoue y succomber, avec mon *odium humani generis*, et je vous laisse avec votre indifférence et votre paix d'âme. Le remords, si bien senti par Baudelaire, est une forme accidentelle, dont la honte est le fond primordial.

Seul est libre celui qui n'est guidé que par la raison - [Spinoza](#) - *Illum liberum esse, quia sola ducitur ratione*. Aussi ridicule qu'elle ne paraisse, cette sentence est juste. Qui est exclu de cette coterie ? - les serviteurs de Dieu, les esclaves de l'amour, les bateliers de l'art. Qui y reste ? - les robots que devinrent nos contemporains, repus de liberté. La noble liberté se manifeste mieux dans le mépris de la raison.

Des jeux pseudo-logiques avec des concepts tirés au hasard des soutenances de thèses, en psychologie ou en physiologie, ce charabia insipide de la professorale clanique, s'attachant, au gré des modes, au rationaliste le plus absolu, au charlatan de Vienne ou au dingue de Turin, mais sans leur talent, dans cette niche logomachique alimentée par [E.Husserl](#) et [Heidegger](#), [Sartre](#) et [A.Badiou](#), où l'on refuse à [Pascal](#), Voltaire ou [Valéry](#) le titre de philosophe, que s'arrogent tous ces arides pontifes de faculté [R.Barthes](#), [M.Foucault](#), [G.Deleuze](#), [P.Ricœur](#), [J.Derrida](#).
Siècle de *Dozenten* et d'agrégés !

[Spinoza](#) : résolution sans solutions, problématique sans problème, mystique sans mystère. Ourdir des systèmes, telle une araignée affairée (*die Spinne*), pour capturer des moucherons désœuvrés.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou Montaigne se lamenter sur la souffrance, ou Nietzsche faire l'apologie de la faiblesse, ou L.Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou Cioran en appeler au rire ; en revanche, Spinoza, Schopenhauer ou Sartre sont dans leurs *soi* respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent - R.Char et R.Debray.

Le monde, l'homme, la perception humaine du monde - trois merveilles d'un même acabit. Qu'on parte de l'homme (Protagoras, Kant, Nietzsche), du monde (Spinoza, Marx, Heidegger), de la relation entre eux (Aristote, E.Husserl, Sartre) - on peut aboutir au même réseau conceptuel. Ce qui différencie ces visions, ce n'est pas tant le *problème* des représentations et des interprétations, que la part et la qualité de l'extase, tragique ou jubilatoire, devant le *mystère*. L'intelligence, la noblesse, le talent - telle est l'échelle ascendante des bons esprits.

Aristote, Spinoza, Kant - aucune belle métaphore ; il reste le *système* (logique, structurel ou verbal, à l'esthétique nulle), donc un résumé, qui n'est jamais qu'enfantillage (c'est-à-dire la curiosité de la découverte suivie d'une sobre mémorisation et d'un morne apprentissage). En face, les mythes et idées *platoniciens* sont de pures métaphores éternelles, comme la plus belle d'entre elles, celle de la Caverne reprenant, peut-être, le beau souvenir du souterrain de Pythagore et d'Empédocle. Tant de prosateurs cherchèrent à embrigader cet impénitent poète, en suivant le conseil perfide de Leibniz : *Si quelqu'un réduisait Platon en système, il rendrait un grand service à l'Humanité.*

Je lis cette *traduction* cathédralesque de [Spinoza](#) : *La liberté s'oppose à la contrainte et non à la Nécessité* - monumental, beau et faux ; j'échafaude une savante réplique, du genre : *la liberté est peut-être une nécessité extérieure ; la contrainte doit être une nécessité intérieure* (tout en remarquant, au passage, le gouffre entre nécessité-loi et nécessité-besoin) ; au dernier moment je m'avise, que ce qu'on cherche à traduire est le tout bête : *Deus ex solis suae naturae legibus, & a nemine coactus agit* - *Dieu n'agit que selon les lois de Sa nature, sans que personne ne L'y contraigne* - mesquin, laid et juste - et m'éclate de honte et de rire... Ce rire tourne au jaune, lorsqu'ils nous apprennent, que *le spinozisme est la lumière de la vérité, qui mène de l'angoisse d'une fausse vie à la joie des hommes libres...* Un rat de bibliothèques - en sauveur des aigles, des chouettes ou des rossignols !

Dans la *vérité philosophique*, définie comme une adéquation ou un accord d'une représentation avec la réalité, il y a autant de *vérité logique* que dans les expressions - *vrai voyou* ou *vraie peste*. Ceci ressemble au traitement, par les philosophes diplômés, de l'ensemble vide, où le *vide* est compris dans le même sens que dans les expressions - *tête vide* ou *tiroir vide*.

Je suis indifférent à [Platon](#), à [Spinoza](#), à [Kant](#) ; mais je ne puis pas en être ennemi ; combattre la grisaille, c'est profaner mes propres couleurs. Mais il faut que je sache me dresser en ennemi de [St-Augustin](#), de Voltaire, de [Nietzsche](#), pour mettre à l'épreuve mes palettes.

Au centre des soucis du poète et du philosophe se trouve la métaphore, mais à leurs frontières, ils se divergent. Le poète y est attiré par le noble et le philosophe - par le sacré. Le second doit donc être un prêtre et le premier - un prince. Appeler *prince des philosophes* [Spinoza](#) (G.Deleuze), le moins poétique de tous les philosophes, est une aberration.

Dieu est l'infinité d'attributs infinis - Spinoza - Deus sit ens absolute infinitum infinitis attributis. Pourquoi pas l'absence de tout attribut ? C'est par de telles définitions liminaires que les sages de profession se mettent à déverser leurs balivernes «géométriques» sur leur Dieu à attributs. Un principe obscur, sur lequel ils bâtissent d'ennuyeuses et intenable clartés. Le sage d'intuition débute par un principe clair d'où fument d'obscur et belles hypothèses.

Spinoza et Leibniz se rangent du côté du bonheur et de la joie, Schopenhauer et Kierkegaard – du côté de la souffrance et du désespoir, Heidegger et Cioran – du côté de l'ennui et de l'extase, mais seul Nietzsche parvient à joindre ces deux bouts, que couronne l'intensité de la vie et de l'art, l'éthique cédant place à l'esthétique. Le fond de la vie est bien animé par le bien, mais c'est le beau qui en crée la forme – l'art.

Caresse et souffrance se présentent, quand l'homme n'en est affecté que dans une seule partie ; rire ou tristesse - quand tout en lui en est touché - Spinoza - Titillationem et dolorem ad hominem referri quando una ejus pars est affecta ; hilaritatem et melancholiam quando omnes pariter sunt affectæ. C'est comme l'aphorisme, comparé avec le roman : la caresse est la maxime du bonheur ; tout dire est dire l'ennui ; la peau est cette délicieuse partie, où la hauteur du regard rencontre la profondeur du désir.

L'humilité consiste à te voir, en proie à la tristesse, moins grand que tu n'es - Spinoza - Abiectio est de se præ tristitia minus justo sentire. C'est pourquoi, parmi les orgueilleux et transparents comptables, les plus répandus de tes admirateurs, on ne voit pas beaucoup d'humbles. Le soi visible peut être profond, mais l'humilité consiste à reconnaître, qu'il ne sera jamais aussi haut que le soi inconnu. Ou bien qu'en matières profondes nous sommes tous interchangeable ; la fierté n'y a pas sa place.

Ce qui décide du vrai ou du faux, ce sont les outils – la logique, la poésie, l'éthique. De même, pour voir la lumière ou les ténèbres, on fait appel aux outils – aux yeux, à l'imagination, à l'âme. Les mal outillés se contentent de platitudes ampoulées et insensées : *Comme la lumière se montre et montre les ténèbres, la vérité se détermine et détermine la fausseté* - Spinoza - *Sicut lux se ipsam et tenebras manifestat, sic veritas norma sui et falsi est.*

La volonté de puissance est une pulsion que n'éprouvent que les scientifiques et les artistes, puisque leur regard est tourné vers l'absolu, vers ce Dieu, Créateur de notre esprit curieux et de notre âme inquiète ; la volonté divine sous-jacente serait l'asile de leur créativité, tandis que chez les autres, *la volonté de Dieu est l'asile de l'ignorance* - Spinoza - *Dei voluntatem, hoc est, ignorantiae asyllum.*

La rareté augmente le prix, et le progrès - de l'homogène à l'hétérogène – les fait flamber, tandis que l'ironie - de l'hétérogène à l'homogène - déprécie les marchandises, en les mettant sur le même rayon. Les choses les plus rares sont sans prix. La noblesse, par exemple. Et, en plus, ce qui est rare pour l'esprit profond est beau pour l'âme hautaine (Valéry) ; l'inverse : *Tout ce qui est sublime est aussi difficile que rare* - Spinoza - *Omnia praeclara tam difficilia quam rara sunt* serait aussi vrai. Le respect du rare serait signe de la culture : *L'humanité ne grandit que par la vénération du rare* - Nietzsche - *Verehrung des Seltenen, durch die allein die Menschheit wachse.*

Aujourd'hui, un étudiant en première année d'études, apprend, en quelques semaines, ce que signifie raisonner *more geometrico*, ce qu'est la logique mathématique, quels sont les rapports entre celle-ci et la mathématique. Et malheureusement, cet étudiant ne lira jamais Spinoza, Hegel, A.Badiou, pour dénoncer leurs monstrueuses impostures. Malheureusement, dès que les mathématiciens, eux-mêmes, adoptent la pose philosophique, ils deviennent encore plus ridicules. Il n'y a plus ni

Pascal ni Leibniz ni A.Einstein.

Seule la maîtrise des métaphores ou de la logique peuvent justifier la logorrhée philosophesque sur la vérité, les connaissances, l'être. Si de la sagesse spinoziste ou hégélienne, on élimine ses trois sujets austères ou stériles, les misérables lambeaux restants ne seraient sauvés par aucune métaphore.

Parmi les liens sémantiques, les plus vagues et protéiformes, plutôt pragmatiques que sémantiques, sont la causalité et la composition ; pourtant, ce sont ces vétilles que choisit Spinoza, pour définir l'essence de la *Substance* - ridicule ! Et Kant, en voyant dans la causalité une relation a priori, n'est guère plus brillant.

Certaines têtes exaltées reprochent aux austères philosophes d'avoir abusé de trop de logique et de rigueur dans la vision du monde et de l'homme. Je n'en connais pas un seul nom ; chez tous ces bavards, avec sans doute une seule exception – Aristote, ce que d'autres appellent *more geometrico* n'est que verbiage et ennui. D'ailleurs, ces sages penseurs, eux-mêmes, s'en doutaient bien ; leur réputation de scientificité est due aux commentateurs, de plus en plus farfelus et irresponsables.

La voix du Bien est incompréhensible, divine ; et agir, selon elle, c'est être irresponsable et donc libre. Ce qu'on comprend rend responsable et servile (et non pas libre, comme le pensent tous les spinozistes).

Les termes de *géométrie* ou de *psychologie*, auraient pu nous renvoyer à l'invention d'unités de mesure ou à l'écoute de l'âme – deux nobles activités. Mais si Spinoza ignore tout de cette lecture, Nietzsche l'accepte et l'applique.

Aucun non-mathématicien n'a jamais formulé quelque chose de

philosophiquement profond ou divinement haut sur la nature de la démarche mathématique (ni [Spinoza](#) ni [Valéry](#) ni [Wittgenstein](#) ni [A.Badiou](#)). Mais les mêmes tentatives des mathématiciens eux-mêmes débouchent dans de franches platitudes. A.Einstein, ni mathématicien ni philosophe, est le seul à avoir la-dessus des avis enthousiasmants.

La Bêtise

Les plus nobles des passions se moquent de la connaissance ; les danses de celles-là se passent des béquilles de celle-ci. Et [Spinoza](#) a presque raison : *Les passions marquent toujours une connaissance mutilée - Passiones semper indicant contra nostram mutilatam cognitionem* - seulement il prend une cause pour un effet.

[Valéry](#) : *le goût désastreux de la perfection* – [Cioran](#). Tous les autres goûts mènent au journalisme. Tu as certainement compris mieux que moi, que la perfection, c'est la réalité, pour [Valéry](#) comme pour [Spinoza](#) (*perfectio est gradus realitatis*), [Nietzsche](#) (*die Welt ist vollkommen*) et les sages orientaux de l'immanence (le bon chrétien, lui, place la perfection dans la transcendance, que [Nietzsche](#) appelle *surhomme*). Et la *nature parfaite* d'[Aristote](#) est un pléonasme. R.Musil - *une vie parfaite rendrait l'art inutile* - « *das vollkommene Leben wäre das Ende der Kunst* - se trompe également. Et pourquoi ne salues-tu pas le désastre, que les vaincus inscrivent dans leurs *bréviaires* ?

Les Idées pour [Platon](#), Dieu pour [Spinoza](#), le Beau et le Bien pour moi-même, ce sont des essences sans existence, des contraintes sublimes sans fins atteignables, l'exercice et la volupté de notre liberté, la musique interne naissant de la lecture mystique des notes indéchiffrables externes.

Chercher un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine - [Spinoza](#) - *Inquirere an aliquid daretur, quo invento et acquisito continua ac summa in aeternum fruerer laetitia*. Un galimatias intégral, chaque mot n'y est qu'absurdité ! La possession de ce qui n'est qu'une étincelle, faite pour brûler dans ton âme

plutôt que pour réchauffer ton esprit ! Comment s'appelle une joie, qui serait éternelle ou continue ? - l'ennui ! *Le bonheur, qui perdurerait tous les jours, me serait insupportable* - Tchékhov - *Счастья, которое продолжается изо дня в день, я не выдержу* - un malheur de doctrine vaut mieux qu'un bonheur de routine.

Tu te perds de plus en plus dans les mystères du vivant, où tu écarter, d'abord, toutes les réponses mécaniques, ensuite tu te dégages même des questions savantes mais insolubles. Et puis tu tombes sur un imbécile, docte et serein, qui, sans ciller, t'assure que *tout ce qui concerne la vraie vie s'établit aisément à partir des Propositions 37 et 50* - Spinoza - *omnia quæ ad veram vitam spectant, facile ex propositione 37 et 50 hujus partis convincuntur*. Et c'est en compagnie de ces robots impassibles que tu vivras tes dernières extases d'ahuri.

Une affection cesse d'être une passion, sitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte - Spinoza - *Affectus qui passio est, desinit esse passio simulatque ejus claram et distinctam formamus ideam*. L'affection peut changer de coordonnées, tout en gardant la singularité de ses reliefs. La vraie dimension d'une passion est la hauteur, où toute idée, obscure ou lumineuse, devrait être entraînée. *Que votre âme élève votre raison à la hauteur de la passion* - Kh.Gibran - *Let your soul exalt your reason to the height of passion*.

L'être trop vague et l'avoir trop net sont à l'origine des fondations de leurs pensées. Leurs édifices sont sans charme ni vue sur l'étoile ; leur être mécanique naît du *non-avoir* tout aussi mécanique. Il faut laisser le *devenir*, du soupir ou de la prière, animer nos tours d'ivoire, sous-sols et ruines, ces séjours principaux d'une pensée organique. Je *suis* l'âme et j'*ai* un corps, le dualisme d'initiation préféré au monisme initial (Spinoza).

Ce minable géomètre de [Spinoza](#) est persuadé, qu'il existe, dans la réalité, de vrais cercles, tandis que *leur idée n'en comporterait ni circonférence ni centre (Idea enim circuli non est aliquid, habens peripheriam et centrum)*. Il n'a jamais compris, que la réalité n'est faite que des configurations d'atomes dans le temps, appréhendées par notre géométrie visionnaire et intemporelle.

L'herméneutique du profane n'a aucune chance d'apporter du sens à un résultat mathématique, dont il ne maîtrise pas le contenu. Mais le mathématicien, qui ne maîtrise pas la forme, est encore plus ridicule dans la pose de critique d'art. Quoique [Spinoza](#) fasse rire plus souvent que [H.Bergson](#)...

De [Spinoza](#) à [E.Husserl](#), ces insipides et lourdes tentatives de faire de la philosophie une science rigoureuse, de lui apporter de l'*étendue* en la faisant parler le langage des mathèmes ; tandis que seul celui des poèmes promet de munir de *hauteur* son semblant de *profondeur*. Poétiser et philosopher sont des synonymes - être au-dessus du temporel, croire en simultanéité avec la vie et non pas au : *D'abord vivre, et philosopher - après* - Th.Hobbes - *Primum vivere deinde philosophare*.

[Spinoza](#) et [Leibniz](#) confondent, tout le temps, la représentation avec l'expression, en voyant dans les attributs (ou la monade finie) expression de la substance (de la monade infinie) et non pas représentation ; l'expression n'est qu'un mode d'accès langagier au déjà représenté.

Tout le galimatias [spinoziste](#) autour des substances absolues et immuables est mis à nu par cet aveu, désarmant et ridiculisant : *La substance ou - ce qui est le même - ses attributs avec leurs valeurs - Substantias sive quod idem est earum attributa earumque affectiones*, puisque les attributs (comme la plupart des substances) sont de libres constructions de nos

modélisations arbitraires et non pas un contenu authentique du réel (sauf peut-être un nombre très réduit de constantes universelles). Quand on ne peut pas s'élever aux *effets de soi*, on s'étend en *causes de soi*. *Causa sui* est la réalité, qui dicte et valide nos représentations ; c'est ce que [Heidegger](#) nomme *être*. L'appeler Dieu est prendre une création pour un créateur.

La méthodologie mathématique en philosophie n'a jamais rien produit d'appréciable ; la consolation ou le langage ne se traitent bien que par des métaphores. Le témoignage - les trois profanations des démarches (pseudo-)mathématiques : l'analytique [aristotélicienne](#), la géométrie [spinoziste](#), l'algèbre [kantienne](#).

Qu'est-ce qu'un objet ? - son nom, ses classes, ses relations, ses attributs. Mais ce sont des caractéristiques de la représentation et non pas de la réalité (que [Platon](#) et [Spinoza](#) m'excusent...), et elles sont les seuls points de repère permettant de référencer les objets. Dans la réalité, ainsi, il n'y a ni objets ni vérités, puisque celles-ci résultent des propositions portant sur les objets. La réalité réapparaît dans les significations qu'on tire de la proposition interprétée, mais elles naissent d'un processus non-formalisable, intuitif, non-langagier - l'intelligence pragmatique, le dernier chaînon de l'analyse syntaxico-sémantique.

L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses - Spinoza - Ordo et connectio idearum idem est ac ordo et connectio rerum. L'une de ces inepties dont grouille le spinozisme ! Ici - une assimilation, aussi absurde que la désassimilation entre le corps et l'âme. Dans la réalité, il n'y a que des choses ; dans la représentation, il y a des objets et des relations ; dans le langage, ce porte-parole des idées, les connexions sont de nature langagière ou représentative - rien à avoir avec les choses réelles. Et le corps, qui jouit ou souffre, peut

déterminer l'âme à penser, et l'âme, qui évalue ou s'élève, peut déterminer le corps à bouger – contrairement à ce qu'édicte ce charlatan du Nord.

Celui qui dit, que [Spinoza](#) est le plus grand des philosophes, a la même image à mes yeux que celui qui tient Nostradamus pour le plus grand prophète et [S.Freud](#) pour le meilleur connaisseur de l'âme humaine - un charlatanisme génialement réussi à travers un langage violemment neuf. Serait-ce un trait commun des meilleurs des métèques, des Juifs ?

Qui aboie ? Le chien ou son concept ? Le chien réel émet des ondes acoustiques, perçues par des micros ou des oreilles ; le concept d'*aboyer* correspond au lien sémantique, défini dans la représentation et attaché au concept de *chien*. Donc, ce n'est pas celui qu'on pense ([Spinoza](#)) qui aboie.

Que la gent [spinoziste](#) est constituée, essentiellement, par l'idiot du village, se voit dans cette ahurissante confession de l'un d'eux : *M'inscrire dans l'être par une œuvre qui dépasserait le temps, servir un public et le convaincre de la pertinence de ma réflexion par sa cohérence* - je ne sais pas ce qui y est le plus comique et répugnant : l'idiotie et la misère du style, l'idiotie et la mesquinerie de l'ambition, l'idiotie et la sénilité de la cervelle ?

La virgule - *Dieu, ou la Nature (Deus sive Natura - [Spinoza](#))* – permettrait de distinguer la disjonction d'identité de la disjonction d'alternative - *la raison ou la conscience (ratio vel conscientia - St Thomas)*. Malheureusement, St Thomas visait plutôt *la raison, ou la conscience*, puisqu'il ignorait la conscience morale.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à

leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - Spinoza - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

Une bonne philosophie : la noblesse des questions, l'ironie du raisonnement, la fierté ou/et l'humilité des réponses. Le spinozisme : l'inertie des questions, la fausseté du raisonnement, la mécanique arbitraire des réponses. La phénoménologie : la logorrhée des réponses, l'apparence de raisonnement, l'insignifiance des questions.

Le regard de l'âme, c'est la raison - St-Augustin - *Aspectus animae, ratio est*. Je dirais plutôt, que la raison de l'âme, c'est le regard. La raison est ce qui produit les évidences calculatrices, le regard - ce qui est produit par l'intuition créatrice. La raison est produite par le cerveau (qui n'est que les yeux et non pas le regard), et Spinoza l'a bien vu : *Les yeux de l'âme, ce sont les démonstrations* - *Mentis enim oculi sunt ipsae demonstrationes*. Le regard de l'âme, ce sont nos apories vitales.

Peut-être le Dieu-analyste ne créa que le temps, l'espace ayant été préalablement créé par le Dieu-géomètre. Celui-ci créa le vrai, et Celui-là - le bon et le beau. Ils laisseraient l'homme divaguer sur les commencements et les fins, tandis que Eux-mêmes ne créeraient que l'algorithme, s'appliquant aux atomes et aux esprits. C'est à Eux que pensait Spinoza : *Dieu, pour agir, n'a ni commencements ni fins* - *Deus agendi principium, vel finem, habet nullum*.

Ce qui ne laisse pas de traces ne peut pas avoir d'attributs ; ni le

comparatif ni le superlatif n'y ont de place ; l'omniscient avec l'*infinité d'attributs* (Spinoza) ou le *meilleur que mon âme* (Pascal) ne qualifient que le néant.

Le Dieu de Spinoza, à l'infinité d'attributs, est aussi loufoque que le Dieu s'incarnant dans un fils de charpentier ou s'identifiant avec un marchand de tapis. Le Dieu inconnu, le seul, qui mérite nos louanges, est celui qui, premièrement, déposa en nous les germes du vrai, du bon et du beau et, deuxièmement, pour les percevoir, nous munit d'un cerveau, d'un cœur et d'une âme. *Dieu se connaît mieux en restant inconnu - St-Augustin - Deus scitur melius nesciendo.*

La définition spinoziste de Dieu, *ens absolute infinitum*, paraît être moins absurde, si l'on la lit à la lumière des contraintes et des fins, en voyant dans *absolute* - détachement ou liberté (par étymologie), et dans *infinitum* - absence de fins (par abus de négation).

La nature est divine, mais Dieu n'est certainement pas naturel - telle peut être la réplique à nos contemporains, pour qui le monde n'est ni divin ni naturel, mais exclusivement - mécanique ; ce qui, à son tour, est à l'opposé de *deus sive natura* (Spinoza - l'Horloger confondu avec Son horloge) et de *aut deus aut natura* (L.Feuerbach - aime l'horloge ou l'Horloger). Jadis, le poète discourait sur les *merveilles* de la nature, et l'on aboutissait tout naturellement à Dieu ; aujourd'hui, le robot discourt de Dieu comme s'il s'agissait des *faits* de la nature.

Plus nous comprenons les choses singulières, plus nous comprenons Dieu - Spinoza - Quo magis res singulares intelligimus eo magis Deum intelligimus. Même la singularité s'inscrit dans quelque généralité divine. Toute création est manipulation de classes, et Dieu n'y échappe pas.

Réduire toute la vie à l'horreur, chose presque spontanée, pour une sensibilité doublée d'une intelligence. Et le mot de [Spinoza](#) - *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort* - *Homo liber de nulla re minus quam de morte cogitat* - ne présente pas une sérénité de sage, mais une martingale d'angoissé. Songer à la mort d'Eschyle, dont la calvitie reçut une tortue lâchée par un aigle myope, à la recherche d'une pierre, ou à la mort de R.Barthes, fauché par une camionnette.

La vie est brève et fluide, la mort est éternelle et constante. L'arbre de vie, qui perdrait toutes ses variables, rejoindrait le royaume de la mort. Il faut être [spinoziste](#), c'est-à-dire un sot, pour croire, que *notre Béatitude ou notre Liberté consiste dans l'Amour constant et éternel* - *nostra beatitudo seu libertas consistit in constanti et æterno erga Deum amore*.

[Spinoza](#) : un délirant se donnant l'air savant ; [Heidegger](#) : un savant cherchant l'air délirant. Le premier prétend, naïvement, *prouver* des vérités éternelles ; le second, lucide, *invente* sa propre notion de vérité, valable dans une seule maison de l'être, son langage. Le sérieux d'un jargon mal maîtrisé ou les jeux d'un langage à créer.

Cette permanente bêtise de la gent philosophale, qui voit dans l'*erreur* le contraire de la vérité (surtout selon la tradition [spinoziste](#)), tandis que le seul sens acceptable de ce contraire serait *incapacité de prouver*, dont l'*erreur* n'est qu'un infime cas particulier.

La vérité en tant qu'adéquation ([Spinoza](#)) ou en tant que dévoilement de l'être ([Heidegger](#)), ce sont deux abus de langage, puisque l'adéquation s'établit *après* la démonstration de la vérité (au sein d'un langage et à partir des requêtes) et le dévoilement n'est qu'un passage vers la représentation, *avant* toute requête (sans requêtes et sans leurs preuves – point de vérités).

Trois types de négation : la syntaxique (portant sur une proposition), la sémantique (portant sur une relation ou un attribut), l'exclusive (la négation-contrainte, spécifiant les angles de vue à exclure). C'est la dernière qui est visée par [Spinoza](#) dans sa définition de *determinatio negatio est*.

Toute définition est négation - Spinoza - Omnis determinatio negatio est. Syntactiquement, c'est faux ; une définition est un filtre muni d'un mode de son emploi permettant le constat de succès ou d'échec ; une des négations sémantiques, la moins constructive, mais donnant de la rigueur à la résignation, est la négation par échec. En logique comme dans la vie, la négation n'est bonne qu'auréolée d'une défaite. Les définitions apophatiques sont nulles. Il vaut mieux compter sur les contraintes – les antonymes.

Dire que Dieu est la Nature ([Spinoza](#)) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu créa cette nature merveilleuse, couronnée par la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facultés – le cœur, l'âme, l'esprit ; mais si le Bien reste une étincelle divine, réchauffant notre cœur mais intraduisible en actes, la Beauté et la Vérité (l'art et la science) sont des œuvres entièrement humaines. L'art est affaire de sensibilité et de génie ; la science est affaire de représentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui prête, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut-être inexistant.

La divinité du Créateur, la divinité du créé – *natura naturans, natura naturata* – nous n'avons aucune idée du premier, le bavardage [spinoziste](#) sur la substance ou les attributs de Dieu est totalement ridicule ; il ne nous reste que l'admiration, la vénération, le culte, la foi – face à la

mystérieuse harmonie de la matière et de l'esprit créés.

Une proposition en langue naturelle est définie par cinq éléments : l'émetteur-récepteur (sujets de représentation et d'interprétation), la formule logique sous-jacente (connecteurs, négations, quantificateurs), les mots auxiliaires (typologie de phrases, modalités, degrés de certitude), la mémoire du contexte (acteurs, objets courants), les références d'objets (formulées par l'émetteur, interprétées par le récepteur). La proposition est une idée langagière, et le monde des idées est, évidemment, infiniment plus riche que le monde des objets. Pour ce lourdaud de [Spinoza](#), ils sont équivalents.

Avant I.Newton, la mathématique, et donc la physique, s'exprimaient en balbutiements, comme, d'ailleurs, la philosophie, qui reconnaissait sa parenté, justifiée, avec la mathématique. De la *notion*, vague et inutile, de l'infini, I.Newton forgea le *concept*, élégant et opératoire. La logique, restant dans les approximations [aristotéliennes](#), un ignare en logique, [Spinoza](#), tenta, lamentablement, d'imiter cette logique, dans ses écrits pseudo-philosophiques (où il n'y a ni logique ni géométrie). Mais les [spinozistes](#) continuent à chercher une mathématisation de la philosophie. La philosophie perdit ses hautes ailes poétiques et ne maîtrisa jamais les profondes racines mathématiques.

L'esprit est, avant tout, un créateur de langages, et sachant naviguer entre eux, il n'a pas peur de contradictions, puisque celles-ci se réduisent, dans les cas intéressants, au changement de langage. La mathématique est, en permanence, sous la surveillance d'un méta-langage qui est la logique, et donc la contradiction lui est interdite. Le *mode géométrique* ne s'applique qu'à la mathématique, ce que ne comprend pas [Spinoza](#), qui, dans ses élucubrations, vise la rigueur et *la même liberté d'esprit dont on use en mathématiques - eadem animi libertate, qua res Mathematicas.*

Il n'y a que deux sortes de nécessité : la mécanique, dans un univers sans vie, et la logique, dans un univers artificiel des faits. Là où apparaît la vie, surgit la liberté. Et qu'il est bête, ce pédant de [Spinoza](#), de définir la liberté comme l'intelligence de la nécessité...

La Bassesse

La même nécessité d'action se lit dans le conatus [spinoziste](#), la volonté [schopenhauerienne](#) ou [nietzschéenne](#), l'élan vital [bergsonien](#). Mais sa nature peut être soit mécanique soit organique : soit développer l'idée par un discours sans vie, soit envelopper le discours du souffle de l'idée. La cohérence discursive du pouvoir ou l'intensité inchoative du vouloir. La puissance de la volonté ou la volonté de puissance.

La fidélité au désir ou son sacrifice, l'épicurien ou le stoïcien, auraient pu s'équivaloir si, au lieu de s'intéresser à la *volonté*, c'est-à-dire à l'inertie ou à la fuite en avant, ils se penchaient sur la *puissance*, c'est-à-dire sur l'intensité et son retour éternel ; c'est ainsi que [Nietzsche](#) interpréta la misérable idée [spinoziste](#) : la béatitude (le *conatus*) résiderait dans l'augmentation (le progrès, donc, – à l'opposé de l'éternel retour) de la puissance d'*agir*, tandis que, pour [Nietzsche](#), il s'agit de la puissance de *rêver*. Comme quoi, les (pseudo-)parentés philosophiques se fondent sur les mots et non pas sur le sens.

L'action s'ensuit d'une inertie intéressée, et la passion – d'un élan désintéressé. Pour ce sot de [Spinoza](#) : *Les actions de l'Esprit naissent des seules idées adéquates, mais les passions dépendent des seules idées inadéquates - Mentis actiones ex solis ideis adæquatis oriuntur, passiones autem a solis inadæquatis pendent*. Ce sont les idées qui naissent de l'esprit ou des passions et non pas l'inverse. La passion est un attribut d'un esprit se muant en âme (mais [Spinoza](#) ne connaît que *mens* et ignore *anima*). Et l'adéquation n'a rien d'absolu, mais repose sur la rigueur des représentations et interprétations, où le libre arbitre, et non pas la fichue autonomie, est roi. Un bel esprit se réveille dans les impasses,

inquiétantes et initiatiques, et non pas dans de doucettes certitudes intermédiaires.

L'action met en jeu mes forces communes, elle produit ; le bilan se situe entre l'arrogance et l'humiliation. Le rêve exprime mes faiblesses innées, il crée ; le bilan me bouleverse par l'angoisse ou la béatitude. Pour les robots, c'est beaucoup plus simple : *La Joie : la contemplation de notre puissance d'agir* - Spinoza - *Lætitia : suam agendi potentiam contemplatur.*

Ne pas railler, ne pas déplorer ni maudire, mais comprendre les actions des hommes ! - Spinoza - *Humanas actiones non ridere, non lugere, neque detestare, sed intellegere !* Déjà, cette méchante raison dicta à Horace son *nil admirari*. En élevant le débat au second degré, on peut te donner raison : nos plus forts sentiments devraient être réservés aux choses invisibles. Aux visibles, mieux convient l'ironie que l'extase. Mais l'ironie est une tonalité de mon message aux autres, elle n'a aucun sens, quand j'apostrophe moi-même. Face à moi-même, et même à mes actions, je ne peux que rire ou pleurer. Les vraies questions naissent du rire divin ou des pleurs humains.

J'ai triomphé de tout là, où je ne suis jamais allé – Pessoa. Je réserve mes fêtes au pays des rêves, ouvert aux pérégrinations de l'âme, mais vulnérable au piétinement des pieds, y compris des miens propres. Dans l'immobilité je ne triomphe que d'une contrainte, mais dans la défaite finale, au tournant des saisons, je garderai la même *intranquillité*, cette grâce négative si bien rendu par *fluctuatio animae* (Spinoza) ou cette pesanteur positive - par *uneasiness* (Locke).

Deux infâmes charlatans réduisent nos passions, respectivement, à la raison (*À toutes les actions, auxquelles tu es déterminé par une passion, tu peux l'être sans elle par la raison* - Spinoza - *Ad omnes actiones, ad*

quas ex passione, determinamur, possumus absque eo a ratione determinari) ou aux glandes (les passions de l'esprit comme *répressions* ou *suppressions* – S.Freud - *Unterdrückung* ou *Verdrängung*) ; à un noble esclavage ils préfèrent une pâle liberté de robot ou une sale liberté de cochon.

D'Aristote à Leibniz, en passant par Plotin et Spinoza, cette ineptie : le but de la philosophie serait de nous apprendre ce qu'il faut aimer. Celui qui sait, qu'on ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas, s'en rit. L'amour est une espèce mystérieuse du Bien inexplicable ; et la philosophie, cette protectrice des mystères, devrait nous apprendre à nous contenter d'un fol amour, autrement dit – à nous consoler. Non pas à ouvrir, mais à fermer nos yeux.

On ne peut plus imaginer un auteur, qui aurait du succès avec ses épanchements mélancoliques ; l'attente générale se converge vers l'hilarité picaresque. Le mode nostalgique des héros et des poètes (et même de Ch.Chaplin ou de de Funès) est mort, puisqu'il n'y a plus ni héros ni poètes. Les hommes retinrent la leçon de l'éducateur des robots : *Par mal, j'entends toute forme de tristesse* - Spinoza - *Per malum intelligo omne tristitiæ genus* - le bien mécanique déborde de jovialité.

Où es-tu, chemin de la rencontre du poème et du théorème ? - Heidegger - *Zeigt sich ein Pfad, der in ein Zusammengehören des Dichtens und des Denkens führt ?* Ensemble, on ne peut que les lire. Une fois clivés, le poème se danse en pointillés d'images ; le théorème se condense en un point d'ancrage. Ton poème hors chorales vaut mieux que les théorèmes de morale (Spinoza et Th.Hobbes).

La misérable géométrie spinoziste trace un parallélisme entre le bien et la joie, entre le mal et la tristesse ; mais le plus grand bien fut toujours accompagné de la plus grande tristesse, pour trois raisons : source

mystérieuse, traduction *problématique* en actes, caractère passager de la *solution* trouvée.

Ce qui me rendit le *bien* sujet digne de curiosité, c'est l'unique cafouillage, chez les sages, pour le définir : *la connaissance des choses* - Sénèque ; *ce qui est utile* - Spinoza ; *ce qui élève et valorise* - Goethe. Mais je ne peux pas le voir comme *ombres furtives, accablancements humides, nuages fugitifs* - Nietzsche - *Zwischen-Schatten, feuchte Trübsale, Zieh-Wolken*.

Il existent les libertés mécanique, politique, intellectuelle, morale, mais la liberté tout court, la liberté abstraite, est indéfinissable. Spinoza, voulant cerner celle-ci, ne décrit que la liberté des robots : *J'appelle libre une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature, contrainte, celle qui est déterminée par une autre - Liberam esse rem dico, quae ex solae suae naturae necessitate existit, et agit ; coaectam autem, quae ab alio determinatur*. Aujourd'hui, tout âne de Buridan apprend à jeter des dés et se proclame libre. La liberté morale est l'acceptation de nobles contraintes : fidélité à la haute faiblesse ou sacrifice de la force profonde, et donc l'accord avec ses passions. Il faut choisir entre le nécessaire des esclaves ou le possible de l'homme libre.

L'humanisme, c'est la découverte du Bien et du Mal – Rousseau, Nietzsche, L.Tolstoï – la morale. Aristote, Platon, Jésus, Spinoza ne parlent que du *bon* et du *mauvais* – l'éthique.

Ma liberté éthique peut être pragmatique ou mystique. Dans le premier cas, le choix libre coïnciderait avec la poursuite de mes intérêts rationnels. Dans le second, le choix impliquerait un sacrifice de ces intérêts. Je ne prouve ma liberté que dans ce second cas. Et que penser de cette *liberté* : *tu es libre, quand c'est par toi seul que tu es déterminé à agir (res libera dicitur quæ a se sola ad agendum determinatur - Spinoza)* ? - mais c'est la définition même du comportement robotique ! Même un robot coopératif

est plus humain...

Aucune action n'est bonne ou mauvaise, mais une seule et même action est tantôt bonne, tantôt mauvaise - Spinoza - Nulla actio bona aut mala est, sed una eademque actio jam bona jam mala est. Cette nuance est pire que le gros trait initial : faire d'un dogmatique - un cynique. Dans l'action, la conscience, ce bien inapplicable, impuissant, immobile et intemporel, percevra le mal inhérent à tout bras et à tout pas. Être bon, c'est écouter la voix du Bien divin et rester immobile ; être bon à quelque chose, c'est écouter la voix de son époque et d'y répondre, en agissant.

La pitié est, de soi, mauvaise et inutile dans une âme, qui vit selon la raison - Spinoza - Commiseratio in homine qui ex ductu rationis vivit per se mala et inutilis est. L'âme vit selon ses passions ; se pliant devant la raison, elle devient esprit. Il faut bien gratter l'utilitariste, vivant selon la seule raison et, donc, dépourvu d'âme, pour atteindre à la première fibre compatissante.

Quelle foule fut plus abjecte, la soviétique ou la nazie ? Celle que la peur paralysait ou celle qui ignorait la peur ? Les moutons se laissant traîner vers l'abattoir ou les robots exterminateurs ? Tout compte fait, la peur ne modifie pas grand-chose dans la nature innée de toute foule, et Spinoza : *La foule est terrible, quand elle est sans crainte - Terret vulgus nisi metuat* - aurait pu écrire - *sans ou avec crainte.*

Bienheureux celui qui se comprend soi-même et comprend ses sentiments... - Spinoza - *Qui se suosque affectus intelligit, lætatur...* Cette funeste illusion d'un soi transparent rendit vos joies et vos yeux bien secs. Je me sens le plus près de moi-même, quand je suis dans une bienheureuse perplexité.

L'humilité est le contraire du culte de méritocratie : reconnaître qu'il existe

des hommes plus dignes de ma fortune, et qui sont plus malheureux que moi, et en avoir honte (les méritocrates en sortent avec davantage d'orgueil ou de cynisme). Donc, être humble, ce n'est pas reconnaître quelqu'un plus puissant ([Spinoza](#), l'humilité des chiens : *L'humilité est une tristesse, l'homme contemplant son impuissance - Humilitas est tristitia, homo suam impotentiam contemplatur*), mais, au contraire, - plus digne, quoique plus faible (l'humilité du fort).

Toute nation n'a que deux voies : celle du contentement païen de soi et celle de sa conscience chrétienne - V.Soloviov - Для всякого народа есть только два пути : языческий путь самодовольства и христианский путь самосознания. Elles se rejoignent : mieux on se connaît, plus on est content. C'est seulement sur les rares voies - impasses ! - de la méconnaissance de soi que se produisent encore des conversions de la honte, loin de la voie médiane. *Les suprêmes orgueil ou dépréciation de soi sont la suprême ignorance de soi - Spinoza - Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia.*

Quand on sait munir ses formules de bons coefficients vibratoires, on peut même oublier tout opérande et s'enivrer d'opérateurs. Mais le pire, c'est la narration *ordine geometrico* : *Je parlerai des sentiments humains comme des lignes et des surfaces - Spinoza - Humanas appetitus considerabo perinde ac si quæstio de lineis aut planis esset.*

Ce qu'on peut comprendre sans enthousiasme ni dégoût ne vaut généralement pas grand-chose. Ce monde sans admiration, bien compris et sans révolte, est le monde d'aujourd'hui. Dans la devise [spinoziste](#) (*Nil mirari, nil indignari, sed intellegere !*) se cache peut-être une ironie, qui rend cette diatribe bien ridicule. Plus que les moyens, c'est le but, *acquiescentia animi*, une bonne conscience, qui m'y donne de l'urticaire.

L'orgueil et l'humilité extrêmes sont signes de la méconnaissance extrême

de soi-même - Spinoza - *Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia*. Tandis que ceux qui se connaissent ont la sensibilité des circuits intégrés, qu'ils finiront un jour par devenir, jusqu'à l'advenue du premier robot humble et orgueilleux, du premier génie mécanique dans le domaine de l'esprit. La passion et l'orgueil, c'est tout connaître, sauf soi-même.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que St-Augustin, Spinoza, Kant, les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

Entouré d'hommes extraordinaires, en Russie, on finit par presque oublier la société abominable, dans laquelle on est immergé. *Une société, dont la paix ne dépend que de l'inertie des sujets, mérite le nom de tribu plutôt que de société* - Spinoza - *Civitas, cujus pax a subditorum inertia pendet, rectius solitudo, quam Civitas dici potest*. Admiratif devant une société extraordinaire, en Europe, je finis par ne plus m'intéresser à ses hommes abominables.

Mon visage, c'est mon soi inconnu, le créateur ; mon soi connu, le producteur, ne peut exhiber que des masques. Les masques, que produit l'homme de la multitude, sont reproductions des visions communes, tandis que le regard du solitaire invente ces masques, est obligé de les inventer. Même chez les meilleurs, la mascarade peut devenir fanfaronnade. Ce que Nietzsche dit de Spinoza : *O combien de sa propre vulnérabilité trahit cette mascarade d'un malade solitaire !* - *Wie viel eigne Angreifbarkeit verräth diese Maskerade eines einsiedlerischen Kranken !* - s'applique parfaitement à lui-même.

L'homme est plus libre dans la Cité, où il vit d'après les lois communes,

que dans la solitude, où il n'obéit qu'à lui-même - Spinoza - Homo magis in civitate ubi ex communi decreto vivit quam in solitudine ubi sibi soli obtemperat, liber est. Oui, la solitude, c'est de l'esclavage ; mais comme la liberté, qui peut être créatrice ou robotique, l'esclavage, lui aussi, peut se vivre dans la profondeur des contraintes horrifiantes ou dans la hauteur des passions vivifiantes. Il n'existent pas de passions libres.

Le savoir est dans la douleur, mais son arbre n'est pas celui de la vie - G.Byron - Sorrow is Knowledge... The tree of Knowledge is not that of Life. Eschyle ne le voyait pas autrement : *Par la souffrance - la connaissance, telle est la loi souveraine*, tandis que Prométhée aurait inversé l'effet et la cause, tout comme l'Ecclésiaste et G.Bruno : *Qui accroît le savoir, accroît la douleur - Chi accresce il sapere aumenta il dolore.* La sottise espérance socratique de *pouvoir guérir par la connaissance l'éternelle blessure de l'existence - durch das Erkennen die ewige Wunde des Daseins heilen zu können* fut dénoncée par Nietzsche. Seuls les plus obtus des philosophes, les spinozistes, promettent de la joie, qui consisterait en connaissances. Dans l'insipide jungle moderne, l'Ecclésiaste bureaucratisé déracina toute *libido sciendi*, toujours solitaire, tandis que le nom même d'Ecclésiaste désigne *celui qui prêche à la foule*. On a beau placer son Golgotha au milieu du jardin d'Éden, - la croix ou le pommier - c'est la rencontre des crânes et le divorce des désirs. Dans l'arbre du rêve, le savoir est ce qui en soude les branches ; la douleur - ce qui amène la sève et colorie les fleurs. Tout ce qui n'est pas tenté par la hauteur d'arbre est teinté de platitude.

La seule liberté, non-innée et dont on est conscient, est la liberté politique. La liberté d'action nous est commune avec des amibes ; la liberté d'artiste est dans son talent. La plus noble des libertés, la liberté éthique, est mise dans notre cœur et ne doit rien à l'expérience ; la conscience du Bien est la liberté éthique même. Spinoza, comme toujours, embrouille les choses : *Si les hommes naissaient libres, ils n'auraient aucune notion du bien et du mal - Si homines liberi nascentur, nullum boni et mali formarent*

conceptum.

Comment appelleriez-vous l'être qui n'agirait que selon la *dictée de la raison* (*dictamina rationis*) ? - oui, ce serait bien un robot. Mais c'est ainsi que [Spinoza](#) définit l'homme libre !

L'artiste *doit* et *peut* mettre l'esthétique au-dessus de l'éthique ([Nietzsche](#) et son dédain de la *pitié*) ; le goujat *veut* et *sait* faire l'inverse ([Spinoza](#) s'acharnant contre la *tristesse*, ou [Hegel](#) dénonçant les *belles âmes*).

Que diriez-vous de celui qui *nie le libre arbitre, la finalité, l'ordre moral, l'altruisme, le mal* ? Comme moi, vous diriez, évidemment, que c'est un idiot de village, un étudiant renvoyé d'une faculté de logique, Buvard ou Pécuchet. Pourtant, c'est ce qu'admirerait [Nietzsche](#) chez cette *araignée* qu'est [Spinoza](#) !

C'est bien le désespoir qui est signe de *l'impuissance de l'âme* (l'obtus [Spinoza](#) voyait dans celle-ci l'origine de l'impossible et condamnable espérance) ; l'âme dont le premier souci devrait se consacrer à la peinture d'une belle espérance atemporelle, irréfutable bien qu'impossible.

Le goujat veut que rien ne dépende de nos espérances ([Spinoza](#)) ; pour les habitués de la bassesse, c'est normal, puisque la seule chose qui en dépende vraiment, c'est la hauteur de nos élans.

Les causes de notre désespoir sont évidentes, fatales, banales, communes, nullement aléatoires ; il faut être niais pour trouver dans leur connaissance une grande joie ([Spinoza](#)). Étant, toutes, horizontales, elles pourraient, à la limite, mieux nous orienter vers la verticalité de nos espérances.

Dans *l'élan vital*, comme dans la *volonté de puissance*, se rencontrent le

vouloir et le pouvoir ; mais ce sont deux clans irréconciliables qui les incarnent. Dans le premier, règne un pouvoir dominateur, normatif, machiavélique ; dans le second, culminant avec Nietzsche, – un vouloir artistique, gracieux, narcissique. Spinoza : *Par vertu et puissance j'entends la même chose - Per virtutem et potentiam idem intelligo* - ne fait que suivre Machiavel et annoncer H.Bergson.

Pour le haut regard, capable de scruter la profondeur, le mystère est omniprésent en toute demeure de l'esprit, qu'elle soit château ou ruines. Mais ceux qui, dans leur tiède platitude, ne voient que des casernes des solutions ou ceux qui, dans leur froide profondeur, ne s'identifient qu'avec des salles-machines des problèmes, ne reconnaissent ni châteaux ni ruines et traitent le mystère, qui leur reste inaccessible, – d'asile de l'ignorance.

Selon Spinoza, c'est dans les débits de boissons, dans les maisons de haute couture et dans les stades qu'on constate le mieux le déferlement de la sagesse : *Il appartient à l'homme sage d'utiliser des boissons, la parure, le sport - Sapientis est potu se reficere et ornatu, ludis exercitatoriis.*

La liberté politique s'exerce à la lumière de la Loi, à laquelle adhère mon soi connu, comme ceux des autres ; la liberté éthique ne se manifeste que dans les ténèbres de mon soi inconnu. Pour celui qui écoute son âme, dans la seconde liberté, la plus belle, perce le Bien ; dans la première liberté, la mécanique, ne s'impose que le Vrai géométrique : *L'homme, qui est conduit par la raison, est plus libre dans la cité que dans la solitude, où il n'obéit qu'à lui-même - Spinoza - Homo, qui ratione ducitur, magis in civitate, quam in solitudine, ubi sibi soli obtemperat, liber est.*

Derrière toute extase d'artiste ou d'amoureux, il y a toujours, directement ou non, un objet réel associé, auquel il faut porter ta reconnaissance ou ta chaleur. Mais ce n'est pas l'objet aléatoire de ton imitation ou de tes

caresses qu'il faille y *vénérer*, mais la création inspirée de ton âme ou la passion incompréhensible de ton cœur. Pour les sots, évidemment, notre félicité réside *dans la sorte d'objet auquel nous sommes attachés par l'amour* - Spinoza - *in qualitate obiecti, cui adhaeremus amore*. On crée ou l'on aime, dans le Beau mystérieux – au-delà du problème du bien palpable.

Les imbéciles ne connaissent ni une joie débordante ni un noble chagrin. *La gaîté ne peut être excessive, mais est toujours bonne ; la mélancolie, au contraire, est toujours mauvaise* - Spinoza - *Hilaritas excessum habere nequit, sed semper bona est ; et contra melancholia semper mala*.

Hegel

[Hegel](#) donne, peut-être, le premier exemple d'un philosophe, ayant mémorisé un nombre invraisemblable de noms de philosophes, d'écoles, de systèmes, de courants. Un prototype d'un directeur de chaire académique européenne du XX-e siècle. Une fois la mémoire pleine, ils se croient tout permis en matière de jugements à l'emporte-pièces : rien n'y est faux, mais rien n'y est beau. La fatale extinction de toute noblesse organique est une conséquence du culte de la mémoire mécanique.

En Bavière, à Bamberg, sur le haut fronton d'un beau bâtiment, je lus, gravé en gros et magnifiques caractères : *Ici, [Hegel](#) travailla sur la Phénoménologie de l'Esprit* – le plus bel hommage à un philosophe que j'ai jamais vu. Ni [Héraclite](#) ni [Nietzsche](#) n'eurent un tel honneur. Maltraiter un tel personnage ne peut pas être sans une forte gêne.

La Grisaille

Placer son idéal si haut, qu'il devienne inatteignable, - une inconscience heureuse, et que Hegel traite de conscience malheureuse.

L'écriture, c'est la culture de l'arbre complet, l'ouverture à l'unification dans toutes ses parties. La lecture, c'est la *puissance d'unification (die Macht der Vereinigung)* – Hegel.

Nietzsche n'a rien à dire ; son message est dans le *chant*. S'il avait écrit avec la lourdeur littéraire de Hegel ou Schopenhauer, personne ne l'aurait pris au sérieux.

À l'échelle verticale, l'écriture doit viser et l'esprit (la profondeur) et l'âme (la hauteur). Le besoin d'un écho, d'une reconnaissance *hégélienne*, ou d'une reconnaissance *kantienne*, nous poursuit : de l'esprit on attend l'étonnement et la fraternité, et de l'âme – une espèce de réciprocité amoureuse. Les eunuques ne le comprennent pas : *L'amour de la gloire, cette dernière infirmité des têtes nobles* – D.Hume - *Love of fame, the last infirmity of noble minds*.

Ce n'est pas l'œil, mais le cœur, ce n'est pas l'esprit, mais l'âme, qui dicteront si mon art sera serein ou trouble, musical ou insonore, absolu ou borné. *L'art romantique n'aspire plus à reproduire la vie dans son état de sérénité infinie* - Hegel - *Die romantische Kunst hat die Lebendigkeit des Daseins in seiner unendlichen Stille nicht mehr zu ihrem Ziel*. La vie est une excellente contrainte d'un art humain, mais elle est un piètre but, digne d'un art photographique ou robotique. Quant à l'art classique, il est

de l'art romantique si bien maîtrisé, qu'une vie nouvelle en surgit, en rien inférieure à la vie réelle.

L'art fait qu'en tous les points de la surface le phénoménal devienne l'œil - Hegel - Es ist von der Kunst zu behaupten, daß sie jede Gestalt an allen Punkten der sichtbaren Oberfläche zum Auge verwandle. Que le paysage véridique soit monotone, pourvu que ce soit dans un climat artistique. L'œil est près de l'altimètre, l'oreille - du centimètre.

Le *devoir* moralisateur chrétien, enseigné pendant deux millénaires, de St-Paul à Hegel, fut battu en brèche par Nietzsche - vers le *vouloir*, et par Valéry - vers le *pouvoir*, qui, curieusement, se rencontrent dans la *volonté de puissance*.

L'extase, comme état d'esprit, devrait être réservée aux seuls gentlemen (et interdite aux moines, avocats ou journalistes). Il faudrait bannir de la scène publique l'exaltation de l'ampleur (R.Wagner), de la profondeur (Dostoïevsky), de la hauteur (Nietzsche) et bercer les hommes par l'apaisante platitude, ou la mélasse, des M.Proust, Chopin, Hegel, qu'on glisserait entre les agitations des stades, des Bourses ou des salles de débat des intellectuels parisiens.

Dans la liberté, le robot voit un mode d'application de la vérité. Cette vérité appliquée s'appelle machine. La vérité univoque résulte de la liberté appliquée. Le premier élan de la liberté vient toujours d'un beau mensonge. La grisaille de la vérité enveloppe ensuite la liberté incolore ignorant le *délire dionysiaque de la vérité* (Hegel - *bacchische Sinnenlust*).

La télévision et l'Internet remplacèrent la messe, le confessionnal, la communion. L'écran planétaire cacha le cran libertaire. Les genoux ne sont plus sollicités, même au petit déjeuner. *Le journal est la prière du matin du citoyen - Hegel - Die Zeitung ist das Morgengebet des Bürgers* - il ne

ratait que le lever du soleil, aujourd'hui il ignore jusqu'à l'existence des étoiles.

Il faut avoir parcouru les douzaines de ces pitoyables *définitions* de philosophie *transcendantale*, de philosophie de l'*Histoire* ou de monde comme *volonté*, chez [Kant](#), [Hegel](#) et [Schopenhauer](#), pour se débarrasser sur le champ de toute terreur devant les rats de bibliothèques. Aucun essor de la cervelle ne sauve la lourdeur du mot. Je préfère la métaphore de F.Schlegel : *Est transcendantal ce qui est, doit et peut être en hauteur - Transzendental ist was in der Höhe ist, sein soll und kann.*

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien [Hegel](#), [Marx](#) et [S.Freud](#), lorsqu'ils abordent ces avortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, [Marx](#) accroche sa fumisterie de la lutte des classes à la morne dialectique [hégélienne](#) ; A.Koyré et A.Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à [Hegel](#) un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

Deux types de répartition d'ombres et de lumières, qui me sont également étrangères : la lourde noirceur à la [Schopenhauer](#), avec ses lamentations sur l'absurdité et l'absence de sens, et la lumière grisâtre à la [Hegel](#), avec sa soporifique et logorrhéique ontologie (ces deux compères sont, pourtant, portés aux nues par, respectivement, [Wittgenstein](#) et [Marx](#)). L'harmonie désirable est une projection d'ombres vers la hauteur, une fois que je suis pénétré par la lumière, qui se cache dans les profondeurs ; l'arc en ciel étant constitué d'enthousiasme, de honte et de noblesse, et les éclairs de l'esprit naissant dans les ténèbres.

Ce misérable schéma [hégélien](#) : le progrès de l'esprit, la dialectique

comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille (*la minable grisaille - Nietzsche - bei Hegel das nichtswürdigste Grau*), l'éternel retour *nietzschéen* est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, tragique, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

Tout bel enfant, en philosophie, se réclame d'une naissance miraculeuse ; ce qui les distingue, c'est le métier présumé de leur père – un scientifique (*Hegel*) ou un poète (*Nietzsche*). Des *enfants de la vierge réflexion* (*Jungfraukinder der Speculation* – J.G.Hamann) ou des *enfants de l'avenir* (*Kinder der Zukunft* – *Nietzsche*). Des arbres, à généalogie établie ou à établir.

La chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée des crépuscules - Hegel - Die Eule der Minerva beginnt erst mit der Dämmerung ihren Flug. Ah, s'il suffisait d'éteindre ma lampe, pour apprivoiser la chouette ! La plus belle obscurité naît de mes yeux fermés, prometteurs des ombres de l'âme, à la lumière de l'esprit.

Le discrédit de la dialectique *hégélienne* est un effet collatéral, et presque seulement verbal, de la manie des hommes de prôner en tout une positivité jubilatoire ; l'innocente négation de *Hegel* (fond et forme des définitions) ayant été prise pour une tache gênante (sur la grisaille des preuves). La logique de race, victime d'une sociologie de masse.

Une basse harmonie : le contenu des images modernes a la même tonalité grisâtre que leur forme. Et la philosophie ne fait que suivre l'art : *Lorsque la philosophie peint du gris sur du gris, la vie en ressort sénile - Hegel - Wenn die Philosophie ihr Grau in Grau malt, dann ist eine Gestalt des*

Lebens alt geworden.

L'unification d'arbres est une dialectique autrement plus riche que la triste mécanique gordienne ou [hégélienne](#). Tout arbre intellectuel étant bardé de valeurs et de vecteurs, fructifiants et prêts à être fructifiés. Mais les hommes d'hier se contentaient déjà de produits vectoriels, et l'homme d'aujourd'hui – de produits scalaires ; toute la vitalité arborescente est réduite au numéral.

L'enfance du monde fut, de part en part, poétique ; c'est la Rome antique qui y introduisit de la prose : *À la poésie et la liberté d'esprit des Grecs s'oppose la prose de la vie des Romains* - [Hegel](#) - *Gegen die Poesie und Freiheit des Geistes von Griechen tritt bei den Römern die Prosa des Lebens ein* - la vie, elle-même, n'a pas de genre artistique ; soit on rend, par la poésie, son mystère, qui est musique, soit on en rebâtit, par la prose, son problème, qui est bruit.

Le soi absolu ([Kant](#), G.Fichte, [Hegel](#)) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendantale ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source. La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

La hauteur est ce qui unifie les choses disparates (la profondeur divise et distancie, en *mesures* relatives) ; la hauteur dicte des *valeurs* absolues, en quoi elle est métaphysique : *La métaphysique voit l'être comme unité fondatrice de la hauteur* - [Heidegger](#) - *Die Metaphysik denkt das Sein in der begründenden Einheit des Höchsten.*

L'être de l'étant - l'une de ces expressions creuses, que pourtant [Heidegger](#) déclare équivalente au *retour éternel du même*, en voyant dans le *même* - l'immuable et l'indicible être ([F.Schelling](#) y aurait parlé

d'identique, Hegel – d'absolu et mon soi inconnu ne serait pas très loin), et dans le *retour éternel* - des cycles incessants du devenir ne manifestant que de l'étant. Moi, je vois dans le même - l'intensité, qui n'a grand-chose ni de l'être marmoréen, ni du fugitif devenir ; elle se veut éternellement la même. L'être de l'étant - son seul bon sens se traduirait par le banal : derrière ce phénomène, quelle est la loi ? Mais ils continueront à vous terroriser, en enchaînant - c'est la *néantisation du néant* (*Nichtung des Nichts*) ou l'audace (*das Wagnis*) ou l'être-là (*das Dasein*)...

Qui accumulait le plus de connaissances et y voyait et les buts et les moyens d'une réflexion ? - Hegel et E.Husserl. Quel en est le bilan ? - l'ennui et la platitude. Qui se moquait des connaissances ? - Nietzsche et Valéry, qui n'y voyaient que de modestes contraintes. Quelle est le fond de leur œuvre ? - la musique et l'intelligence.

La profondeur de l'esprit vaut par son audace de s'étaler et de se perdre - Hegel - Die Tiefe des Geistes ist nur so tief, als er auszubreiten und sich zu verlieren getraut. Quand je vois le résultat de cette déperdition et de cet étalage - l'immense platitude -, je comprends l'avantage de la hauteur d'âme, qui a l'audace de se moquer de la profondeur, si facilement aplatissable. La hauteur de l'esprit vaut par l'élégance de se métamorphoser en âme.

Pour connaître la rose, quelqu'un emploie la géométrie et un autre emploie le papillon - P.Claudiel. D'autres encore font parler le nez, les yeux ou l'âme. La rose se donne à la connaissance (Parmi les piqûres que t'inflige le présent, voir dans la raison - une rose - Hegel - Die Vernunft als die Rose im Kreuze der Gegenwart zu erkennen), en se fanant : Un nez trop approché anéantit la rose - R.Browning - Any nose may ravage with impunity the rose.

Les immobilistes s'opposent aux hommes de progrès ; ceux-ci prônent la

réconciliation (*die Aufhebung* [hégélienne](#)) aboutissant à un gain de hauteur (*die Erhebung*) ; ceux-là se contentent de garder une hauteur incommensurable et inaltérable, après avoir acquiescé au monde entier.

L'ironie est question de style et d'élégance et non pas de conciliation ou de tolérance (c'est dans l'ironie que [Hegel](#) placerait sa fumeuse synthèse menant tout droit vers la *vérité*...). L'ironie commence par la reconnaissance, que la fabrication de vérités est une chose banale, ne méritant pas qu'on la prenne au sérieux.

Le voyage à partir du *rien* vers l'*être*, en s'arrêtant sur les étapes de l'*étant*, s'appelle le *devenir*. Telle est l'abyssale philosophie de [Parménide](#), [Hegel](#), [Sartre](#), [Heidegger](#). Certains s'apercevront, à la fin, que l'*être* n'est rien d'autre que le *rien* du départ ; d'autres, encore plus perspicaces et courageux, appelleront cette bourde gênante - éternel retour du même, se détourneront de toute négation, pour prôner l'acquiescement universel.

La chair, le muscle, l'épaisseur d'une belle idée sont constitués presque exclusivement de vernis ; chez ceux qui n'en ont pas, et qui se gargarisent de leurs idées nues, on se croirait face à un squelette ([Hegel](#) ne m'y contredirait pas).

La grandeur de l'ironie, c'est de rendre concrètes les représentations abstraites - [Hegel](#) - *Die Ironie enthält dies Große in sich, die abstrakten Vorstellungen konkret zu machen*. C'est sa dimension profonde ; la haute consiste à rendre abstraites, donc inaccessibles à toute médiocrité, même profonde, - les représentations concrètes. L'ironie, c'est la préférence que l'âme donne à la verticalité, dans toute résistance à la platitude. Le contraire du relativisme des pauvres d'esprit et de l'indifférence des repus de corps.

L'ironie d'une belle âme languit le Ferme - [Hegel](#) - *Die Ironie der schönen*

Seele durstet sich nach Festem. Cette âme est plutôt lourde que belle ; une belle âme est appelée par le Haut, qu'il soit sacré ou ironique. L'ironie enlève du poids là où ne compte que l'Impondérable. Le Fermé s'oppose à l'Aérien, comme le Fermé – à l'Ouvert.

L'ineffable est obscurité et fermentation, atteignant à la clarté par l'appel au mot - Hegel - Das Unaussprechliche ist etwas Trübes, Gärendes, das, wenn es zu Worte zu kommen vermag, Klarheit gewinnt. La clarté résulte de deux faiblesses de l'esprit : incapacité d'approfondir ou incapacité de rester soi-même au milieu des nues. Toute sensation de clarté est preuve, que je baigne dans la platitude. L'ivresse ou la stérilité - deux issues de la fermentation.

Quand ils parlent de valeurs, le plus souvent, c'est du positivisme ou du négativisme, cohérents et systématiques, débouchant sur l'ennui ou le dogmatisme. Le négativisme devrait n'intervenir qu'en formulation de contraintes, et le positivisme n'apparaître que dans la manifestation du goût. Mais la même intensité, spirituelle ou artistique, devrait en constituer l'axe entier. La condition incontournable, pour l'entretien de cette construction, c'est la conscience et la maîtrise des ressorts poétiques du langage ; maîtrise, refusée à [Parménide](#), [Hegel](#) ou [E.Husserl](#), accordée à [Nietzsche](#), [Valéry](#) et [Heidegger](#).

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'être ou le néant (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeable, sur lesquels se gargarisent [Hegel](#) et [Sartre](#). Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est-à-dire puissant, ironique, créateur et noble.

Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion - Hegel - *Nichts Großes entsteht auf dieser Welt ohne Leidenschaft*. L'accomplissement de ce qui est petit s'accompagne, de nos jours, de tant de précautions gesticulaires, que la pauvre passion passe inaperçue et la grandeur naissante avec.

Dieu créa les axes (*Dieu est jour/nuit, satiété/faim* - Héraclite ; les oppositions *héraclitéennes* semblent être l'approche du divin la plus sensée de tous les temps), la liberté de l'homme y lit - plus qu'elle ne choisit ! - des valeurs (l'ombre, à laquelle on tient, et la soif, qu'on entretient, désignent les plus libres). La terne dialectique *hégélienne* profana ce beau culte des axes, que reprit Nietzsche, avec *vie-art, bien-mal, nihilisme-acquiescement, chute-élan, puissance-résignation*.

La seule philosophie russe valable, celle de la profondeur de Dostoïevsky ou celle de la hauteur de L.Chestov ou N.Berdiaev, est vitaliste et poétique, exactement comme celle de Nietzsche ou de Heidegger, qui retournent vers Héraclite ou Hölderlin et se débarrassent de la lourdeur, sans vie ni poésie, des Kant, Hegel, Schopenhauer.

Souvent, on voit en N.Berdiaev, L.Chestov, V.Rozanov - des *nietzschéens*, tandis qu'ils sortent tout droit de Dostoïevsky, comme d'ailleurs Nietzsche lui-même, qui est mi-français mi-russe ; il méprisa et la lourdeur et les thèmes de Kant, Hegel, Schopenhauer, en prenant Voltaire et Stendhal pour modèles de l'esprit ; il puisa ses images centrales - la pureté s'empêchant dans le péché, le surhomme, l'au-delà du bien et du mal - dans Dostoïevsky.

Racines phonétiques du nihilisme : Henri Heine ou Nietzsche, prononcés *Un Rien* et *Nichtssche* (*Nichts* - rien), Nétchaev, prototype chez Dostoïevsky, - Нечаев (de *Nitchevo* - *ничего* - rien). De même, les jeux phonétiques de A.Kojève, avec *nitchto* et *netchto* (un néant et un quelque

chose), pour se moquer du bon Dieu, le même thème étant assez plat chez Leibniz, Hegel ou Sartre.

La philosophie, c'est la danse et non pas la marche, la hauteur active et non pas la platitude passive ; elle voue le regard hautain aux ruines et les pas profonds - au souterrain. Même l'austère Hegel voyait en philosophie *une vénérable ruine, que la raison choisit pour demeure - eine ehrwürdige Ruine, in der sich der Verstand angesiedelt hat.*

La vérité n'est jamais vivante. Dès qu'on laisse entrer la vie (la réalité), dans un modèle (dépositaire de vérités), une rupture épistémique (dans le langage ou dans le modèle) éclate, et un nouveau système de vérités s'installe. La vérité est monotone, intemporelle, sans mouvement vital (la vérité est *cadavérique* - Hegel - *leblose Knochen eines Skeletts*) : *En logique, nul mouvement ne doit devenir, car le logique ne fait qu'être* - une étonnante rigueur technique de Kierkegaard.

Même l'arbre pousserait en suivant des syllogismes (Hegel). *Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous* - D.Diderot. Même le Verbe se laisse définir par une grammaire (générationnelle, transformationnelle ou de ré-Écriture !). C'est pourquoi je dédaigne l'arbre des saisons, pour me réfugier dans l'arbre du climat.

Le thème d'*action* est à l'origine de tant d'inepties savantes, qu'en choisir les plus hilarantes est une tâche facile. Peut-être en matière d'ennui, de banalité, de platitude personne ne dépassera jamais cette *illumination hégélienne* : *L'action, transportée en existence, se développe dans tous ses aspects d'après ses relations à la nécessité et a des suites diverses - Die Handlung, im Dasein versetzt, entwickelt sich nach allen Seiten nach seinem Zusammenhange in der Notwendigkeit und hat mannigfaltige Folgen.*

Réconciliation du oui **nietzschéen** avec le non **hégélien** : le non sévissant surtout dans les contraintes, le oui animant surtout les commencements. Le pourquoi éthique en définira le fond des finalités, et le comment esthétique sacrera la forme du parcours.

La gigantesque érudition de **Hegel** devint une propriété commune de tous les professeurs à la Faculté – bavards, ampoulés, stériles, imitateurs – sans audace, sans élan, sans créativité, sans style.

Dans les réflexions sur le sens et la vérité, les pires des bavards sont ceux qui ne maîtrisent pas la logique (de **Hegel** à **Heidegger**) ; mais les logiciens, qui ne maîtrisent ni le langage ni la représentation (de B.Russell à **Wittgenstein**), sont étrangement aussi bêtes.

Une proposition est vraie non par ce qu'elle affirme, mais par ce qu'elle nie - Hegel - Die Wahrheit des Urteils ist in seiner negativen Bedingung. Passé de la logique pudique à l'ironie cynique, on trouve dans la *déconstruction* une forme ludique d'affirmation, de vérité privative, d'*aléthéia*. La sempiternelle déception, c'est de voir qu'on affirme ou nie si peu de choses, et l'on finit par suspendre son jugement, l'*époché*, dans une *dialectique de l'immobilité*, au milieu des choses inestimables. Toutefois, tu es un vrai maître, à côté de tes innombrables détracteurs, psalmodiant mécaniquement des mots-concepts, sans être capables d'en pointer une négation. **H.Bergson**, par exemple : *Le philosophe pourra varier dans ce qu'il affirmera ; il ne variera guère dans ce qu'il nie* - ne te comprit pas.

On reconnaît la présence du cœur ou de la volonté par le non-recours à la logique *courante*. Ce qui peut déboucher sur un accès à une vérité nouvelle ; c'est ainsi qu'il faudrait comprendre **Hegel** : *La vérité est la même chose que la véritable rationalité du cœur et de la volonté - Die Wahrheit und, was dasselbe ist, die wirkliche Vernünftigkeit des Herzens*

und Willens.

Ce qui est bien connu n'est pas connu - Hegel - Was ist wohlbekannt ist nicht bekannt. C'est, une fois de plus, un problème de câblage : dès que le *comment* est enfoui, caché dans un interprète câblé, il ne s'agit plus de connaissance, mais d'exécution (tel l'art militaire ou l'art tout court !). Connaître, c'est accéder intelligemment aux attaches des connaissances sans nécessairement les déclencher.

La prouesse de la hauteur *cioranique* : pris par son vertige, j'oublie que sa langue est du XVIII-ème siècle, ses thèmes - du XIX-ème, son ton - du XX-ème. Si les cadences du siècle me sont étrangères, c'est dans le passé que je dois m'incruster (le seul autre exemple réussi, qui me vient à l'esprit, est celui de Hölderlin) ; ceux qui soi-disant dépassent leur siècle et sont chez eux dans l'avenir se retrouvent, d'habitude, hors toute vie. *Quant à sa plus haute destination, l'art reste une chose du passé - Hegel - Die Kunst bleibt nach der Seite ihrer höchsten Bestimmung ein Vergangenes.*

Le regard naît de la contemplation naïve, adamique, non de la réflexion calculante et persistante ; il est synonyme de naissance d'un sens nouveau du monde : *Le regard fait disparaître le sens ancien - Hegel - Der Sinn verliert sich in dem Anschauen.*

L'écoute soudaine du soi inconnu est le signe même d'un amoureux, et le poète est un éternel amoureux, puisqu'il est le seul à en imiter la voix. *L'essence de l'amour : le sacrifice de la conscience de son soi et sa redécouverte et maîtrise dans cet oubli même - Hegel - Das wahre Wesen der Liebe besteht darin, das Bewußtsein seiner selbst aufzugeben, doch in diesem Vergessen sich erst selber wirklich zu besitzen* – le soi sacrifié et le soi redécouvert ne sont pas les mêmes : on abandonne son soi connu, pour se fusionner avec l'inconnu. Et puisque la poésie correspond

exactement à la même définition, le poète est l'éternel amoureux, sacrifiant ce qu'il possède à la fidélité à ce qui le possède.

Le mot, dans ce livre, s'oppose tantôt à l'action sur les choses, tantôt au reflet prévisible des choses, tantôt au discours au niveau des choses. Il y perd, respectivement, en étendue, en précision et en pertinence, en ne gagnant qu'en hauteur. Ce qui est peut-être la première fonction du langage : *La langue apporte aux représentations une plus haute existence* - Hegel - *Die Sprache gibt den Vorstellungen ein höheres Dasein* - seulement ce n'est pas une hauteur d'Absolu, mais une hauteur de noblesse.

Il y a du calcul, dans mon acharnement à ne pas quitter mes ruines, elles sont la meilleure antichambre de la mort, meilleure que l'auberge de Cicéron : *Je quitte la vie, comme si je quittais une auberge, et non pas ma demeure* - *Ex vita ita discedo tamquam ex hospitio, non tamquam e domo* - ou de Sénèque : *ce corps n'est point un domicile fixe, mais une auberge* - *nec domum esse hoc corpus, sed hospitium*. Et, de jour, j'y loge l'esprit et, de nuit, - l'âme. L'âme ne vit que dans et de la solitude, et l'esprit rejoint la multitude, même après la mort. Ceux qui ne vivent que dans le commun disent : *La vie, qui se maintient dans la mort, est la vie de l'esprit* - Hegel - *Das Leben, das sich im Tode erhält, ist das Leben des Geistes* !

Même si en galimatias lourds, Proust doit céder à Hegel la palme, en galimatias légers, il trône sans partage. Pesez ces sagesses (l'une d'elles est mon pastiche) : *l'image d'un certain instant n'est que le souvenir d'un certain regret* ou *le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant*.

Toute la bonne philosophie consiste à sacrifier de basses vérités à quelque rêve, que ce soit de la poésie, se moquant de preuves, ou de la

consolation indéfendable. Seuls des goujats de la robotique peuvent penser, que *le courage de la vérité est la première exigence de la philosophie* - Hegel - *der Mut der Wahrheit ist die erste Bedingung der Philosophie.*

Deux amants sont deux arbres, se touchant par leurs fleurs, partageant leurs fruits et leurs ombres ; il n'y a pas d'unification possible, quoi qu'en pensent les éducateurs des robots : *L'amour est la conscience de ma fusion avec un autre être* - Hegel - *Liebe heißt das Bewußtsein meiner Einheit mit einem anderen.*

La Bêtise

Ils ne savent pas ce qu'ils font reproche-t-on même à ceux qui savent, que ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils disent. Aujourd'hui, chacun sait ce qu'il fait - le pardon devint plus problématique. Le physicien n'a plus besoin de [H.Bergson](#) ou [Heidegger](#), pour savoir ce qu'est le temps ; le logicien se rit de la logique [hégélienne](#), comme le mathématicien - du néant de [Sartre](#) ou de [A.Badiou](#). Le philosophe se retrouve quelque part entre l'instituteur et le journaliste.

L'idée est ce qui doit être justifié ; la bonté et la beauté sont mouvements d'âme se passant de toute justification ; ce qui est dit de bonté - donc, des idées - n'est pas bonté, et dire, que *la beauté est idée, beauté et vérité sont une seule et même chose* - [Hegel](#) - *die Schönheit sei Idee, so ist Schönheit und Wahrheit dasselbe*, est inepte !

Les expressions universelles de vrai et de bien ne peuvent aboutir à aucune expression du contenu et ne tardent pas à engendrer l'ennui - [Hegel](#) - *Die allgemeinen Worte von dem Wahren und Guten können zu keiner Ausbreitung des Inhalts kommen und fangen bald an, Langeweile zu machen*. Le vrai n'a pas de fond, il n'a que la form(ul)e ; le bien, au contraire, n'a que le fond, intraduisible ni en forme d'un tact ni en force des actes. L'ennui du cornichon est l'insensibilité à la forme du vrai et au fond du bon ; l'ennui du sage est le vrai mal fondé ou le bon déformée.

Nos limites jouent deux rôles : déclencher nos élans ou mesurer nos forces. Dans le second cas (Odysseus ou [Hegel](#)), le soi connu se dépasse et augmente le volume de son savoir. Dans le premier (Orphée ou Rilke) – l'appel de notre soi inconnu nous fascine, inaccessible, et sacre notre

regard immobile sur notre étoile.

On peut chanter le hasard, comme on chante une loi ; il suffit de ne pas présenter ce qui n'est dû qu'à lui comme résultant d'une grande loi. Avoir chassé le hasard de nos modèles (*éliminer le hasard - Hegel - den Zufall zu verbannen*) signifierait, que ceux-ci coïncident en tout point avec la réalité, ce qui est insensé.

Comment sauver du ridicule les sages delphiques ? - en reconnaissant l'équivalence de ces trois étapes : *connais-toi toi-même - lis la vie toi-même et en toi-même - traduis ce que tu y entends*. À la sortie, même si je ne m'y reconnais plus, ce serait le seul soi authentique, celui de la docte ignorance, opposée au savoir indocte. *Se ipsam cognoscere* devint la sottise de Hegel et de Marx. Le soi connu est misérable ; c'est le soi inconnu qui est notre trésor, pour l'observateur et non pas pour le marcheur : *Aller au bout de soi-même est une stratégie de pauvres* - J.Baudrillard.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, Nietzsche), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Aristote, Kant), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Hegel, Schopenhauer), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (Valéry). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

Tout le charabia des patauds-jargonautes, adulés par la professorale parasitant la-dessus, est de cet acabit : *N'est vraiment réel que ce qui existe en soi et pour soi d'une existence vraie et réelle - Hegel - Wahrhaft wirklich ist nur das Anundfürsichseiende, das erst wahrhaft wirklich ist. N'est vraiment bête que ce qui est sot en soi d'une bêtise sottise et*

nigaude.

Celui qui ne comprend pas le concept de l'infini mathématique est incapable de raisonner sur la notion de l'infini philosophique ou sentimental. Platon ne comprenait ni Zénon ni Pythagore, comme Hegel ne comprenait ni I. Newton ni Leibniz, d'où leurs délires sur la limite et l'illimité (*péras* et *apeiron*).

L'homme n'est que son soi connu - Hegel - Der Mensch ist nur das, was er von sich weiß. Le soi connu, c'est le *quoi*, le *pourquoi*, le *comment* de cet être, se réduisant au faire, au connaître, au représenter ; mais il existe (on aurait dû dire - *est*) un autre soi, le soi inconnu, dont l'être s'identifie au *qui*, dans lequel trouvent leur source et le rêve et la pensée.

On peut être, à la fois, dionysiaque face à l'homme (Nietzsche), nihiliste face aux hommes (Schopenhauer), idéaliste face au sous-homme (L. Tolstoï), ironiste face au surhomme (Cioran). Nul besoin de la *Aufhebung* hégélienne, pour réconcilier ces quatre facettes d'un même regard.

L'intérêt de l'Histoire, pour les adultes, est du même ordre que les contes de fée, pour les enfants, - de la nourriture pour nos rêves ; plus sérieusement on prend ses *leçons*, plus on est bête ; c'est pourquoi je tiens Hegel, la-dessus, pour l'un des plus bornés : *La philosophie de l'Histoire a l'importance d'une théodicée - Die Geschichtsphilosophie hat die Bedeutung einer Theodizee.*

C'est autour d'une Histoire, vue comme un mouvement rationnel vers la Liberté, que se bâtissent, de Hegel à J.F. Lyotard, les savants constats de Fin de l'Histoire, qu'ils placent, naturellement, toujours en Prusse, à la bataille d'Iéna ou à la chute du Mur de Berlin.

Pour illustrer le sens de sa *Aufhebung*, Hegel prend l'exemple d'un bouton, devenant fleur et finissant en fruit. Cette opération est un cas particulier de la substitution : le même objet (instance ou substance première), changeant de modèle d'attache (modèle ou substance seconde). Le passage instantané d'un être à un autre, comme celui du néant à l'être, sont, pour Hegel, des commencements impossibles (*Unmöglichkeit des Anfangs*) ; il aurait dû s'appuyer sur un arbre et non pas sur un être équivalant un néant.

Les acrobaties verbales dont les creux font leur miel : *rien n'est tout* (polyphonistes), *rien n'est pas tout* (anti-néantistes), *tout est rien* (nihilistes), *tout n'est rien* (fragmentaires), *tout n'est pas rien* (monistes). On peut même bâtir un étage de plus : *Ce qui ne m'est pas tout, ne m'est rien* - Hölderlin - *Was ist mir nicht Alles, ist mir Nichts*. C'est un autre poète, qui s'avère être meilleur logicien : *Rien n'est rien* (*tout est quelque chose*), bien que *rien n'est pas rien* soit encore plus subtil : *même l'absence de certaines choses peut servir à éclairer la présence des autres*. Pour aggraver ces insipidités, tout en pensant de les épicer, certains y fourrent du vrai : *Le Vrai est le Tout* (*Das Wahre ist das Ganze* - Hegel) ou *Le Tout est le non-Vrai* (*Das Ganze ist nicht das Wahre* - Th.Adorno).

L'Être est le résumé latent ou le refuge de toutes les réponses. Mais *sa maison serait le langage* - Heidegger - *die Sprache ist das Haus des Seins*, langage, qui n'est que l'art des questions !? Et l'on ne peut interroger que des modèles, c'est-à-dire des représentations de l'être-là (il est instructif et comique de comparer avec Hegel : *La langue est l'être-là du soi* - *Die Sprache ist das Dasein des Selbsts* - des chiasmes à n'en plus finir...). Leur misérable être est un sédentaire collé aux fenêtres d'un asile pour verbes abusés ; vivent les ruines du *devenir*, de ce vagabond sans toit ni loi, touchant, dans ses souterrains, au Verbe pur et crucifié !

La misère de la dialectique hégélienne : il ne s'agit pas, le plus souvent,

d'opposer une thèse à une antithèse, mais d'opposer deux (ou plus) thèses, difficilement compatibles ; et ce n'est pas une piètre et mécanique synthèse, qui doit couronner cet exercice bien plat, mais la recherche de langages, qui valideraient ou invalideraient les thèses de départ respectives, ou, mieux, les unifierait dans un arbre, touchant à la profondeur et élané vers la hauteur.

Pour celui, pour qui le devenir (et non pas l'être) est son élément, la méthode est plus chère que le système, l'inépuisable esthétique du paradoxe - plus chère que l'éthique épuisée de la doxa. *Aucun être à trouver en-dessous de l'action, de l'effet, du devenir* - Nietzsche - *Es gibt kein Sein hinter dem Tun, Wirken, Werden*. En effet, ce qui émane de l'être n'est que le commencement : *L'être pur constitue le commencement* - Hegel - *Das reine Sein macht den Anfang*, et c'est aussi lui, l'être, qui conduit le pas dernier, au seuil du sens ; le reste, le parcours, la durée, est palabre humaine et silence divin.

Je ne me suis jamais trouvé dans un espace quadri-dimensionnel ; je ne vois pas pourquoi il n'est pas rationnel de vouloir se déplacer plus vite que la lumière - mes objections à Hegel (*was ist vernünftig ist wirklich...*).

Tout peut être réduit aux structures, même l'interprétation logique, dont le résultat n'est qu'une unification de l'arbre requêteur avec la représentation. *Tout raisonnement se transforme en une espèce de représentation* - Goethe - *Alles Raisonement verwandelt sich in eine Art von Darstellung*. La seule logique, qui intéresse Hegel, est la logique spéculative (oxymoron, puisque toute logique est interprétative), qui n'est chez lui que de la représentation structurelle, surtout catégorielle.

On reconnaît facilement, que le ton et le style de J.G.Hamann, de Valéry, de Nietzsche sont supérieurs à, respectivement, Kant, H.Bergson ou Hegel, mais on devrait aussi se rendre compte que, même en intelligence,

les premiers dépassent les seconds.

Toutes les antinomies intéressantes naissent non pas dans les choses en soi (Kant et Hegel), mais dans des glissements de langage (modifications de modèles ou de tropes) ; et ce n'est pas une réconciliation dialectique (impossible dans le cadre d'un même langage) qui résout le conflit, mais l'unification d'arbres langagiers ou leur refus de s'unifier ou de faire partie d'une même forêt. C'est la richesse des langages et non pas la pauvreté des logiques qui est à l'origine des antinomies.

Raisonner sur les «concepts», qu'ils sont incapables de définir, - tout Kant, tout Hegel, tout E.Husserl sont là ; la même incapacité n'est en rien gênante chez ceux qui cherchent à faire *résonner* ces concepts - Nietzsche ou Heidegger.

Philosopher, sans former de système, est une fuite devant des contraintes, une lutte pour la liberté - Hegel - Das Philosophieren, das sich nicht zum System konstruiert, ist eine beständige Flucht vor den Beschränkungen, ein Ringen nach Freiheit. Formuler des contraintes, plutôt que des buts, est signe d'une intelligence supérieure. Plus les contraintes sont fortes, plus à l'aise s'y sent le talent. La paix d'âme, cette liberté acquise, est un réquisit systémique minable. La philosophie, c'est le commencement ; le reste est retour du même.

L'homme de génie est celui qui réconcilie le plus de contraires - Hegel - Genie ist ein Mensch, der die meisten Gegensätze versöhnt. En nombre de contraires réconciliés l'homme de génie ne dépasse pas n'importe quel badaud. Mais il les aborde simultanément et en langages différents, tandis que le goujat ânonne toujours dans un même idiome, mais aux moments différents.

Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y

inscrire un savoir réel - Hegel - Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein.

Que tu appelleras *savoir absolu*, où l'on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu (comme dans la *Science de la Logique* - qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè – Discours et Savoir – Von der Vernunft zum Verstand* - on ne trouve ni science ni logique). La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

La négation mécanique aide à me débarrasser de la terreur devant les pédants : prenez la bêtise raisonnable – *le mensonge d'une conscience indépendante est une conscience libre* – et comparez-la avec la bêtise savante – *La vérité de la conscience indépendante est la conscience servile* – Hegel – *Die Wahrheit des selbständigen Bewußtseins ist das knechtische Bewußtsein*. Le maître vaut par ses mensonges, devenus vérités à la génération suivante ; l'esclave vaut par la mémoire des vérités courantes. L'indépendance d'esprit est dans le sacrifice (de ce qui ne dépend plus que des autres), plutôt que dans la fidélité (à ce qui ne dépend que de moi).

Très comique confusion entre le vide physique et le vide mathématique, chez les **badiouiens** : *mettez dans un ensemble vide deux ensembles, vous obtenez un ensemble différent de deux ensembles unis ; c'est la matrice formelle de l'addition algébrique*. Il a du mérite, cet ensemble *vide* subissant, sans aménité, une si brutale intrusion ! Et, rongée d'envie, la *matrice informelle* se réfugierait dans une *soustraction* topologique. Toutefois, la mathématique de l'Ouvert, chez **A.Badiou** ou P.Sloterdijk, n'est pas plus risible que la logique de **Hegel** - de vastes, indigestes et irresponsables logorrhées, où, par exemple, le *tiers exclu* désigne un intrus, dont l'arbitrage est refusé par deux lutteurs, décidés à un découdre.

La licorne n'existe pas : dans la langue, cela voudrait dire, que l'étiquette *licorne* n'est associée à aucun concept du modèle ; dans le modèle - que le concept *licorne* n'a pas été modélisé (mais il aurait pu l'être, pour exister au même titre que *vache*) ; dans la réalité - qu'aucun genre d'être vivant (corps organique) portant ce nom n'existe (et n'aurait pas pu exister). Hegel et Sartre (ou, avant eux, - Parménide et Platon) nagent au milieu de leurs avortons de termes - *non-être, néant, négation, exister* - qu'ils sont incapables de définir et se contentent d'un verbiage borborygmique et difforme.

Personne ne rit chez Homère ; l'amour, chez Platon, n'est que charnel ; l'enfer de Dante n'est pas plus effrayant qu'un musée minéralogique (où Dante se serait promené en *touriste* - Ch.Péguy ; *les formes et couleurs de la poésie de Dante sont de nature géologique* - O.Mandelstam - *Стихи Данта сформированы и расцвечены геологически*) - et l'on en garde le rire *homérique*, la passion *platonique*, la vision *dantesque*. Se méfier des adjectifs, cette cinquième colonne du hasard antonomastique. La trahison des noms est moins déroutante, quoique vous cherchiez en vain l'âme dans *De l'âme* d'Aristote (que, bizarrement, vous trouverez dans *Cité* de Platon), ou la nature dans *Sur la nature* de Parménide ou dans *De natura* de Lucrèce, ou la logique dans la *Science de la Logique* de Hegel.

Le sort comique du mot *absolu*, dans la philosophie européenne (*ein Kabinetstück für Philosophieprofessoren* - Schopenhauer). Pauvre Dieu *spinoziste*, enseveli sous une double couche d'absurdités - *substance absolue*. Pauvre *savoir absolu kantien*, réduit à ce qui est inconditionnel (inexistant dans la représentation, ce seul support de tout savoir), au savoir apriorique, dont la formule $5 + 7 = 12$ exprime la quintessence. C'est de la misère, mais avec Hegel ce sera de l'indigence.

Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les Germaniques, écrasés par l'érudition *hégélienne*, ce mot

signifierait tout bêtement *absous, résolu, réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour)suivit les mots *universel, aliéné, essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni [Kant](#), ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Aucune *critique*, aucune *logique* chez [Kant](#) et [Hegel](#), dans leurs *raisons pures* ou leur *Science* ; leur *Critique* se rapproche de la *crise*, situation-limite, et leur *Logique* vient tout droit du *Logos*.

Socrate, maître de [Platon](#), l'Athénien ayant bu la cigüe, l'ami d'[Aristote](#) lui étant moins cher que la vérité – ce sont des références d'objets. *Dépendre de, reposer sur, se fier à* – ce sont des références de relations. Des combinaisons de ces deux types de référence, munies de connecteurs logiques et syntaxiquement correctes, forment des propositions. Tout y est limpide, à comparer avec des *groupes verbaux ou nominaux* des linguistes ou avec des *combinaisons de représentations et de concepts* ([Hegel](#)) des philosophes. Les premiers ne voient même pas les représentations, et les seconds placent celles-ci déjà, prématurément, dans le langage. Mais en projetant sur l'indo-européen le mécanisme universel de références : *La*

proposition (le logos) se forme, en entrelaçant les verbes avec les noms - Platon rend bien la fonction première du langage.

La langue est le corps de la pensée. C'est dans le mot que nous pensons - Hegel - *Die Sprache ist der Leib des Denkens. Wir denken im Worte*. La langue n'en est que l'habit ; la royale nudité de la pensée n'en ressort que grandie. Peu importe que le sens, l'esprit de la pensée, soit hors la langue, celle-ci en porte les sens : le désir, la séduction, la promesse. Mais les sens s'éveillent en moi ; les objets et les liens sémantiques entre eux, visés par les sens, sont, la plupart du temps, dans la représentation ; les relations syntaxiques, que j'interroge, relèvent de la logique. Il ne reste au mot qu'envelopper ces élans, ces tentatives d'accès à l'extra-langagier. Dans le mot, nous nous exprimons ; nos pensées naissent et s'impriment hors la langue.

Le regard, c'est ce qui met en contact harmonieux mon âme tâtonnante et le monde, deux fantômes, s'ignorant à une distance vertigineuse. L'œil erre, la chose fuit, mais quand l'accommodation réussit, naît le regard. Comme chez les pacifiques Kant (la philosophie serait un *champ de bataille* - *der Kampfplatz*) et Hegel (qui serait *l'issue du combat et le combat lui-même* - *das Kampfende und der Kampf selbst*), les combattants étant leur esprit et l'énigme du monde. Quand on est intelligent, on aboutit à une paix universelle, à un acquiescement au monde, qui s'avère être équivalent à ton âme. On exprime le mieux son âme, en se tournant vers les étoiles ou en se mesurant à l'univers entier.

Les accès et excès de la non-reconnaissance font tourner ma saine et grandiose humilité en folie des grandeurs douteuses. Hegel a raison, quand il voit dans le désir de reconnaissance un besoin humain majeur. Il appartient à mon regard de former mon reconaisseur net, monumental ou mesquin, qui finira par déterminer le volume de mon soi tâtonnant.

Ce n'est pas un conflit qui oppose le rêve à l'action, mais l'incompatibilité de leurs langages, tandis que chacun a raison dans son domaine. Il est bête de voir une tragédie dans le fait que deux antagonistes aient raison en même temps (Hegel) ; la tragédie est dans l'impossibilité d'exprimer une noblesse dans le langage d'une autre.

La réconciliation [hégélienne](#), fondée sur la négation à surmonter, est totalement bête, puisque les contraires ne s'unifient jamais non seulement dans le monde spirituel, mais même dans le monde matériel. Toute idée est un arbre ; s'il est ouvert à l'échange dans un monde fraternel, il s'unifiera avec un arbre-frère, et l'arbre résultant s'offrirait aux inconnues nouvelles et aux nouvelles unifications ; s'il est au milieu d'un désert, il faudrait lui chercher une consolation qui adoucirait son agonie.

Le regard et le langage - deux outils qu'entretient un bel esprit ; le médiocre, le mal instrumenté ou le mal inspiré, s'occupe de matières premières, des vérités. La Caresse ou le Verbe, c'est-à-dire la poésie personnelle, se concentrent aux Commencements ; des vérités traînent auprès des finalités aléatoires et communes. Ceux qui manquent d'audace et de personnalité, se plient aux jugements *universels, absolus* : *Ce qui vient de moi-même, dans ma philosophie, est faux* - Hegel - *Was in meiner Philosophie von mir ist, ist falsch*. Le créateur audacieux dit : *C'est le regard qui exprime la vérité* - Nietzsche - *Die Wahrheit spricht der Blick aus*.

Tant de sophismes n'auraient jamais vu le jour, si la manipulation de la négation n'avait pas été si malaisée : Platon, incapable de nier une relation ternaire (par ex., *ressemblance* dans son *Parménide*) ; Shakespeare (*Nothing is but what is not*), ne distinguant l'universel d'avec l'existential ; Kant se ridiculisant avec *froid* et *obscur* en tant que des négations de *chaud* et de *lumineux* ; Hegel, confondant la complémentaire et la négation (tout comme V.Jankelevitch : *La négation exprime une*

altérité, mais non point un néant). Le plus lucide est peut-être [Sartre](#), faisant de variables *rien* et *personne* des instances de *néant*.

Toute griserie est contre-indiquée, pour constater une sobre propriété des propositions grammaticalement correctes, qui s'appelle vérité. Mais chez ceux ([Hegel](#), [F.Schelling](#), Hölderlin) qui ignorent, que ce breuvage archi-neutre n'a rien d'alcoolisé, sa consommation est décrite comme une *bacchanale délirante*. Voilà où mène l'incompétence dans le choix de flacons.

La logique ne peut pas être subjective (comme le prétend, pourtant, [Hegel](#), pour qui la *logique* relève d'une théologie...) ; la même logique s'applique aux systèmes conceptuels différents. Mais, pire, la *logique objective* (toujours du même [Hegel](#)), en tant qu'étude de l'*être*, ne peut être ni logique ni objective, puisque ce fumeux *être* reste non-formalisable, toute référence à son *adéquation* avec la représentation ou avec l'interprétation ne pouvant s'appuyer que sur l'intuition.

Est scientifique ce qui est mathématisable ; est logique ce qui assigne, rigoureusement, des valeurs de vérité. La science *pure* de [Hegel](#) et la logique *pure* de [E.Husserl](#) sont de pures fumisteries, où ne perce aucune magie du nombre, ne s'érige aucun monument de la vérité.

Je passe, inévitablement, par la tentation du sophisme - un jour je me dirai : je prouve tout ce que je veux. Mais deux constats finissent par m'en éloigner : primo, quand à ma conviction s'ajoute mon adhésion, et la réalité, miraculeusement, s'y plie (*aléthéia* d'[Aristote](#), *adaequatio rei et intellectus* de [St-Augustin](#) et d'Averroès, *verum et factum reciprocantur* de G.B.Vico, *l'harmonie préétablie dans l'âme entre la représentation et l'objet* de [Leibniz](#), *ce qui est rationnel est réel* de [Hegel](#) - *was ist wirklich ist vernünftig*, *la parole va à l'être, car elle en vient* de [Heidegger](#) - *das Wort geht zum Sein weil es vom Sein herkommt*), le significatif rejoignant

le formel ou s'y refusant dans l'irrécusable perplexité de Zénon d'Élée ; secundo, quand je comprends, que le choix des choses à prouver joue le rôle des contraintes, que ne s'imposent que le bon goût et la noblesse.

Pour un philosophe *pratique*, qu'est-ce que la logique ? - une *représentation*, un *langage* de requêtes, bâti là-dessus, et un *interprète*, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par [Hegel](#) et [Heidegger](#), n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt* !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

Presque rien de commun entre les domaines du bon, du beau et du vrai ; pourtant, ils disent que l'être en est l'intersection ou la quintessence – pourquoi s'étonner alors que, pour [Hegel](#), l'être et le néant sont des synonymes ?

La nullité *rationnelle* de la logorrhée prosaïque sur l'être, chez [Hegel](#), [Sartre](#), E.Levinas, s'établit facilement, en soumettant leurs discours à l'épreuve par la négation : systématiquement le contraire de leurs formules a autant de (non-)sens que l'affirmative. Avec les poètes, ce test ne marche pas : aucun sens sérieux ne se dégage de la négation de [Parménide](#), de [Nietzsche](#) ou de [Heidegger](#), et dont la valeur *irrationnelle* réside dans le langage, le ton et le talent.

Trois types de vérité des propositions : la mécanique (sans besoin d'accès aux objets de la représentation, la rarissime), la factuelle (l'accès direct aux faits *câblés* de la représentation, la plus simple), l'inférée (la déduction à partir des faits, la plus subtile). Les faits câblés sont l'œuvre du libre arbitre du concepteur, ils sont à son effigie. Donc, comme

toujours, [Hegel](#) est à côté de la plaque : *La vérité n'est pas une monnaie frappée, qui peut être donnée et empochée telle quelle - Die Wahrheit ist nicht eine ausgeprägte Münze, die fertig gegeben und so eingestrichen werden kann.*

La 'logique' puérile de [Hegel](#) suppose l'unicité de la négation (*die Verzweigung* – couper en deux) et fait de son surgissement une nécessité, tandis qu'il y a autant de négations d'un concept qu'il y en a de points ou d'angles de vue sur ce concept, et la négation n'est ni absolue ni nécessaire mais tout bêtement utile, pour focaliser l'attention sur un aspect plutôt que sur un autre.

La vérité est coïncidence du concept avec sa réalité - Hegel - Wahrheit heißt Übereinstimmung des Begriffs mit seiner Wirklichkeit. Comment peut coïncider un objet réel, et son infinité de variables potentielles, avec un concept, qui en comporte toujours moins ? De leur rapprochement ne peut naître que le sens, jamais la vérité. Ne disais-tu pas : *le concept élaboré d'une entité n'est pas l'entité elle-même - der erreichte Begriff des Ganzen ist kein Ganzes selbst ?*

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré [Hegel](#) ou Husserl, canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard ces torchons et, inmanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu - E.Husserl - Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht, ausgeschlossen* - et ma conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

Une bien comique opposition spéculaire entre l'*insouciance du devenir* (*sorgloses 'ich werde'*) [hégélien](#) et le *souci de l'être* [heideggérien](#).

L'*innocence du devenir nietzschéen*, ayant atteint l'intensité de l'être, serait leur unification.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (F.Schelling ou Hegel), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résumant que ma *pose*.

Quand on prend la nécessité éthique (le devoir, dans la réalité) pour nécessité logique (l'effet inévitable, dans la représentation), on est piètre logicien, piètre linguiste et piètre philosophe, en proclamant, docte : *la liberté est une nécessité consciente* (Hegel) ou *la nécessité est un fruit de la liberté* (N.Berdiaev).

En traitant d'absurdes la plupart de grands ouvrages philosophiques, il faut se rappeler que l'absurdité, étymologiquement, ne fut pas l'absence de sens mais l'absence de musique. Chez Kant, l'abondance de sens et le vide musical – la banalité des jugements. Chez Hegel, le sens arbitraire (toute transformation par négation, complémentarité, inversion de sujet et d'objets laissant le discours amphigourique au même degré de tangence), la prétention à la musique avec une oreille de sourd. Chez Heidegger, le sens noyé dans l'absurdité morphologique, mais une bonne imagination apportera un sens insoupçonné par l'auteur lui-même, puisque la musique y est réelle.

Si, dans le fatras *hégélien*, la logique reste introuvable, rappelez-vous que, pour ce bavard, elle fut *un royaume des ombres, une image de Dieu, un royaume de la pensée pure*. Dans ce domaine immaculé et majestueux, sans contraintes des négations, connecteurs, quantificateurs,

toute élucubration est régaliennne, normative.

La vérité surgit d'une interprétation du discours ; elle n'appartient qu'à ce discours ; dans la représentation, il n'y a que des vérités triviales, axiomatiques, apodictiques. Il est bête de dire que *l'art représente, pour un regard sensible, la vérité de l'idée - Hegel - die Kunst stellt die Wahrheit der Idee für die sinnliche Anschauung dar*. La vérité n'est qu'un effet collatéral et inattendu d'une union sensuelle entre l'esprit et l'âme.

En Intelligence Artificielle, la prise en compte du temps conduit au polymorphisme dynamique – une instance peut changer de nom ou de modèles d'attache – limpide et opératoire. À comparer avec la *science de la logique* des **hégéliens** : *Le bourgeon est réfuté par la fleur, dans celle-ci, le fruit voit un faux être de la plante - Die Knospe wird von der Blüte widerlegt, die Frucht erklärt, die Blüte sei ein falsches Dasein der Pflanze* - tout, dans cette *logique*, n'est qu'une souche stérile.

L'origine de ces deux bêtises : *la pensée engendre le réel (Hegel)* ou *la pensée n'est qu'un reflet du réel (Marx)* est la même – l'oubli de la représentation. La pensée ne se formule que par-dessus une représentation ; la réalité ne se reflète que dans une représentation.

Les rapports entre le langage, la représentation et la réalité : dans le discours, la volonté du sujet vise la réalité, mais l'outil du sujet, le langage, traduit cette volonté en références d'objets qui font partie d'une représentation. Le même discours, proféré par deux sujets différents, peut viser la même réalité, mais leurs représentations ne sont jamais identiques. De plus, leurs outils d'interprétation sont toujours différents. Donc, si nous ignorons le sujet d'un discours, ses symboles linguistiques ne renvoient à aucun contenu représentatif objectif, contrairement à ce qu'en pense **Hegel** : *Le symbole est un signe, dont l'extériorité comprend déjà le contenu de la représentation - Das Symbol ist ein Zeichen,*

welches in seiner Äußerlichkeit zugleich den Inhalt der Vorstellung in sich selbst befaßt.

L'absolu est : le tout, le vrai, l'être ? Vous pouvez intervertir dans tous les sens ces quatre facettes de la sagesse académique, en y glissant, en plus, le savoir et l'esprit, vous seriez toujours approuvé par [Hegel](#).

La vérité *concerne* le réel (objectif, ou l'être), mais ne loge ni ne se *prouve* que sur le fond d'une représentation de ce réel. En dehors de la mathématique, toute représentation porte l'impact subjectif de son auteur. Donc, les vérités *objectives*, dont bavardent [Hegel](#) et Kierkegaard, ne peuvent pas exister.

La vérité part non pas de la non-vérité (les Grecs, [Hegel](#), [Heidegger](#)), mais de l'ignorance ; elle ne s'en *arrache* pas, elle s'y *substitue*, paisiblement, monotonement (comme dirait un logicien).

Ce que, dans l'interprétation d'un discours, les [hégéliens](#) ou phénoménologues appellent *apparaître*, correspond à substituer aux références langagières - des objets ou des relations de la représentation. La réussite (l'échec) finale de ces substitutions est marquée par un symbole abstrait, extra-langagier, extra-représentationnel, de *vérité* (*fausseté*). Mais ils répètent cette bêtise : *Toute vérité, pour ne pas rester abstraction pure, doit apparaître* - [Hegel](#) - *Alle Wahrheit muß erscheinen, um nicht eine leere Abstraktion zu sein.*

Le mathématicien maîtrise l'infini, le poète - la pureté, le savant - la pensée. Mais a-t-on jamais vu un seul philosophe, capable de définir ces trois concepts ? Pourtant, l'un des plus obtus d'eux, [Hegel](#), proclame, parmi tant d'autres, cette ânerie, totalement creuse : *l'infini est la pensée pure* ! Et dire, que *la pensée est la pureté infinie*, n'est guère plus glorieux.

Les systèmes charlatanesques se reconnaissent par la domination des constantes, tandis qu'un modèle scientifique *réfutable* contient assez de variables, pour s'unifier avec d'autres modèles. Et le résultat de ses unifications correspond à notre connaissance de l'être : *L'unification et l'Être ont le même sens - Hegel - Vereinigung und Sein sind gleichbedeutend.*

Aucune théorie (représentation) ne peut couvrir la totalité d'un domaine de la réalité (de sa matière et de ses esprits, bref – de l'Être) ; toute pensée se formule dans le contexte d'une représentation (explicite ou implicite) ; donc, la pensée ne peut jamais coïncider avec l'Être (Parménide ou Hegel), elle n'en est qu'un microscopique et approximatif reflet.

Tout ce que G.Fichte, Schelling, Hegel disent de l'esprit, de la liberté, de l'acte, de la volonté, du savoir, de l'absolu, de l'infini, de l'éternel, - tout n'est qu'un épais galimatias, dont la lecture apaisante ne saurait être recommandée que dans les maisons de fous. Entre Leibniz et Marx – aucune étincelle vivante d'une bonne philosophie en Allemagne.

Dans l'écriture, les principes déterminent la qualité du commencement, et le talent donne de l'harmonie aux enchaînements ; le mauvais commencement peut être redressé par le talent, mais sans celui-ci, celui-là est irrécupérable. *Avant de commencer à philosopher, il faut être spinoziste - Hegel - Wenn man anfängt zu philosophieren, so muß man zuerst Spinozist sein.*

On comprend les néfastes aberrations de la révolution russe, si l'on se rappelle, que, pour Lénine, la misérable logique hégélienne fut proclamée algèbre de la Révolution ! De même le rejet de la *science bourgeoise* explique, que dans les *grands travaux* socialistes dominant les faucilles et

les marteaux, au détriment des machines.

L'esprit, c'est la liberté, – depuis Hegel on marmonne cette incantation, ampoulée et bête. L'esprit est voué à la Loi, et la Loi, c'est la nécessité et non pas la liberté. La liberté a un sens pour l'âme, immortelle et sacramentelle, et pour un cœur, fidèle ou sacrificiel.

Si je vous disais, que *la contrainte est l'élévation de l'esprit au-dessus des contradictions de la raison*, vous auriez parfaitement droit de me traiter de bavard bête, creux et irresponsable. Ce que vous auriez dû penser aussi de celui qui disait : *La contradiction est l'élévation de la raison au-dessus des contraintes de l'esprit - Hegel - Der Widerspruch ist das Erheben der Vernunft über die Beschränkungen des Verstandes*. Tout Hegel est fait de ces formules gratuites, facilement traduites en niaiseries encore plus évidentes.

La langue n'est qu'un attouchement, une blessure ou une caresse du corps de la pensée qui est la représentation sous-jacente ; elle n'a rien de vivant, tout en réveillant les plus vives des sensations. Pour les ignares : *La langue est le corps de la pensée - Hegel - Die Sprache ist der Leib des Denkens*.

Tu ne peux désirer que ce qui est mystérieux, donc ce que tu ne connais pas ; le connu, tu peux le toucher ; l'inconnu, tu le caresses. Ceux qui ne furent jamais approchés par le mystère disent : *Tu ne le désires pas ce que tu ignores - Hegel - Man begehrt das nicht, was man nicht kennt*.

Dans le monde actuel, la liberté et la servitude sont bien réelles, sans être rationnelles ; l'égalité matérielle est bien rationnelle, sans être réelle. Hegel a encore quelques cours de science Po à prendre.

La Bassesse

Périodiquement, pendant les quatre siècles précédents, [Pascal](#), [Hegel](#), [Nietzsche](#) et [Valéry](#) nous proclamaient déjà orphelins de Dieu, mais celui-ci revint en force, plus jovial et sain que jamais, incarné dans des idoles socio-économiques et confirmé par des miracles en béton. Les annonceurs optimistes comptaient sur la résurrection de Dionysos, c'est Hermès qui plante partout ses lieux de culte. L'Hermès des marchands et non l'Hermès de l'écriture, des messagers et des interprètes. Avec la puissance des messageries les messages se dévitalisent, et les interprètes, qui nous inondaient jadis de rimes et de rythmes, sont à leur tour submergés par le déferlement de protocoles et de modes d'emploi, les genres qui sont aujourd'hui au service aussi bien des platitudes surfaciques que des profondeurs volumiques. À l'ampleur impassible et toute robotique qui envahit tous les livres de la cité, je veux opposer une hauteur sans échelle ni fondations, séjour d'ironie et de honte, substitut des déserts disparus. Mais que devient son destinataire ? - l'homme est à l'agonie, tandis que ses héritiers putatifs, le mouton et le robot, égarèrent sa dernière volonté.

Le rêve se crée et l'action se fait ; et l'homme est sa création et non pas sa production. Mais depuis [Hegel](#), [A.Malraux](#) et [Sartre](#) on pense que l'homme est ce qu'il fait. Dans ce monde robotisé, l'homme noble se manifeste au premier chef par ce qu'il ne fait pas - pour ne pas profaner son rêve.

Exercice de dialectique [hégélienne](#) : voir le mode d'échange entre hommes triomphant, la transaction, comme une synthèse réussie des deux modes déchus, le sacrifice et la fidélité. Le marketing comme leur prolongement

justifié. Le frayage des biens, des mots et des femmes s'effectuant selon la même loi.

Être innocent, c'est être sans volonté, sans malice et partant sans bonté - Hegel - Unschuld heißt willenlos sein, ohne böse und eben damit ohne gut zu sein. Jadis volonté rimait avec *écart* ; aujourd'hui, elle est synonyme de *standard*. L'innocence plane sur les algorithmes du troupeau ; la honte des solitaires ne se départ plus du banc des accusés.

Par inertie, on continue à s'intéresser à l'art, en fonction des ventes aux enchères, de la fréquentation payante des musées, de la décoration des salles de réunion ou de l'industrie éditoriale, tandis qu'on sent que les œuvres d'art sont déjà *de beaux fruits, détachés de l'arbre - Hegel - vom Baume gebrochene schöne Früchte* - l'arbre du beau est mort, partout règne la forêt du vrai.

Le bas égoïsme – suivre, en tout point, son intérêt immédiat. Ce n'est pas l'altruisme, dont je suis incapable de définir le contenu si vague et ambigu, qui est le contraire de l'égoïsme, mais bien la liberté. Les apologistes de la bassesse pensent le contraire : *Suivre son soi, c'est cela la liberté - Hegel - Freiheit ist bei sich selbst zu sein*.

Le Bien est une voix indéchiffrable, une exigence intraduisible en invitation à agir ou en mode d'emploi. Il laisse des échos dans le brouhaha ou la musique de l'existence, sous forme de honte, de sacrifices ou de fidélités. On ne *fait* rien en son nom, on ne peut qu'en rougir, sangloter ou prier. Tout le Bien est dans la contrainte et non pas dans le but. Les activistes de l'*esprit absolu* sont souvent handicapés côté cœur : *Une chose aussi vide que le bien au nom du bien, n'a aucune place dans une réalité vivante - Hegel - So etwas Leeres, wie das Gute um des Guten willen, hat überhaupt in der lebendigen Wirklichkeit nicht Platz* - ce bien trouve refuge dans un cœur vivant.

La fin de l'Histoire veut dire, que forger ou subir sa destinée sont désormais synonymes. D'inspiratrice de l'être (Hegel), l'Histoire se mue en productrice de l'avoir (Marx). Tout volontariste n'est désormais qu'opportuniste. D'où le culte de Napoléon et l'oubli de Pierre le Grand.

Plus qu'à la virulence lyrique de Marx, c'est à l'érudition mécanique de Hegel que le XX-ème siècle doit ses plus horribles holocaustes : toutes ces balivernes sur l'Histoire, la *dialectique*, la religion, l'État, où tout est minable, tout est contre la liberté imprévisible de l'homme et pour la rigueur toute robotique.

Toutes les grandes idées sont tyranniques ; peut-on imaginer un chantre philosophique de la démocratie ? Mais Platon veut donner un coup de main au tyran Denis, Hegel, tout naturellement, s'entiche de Napoléon, Nietzsche - de César Borgia, Sartre - de Staline, Heidegger - de Hitler.

Dans les jeux de mots de Heidegger, il y a autant d'intelligence et de rigueur qu'il s'agisse de l'essence de l'Être ou de l'allégeance au maître (Th.Adorno remarque là-dessus, que *l'être est le Führer*) - comme Platon à Denys le tyran, Boèce au grand Théodoric, Kant à son Dieu des Évangiles, Hegel au roi de Prusse, Sartre à Staline. Tous reconnaîtront l'indigence du second discours, mais le premier continue à séduire le *public*. En tout sujet, sur lequel il *se prononce*, le philosophe déploie le même don et prouve la même *hauteur*. Et Heidegger, en oubliant cette dimension, triche, en justifiant le *Führerprinzip* (que les nazis copièrent sur les bolcheviks - *principe de direction unique* - *единоначалие*) par une détermination plus *profonde* et par l'obligation plus *large* (la *volonté de grandeur* débouchant sur le *pas cadencé* ! - *der Wille zur Größe* - *das Schrittgesetz*). Il y rate une occasion de se taire et se comporte en Socrate ou Pyrrhon, qui se seraient mis à écrire.

Je m'aperçois que ma dyade - le *rythme* (le moi désirant) contre l'*algorithme* (le moi calculant) - doit être élargie à la triade *platonicienne*, pour inclure le *thymos*, le désir de la reconnaissance (cette monade *hégélienne*, le moi grégarisant).

Ce qui distingue les pulsions et répulsions de l'homme d'élection ou de l'homme du troupeau : le premier les voue aux hauts projets, le second - aux bas objets ; le premier vit des impulsions primordiales, de la *laetitia incipiendi*, des commencements, le second - des impulsions mécaniques, de l'inertie. Les vrais commencements ne se calculent pas : *Rien ne prédétermine ce qu'est le commencement* - Hegel - *Das Sein des Anfangs ist bestimmungslos*.

Avec quel soi veulent-ils identifier l'homme ? Pour G.Fichte, *la fin ultime de l'homme est l'harmonie avec soi-même* (*der Endzweck des Menschen ist die Übereinstimmung mit sich selbst*) ; pour Kant, *être en harmonie avec soi-même, c'est être généralisable* (*die Übereinstimmung mit sich selbst, die Allgemeinheit*) ; et pour Hegel, *il est fou de chercher l'harmonie avec soi-même ou le retour à la nature* (*die Übereinstimmung mit sich selbst, die Wiederkehr zur Natur, ist Wahnsinn*). Le choix serait donc entre une salle-machines, une étable ou un cabanon.

Peu d'hommes ont été admirés par leurs domestiques - La Rochefoucauld. Tant que le mot ne frayait pas avec les cuisines. Depuis que le mystique est au service des domestiques, la musique et la saveur de ses paroles les enchantent autant que les casseroles. *Personne n'est héros de son valet* - Hegel - *niemand kann in den Augen seines Kammerdieners ein Held sein* - non point que le héros ne soit pas héros, mais que le valet est bien valet. Madame de La Fayette fut plus réceptive à vos qualités, comme N.Barney - à celles de Valéry, H.Arendt - à celles de Heidegger ou S.de Beauvoir - à celles de Sartre.

Après de grands constructeurs (Kant, Hegel), après de grands déconstructeurs (Nietzsche, Heidegger), voilà de petits instructeurs (M.Foucault, G.Deleuze). Les premiers s'intéressaient aux premiers pas de Dieu imaginant l'homme, les deuxièmes - aux derniers pas de l'homme abandonné de Dieu, les troisièmes - aux pas intermédiaires du mouton imitant le robot.

Qui se souvient encore, que *l'objet du philosophe est le sentiment plutôt que le syllogisme* - Érasme - *philosophiae genus in affectibus situm verius quam in syllogismis* ? Depuis Kant, la philosophie devint collectiviste : *La façon solitaire de philosopher perdit tout crédit ; tout commencement philosophique s'élève jusqu'à devenir science* - Hegel - *Das einzelne Philosophieren hat allen Kredit verloren ; jedes philosophische Beginnen erweitert sich zu einer Wissenschaft* - et qui croise-t-on dans ces hauteurs scientifiques ? - des moutons mimétiques, avant qu'ils ne soient rejoints par des robots programmés.

Je dépensai tant d'énergie pour caricaturer les points de vue de mes adversaires virtuels, tandis que tout ce travail pâlit, face à ce que formule ce *rat de bibliothèques* : *Travailler dur contre la pure subjectivité de l'action, contre l'instantané du désir, ainsi que contre la vanité subjective des émotions et l'arbitraire du goût* - *Die harte Arbeit gegen die bloße Subjektivität des Benehmens, gegen die Unmittelbarkeit der Begierde, sowie gegen die subjektive Eitelkeit der Empfindung und die Willkür des Beliebens* - indépassable comme matière à bonnes contraintes ! Niez toute cette sagesse de robot, mot par mot, et vous me reconnaîtrez !

L'interminable série de défaites de la noblesse par plagiats-perversions : *Héraclite* voue la philosophie au discours poétique, et *Parménide* l'encanaille dans une logique bancaire ; Pythagore cultive une lumineuse mystique du nombre, et les éléatiques récoltent une casuistique des ombres ; Lao Tseu place le *tao* dans une inaction altière, et Confucius

l'embrigade dans de bas rites ; Platon hisse l'idée lyrique hors du sol, et Aristote la souille par un enracinement empirique ; le cynique prône le mépris hautain, et le stoïcien basement l'arraisonne ; les murs de Jésus ne convainquent personne, mais les portes des églises rameutent ; la mystique d'une Dèité de Maître Eckhart sombre dans le charlatanisme de l'Unité de Nicolas de Cuse ; Kant trouve, pour le savoir divin, un refuge dans la transcendance, et Hegel le réduit à l'état de caserne dialectique ; Nietzsche s'ouvre à l'ivresse des sens, et Heidegger l'évente dans la sobriété de l'être et de l'essence.

Si *la construction d'une maison est un but et une intention intérieurs (Ein Hausbau ist ein innerer Zweck und Absicht - Hegel)*, alors des casernes ou salles-machine accueilleront mon œuvre, tout en se présentant comme maisons de l'être. Ma maison aurait dû n'être qu'une contrainte, m'invitant à ne pas trop regarder la terre, à privilégier le ciel et à songer au passé, et l'architecture des ruines s'y prête le mieux.

Un entraînement trop intensif dans la mare peut vous rendre impropre à la profession de marin - F.Kafka - Man lernt das Matrosenleben nicht durch Übungen in einer Pfütze. Volé à La Rochefoucauld. N'affronter que les tempêtes sous le crâne. Ne pas déployer de voiles là où je manque de mon propre souffle. Sois grand par tes contraintes, car il n'y a que très peu de choses, qui grandiraient de la grandeur de tes moyens, bien que les sots pensent le contraire : *L'homme qui s'acquitte honorablement de petites tâches, s'avère digne des grandes - Hegel - Der Mensch, der geringe Geschäfte treu erfüllt, zeigt sich fähig zu größeren.*

À l'occasion du trépas de l'URSS, on planta le dernier clou dans le cercueil de l'Histoire (pour l'enterrer juste à côté du Dieu et de l'art, défunts un peu plus tôt), c'est-à-dire dans celui de l'homme, qui ne peut être vivant qu'animé d'un rêve. *Hegel se trompa de 150 ans : la Fin de l'Histoire, ce n'est pas Napoléon, c'est Staline* – A.Kojève. Fini, le frisson de la fraternité

et la noblesse de l'égalité ; la voie est libre pour le seul survivant - le robot, juste, libre, rassasié.

L'Histoire russe s'étend sur quatre continents ; pour certains, ses chapitres asiatique et américain restent sans Histoire du tout : *Jetons dehors la Sibérie ; nous n'avons rien à partager avec elle, car elle se trouve hors de l'Histoire* - Hegel - *Sibirien ist wegzuschneiden. Sie geht uns überhaupt nichts an, weil sie außerhalb der Geschichte liegt*. Ces paroles d'un misérable petit-bourgeois firent pleurer le grand Dostoïevsky dans son bagne sibérien, car, à ses yeux, elles signifiaient la mort du dieu européen, la mort d'une véritable liberté. Il est vrai, que dans mon bagne à moi, où Dostoïevsky se maria, aucun *esprit absolu* ne m'apparut, seules y apparaissaient des âmes. Mais ce n'est pas aux Hegel d'écrire l'Histoire des âmes. *La tenace raison d'être était tournée vers la Sibérie des Exilés, vers la Poésie, Exil et Terre de la Fierté de l'Homme* – P.Celan.

Il n'y a aucune différence notable entre les démarches subjective ou objective ; on déploie le même savoir et la même personnalité, en exhibant les états de son âme qu'en pérorant sur l'esprit absolu. La véritable différence oppose ceux qui suivent l'inertie du troupeau à ceux qui partent de leurs propres commencements de solitaires ; le talent peut sauver les premiers, les seconds comptent sur leur génie (au sens humble, comme le génie pontifical ou informatique). Tout ce que l'esprit universel peut concevoir est déjà préconçu dans l'âme individuelle.

La Russie est une réserve naturelle d'une perception originelle du monde, pas encore entachée de catégories faustiennes de «moi», «analyse» ou «évolution» - O.Spengler - *Rußland ist ein Reservat eines ursprünglichen Weltempfindens, das von den faustischen Kategorien wie «Ich», «Analyse» oder «Evolution» noch nicht berührt worden ist*. Les catégories chrétiennes de «nous», hégélienne de «synthèse» ou marxiste de «révolution» en firent un marché artificiel comme chez les autres.

L'art d'être heureux suit l'échelle croissante de mes renoncements à la reconnaissance : par la société, par mes pairs, par les yeux d'une femme. Ces ressources épuisées, il ne me restera que la vraie solitude : ne plus pouvoir renoncer qu'à moi-même (où je devrai faire mentir Sartre : *rien ne peut te sauver de toi-même*), ne plus avoir d'erreurs salutaires, survivant à toute vérité. L'homme du troupeau ne serait que *le désir de reconnaissance* - Hegel - *Bewegung der Anerkennung* - penses-y, si tu veux sauver ton âme : *Rien n'anéantit l'âme aussi sûrement que le désir de plaire* – M.Gorky - *Ничто не умерщвляет душу так быстро, как жажда нравиться людям.*

La souffrance et le langage – les seuls sujets d'une philosophie noble (peut-il y en avoir d'autres ?). La sécheresse pseudo-savante d'Aristote, Kant, Hegel les rend indifférents à la hauteur du premier sujet ; leur ignorance langagière leur cache la profondeur du second. D'où la grandeur de Dostoïevsky, de Nietzsche, de Valéry.

La difficulté de trouver l'aliment grandit en fonction de la pureté de la faim – G.Thibon. Plus la faim est pure, plus l'appétit réveillé est féroce. Nourris ton fauve dans une cage de l'ironie. Le pur est bon pour la réflexion et catastrophique pour l'action : *Le but - imaginer une vie pure* - Hegel - *Reines Leben zu denken ist die Aufgabe* - ce n'est qu'une contrainte, le but étant d'entretenir la pureté de l'inaction.

L'évaluation sentimentale n'est pas moins signifiante que l'évaluation logique ; la vérité du cœur se prouve par notre machine palpitante, qui n'est pas moins rigoureuse que notre machine calculante. Il faut être sourd au vrai Vrai, pour dire : *L'indicible est ce qu'il y a de plus insignifiant, de moins vrai* - Hegel - *Das Unsagbare ist das Unbedeutendste, das Unwahrste.* Mais ils entendent l'absolument vrai ou l'infiniment pur, qui sont, pourtant, si nettement muets.

C'est la funeste obsession par le vrai mécanique, qui fit de l'homme organique un robot automatique : *L'apparence immédiate de l'art comme de la pensée, c'est la vérité* - Hegel - *Die unmittelbare Erscheinung der Kunst und des Denkens gibt sich als das Wahre*, c'est pourquoi l'art n'est plus qu'une mode, et la pensée - qu'un mode d'emploi.

L'âme ne peut ni ne doit fonder son essence sur la vérité, cette affaire des parcours et des finalités. L'âme est dans les commencements, mus par le bien et le beau. Elle n'a pas à intervenir dans les péripéties des vérités triomphantes ou déclinantes. *L'âme doit se baigner dans l'éther d'une substance unique, dans laquelle tout ce qu'on avait tenu pour vrai s'est écroulé* - Hegel - *Die Seele muß sich baden in dem Äther der einen Substanz, in der alles, was man für wahr gehalten hat, untergegangen ist* - ce sobre éther est toujours assez bas, il est dépourvu de tout arôme et ne sert qu'à aérer des machines poussiéreuses. En hauteur, on respire un autre éther, un éther enivrant, le bon ou le beau.

Ne s'attacher qu'à son époque réduit tout discours, aussi savant soit-il, au journalisme le plus plat : *La philosophie saisit son temps en pensées* - Hegel - *Die Philosophie erfaßt ihre Zeit in Gedanken*.

L'art de mon obscur soi inconnu et la vie de mon esprit transparent : je me rends compte de l'existence du premier, lorsque je lui sacrifie, heureux, le second. C'est l'exact contraire de Hegel, qui *sacrifiait son soi à la vie de l'Esprit*.

Dans la Sainte Trinité, chaque personne semble pouvoir se passer de ses deux collègues, sans la moindre gêne ; la sainte trinité humaine – l'esprit, l'âme, le cœur – possède la même indépendance, à en juger d'après la congélation des cœurs et l'extinction des âmes, - l'esprit robotique survivant, proclamé *éternel* (Hegel et E.Husserl), n'est saisi d'aucune

angoisse existentielle.

Un solitaire, Boèce, attend de la philosophie – une consolation divine ; un public, Sénèque, fait de la consolation – un outil de sa rhétorique ; un grégaire, Hegel, impose sa dialectique mécanique aux rapports entre la philosophie et la consolation : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie - Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt.*

N'importe quel âne (et même celui de Buridan), comme n'importe quel autre animal, peut exercer la liberté du *choix*, la liberté moutonnaire. La seule liberté noble est la liberté du *sacrifice*, et qui ne peut provenir que de l'âme. La liberté est l'âme. Ceux qui préparent la mutation humaine en robots diront : *L'esprit se réduit à la liberté - Hegel - Das Wesen des Geistes ist die Freiheit* - l'esprit est la servitude !

Pour la peinture philosophique, le réel aurait dû ne servir que de toile, de support matériel nécessaire, tandis que l'essentiel aurait dû être dédié à l'imagination, langagière et lyrique, irréductible à la raison. La *Realphilosophie* (Hegel) des rats de bibliothèques, bavards et calculateurs, face à la vraie philosophie des poètes, dont l'esprit chante ou danse, pour devenir âme, pour nous faire aimer la vie abyssale et le verbe musical.

Souffrances sans sillages, signatures à l'encre blanche, rages sans griffes – R.Debray. C'est la désolation du mufle et le rêve d'une belle âme. Ne pas avoir d'adversaires - privilège de la hauteur, mais : *Plus de hauteur, plus de malheur. Une belle âme est une conscience malheureuse - Hegel - Je höher die Natur ist, desto mehr Unglück empfindet sie. Eine schöne Seele ist ein unglückliches Bewußtsein.*

Les soucis du fond et ceux de la forme - quand on sait les séparer, on est artiste. L'action et la réflexion s'occupent du premier, le goût et le talent – de la seconde. Et dans la vie des grands, comme dans un

roman, le fond finit par effacement ou banalisation, et c'est la forme qui persiste dans notre esprit, ennobli et devenu âme. Curieusement, enseigner le *fond* d'un métier – de charpentier, de philosophe ou de gendarme – se dit *former*. Hegel - *Le travail forme - Arbeit bildet* - joue la-dessus.

Pour entrevoir ce que le soi inconnu représente, il faut commencer par le détacher de toute action. *Voir que le Soi n'agit pas, c'est voir* - Bhagavad-Gîtâ. Si ce n'est pas le Soi qui élève les murs, c'est bien Lui qui y perçoit des ruines. Le bon regard est le regard vibrant, ennemi de la paix des édifices et des âmes ; il est la création, c'est-à-dire une perpétuelle inégalité. Les idolâtres d'un paisible Absolu déplorent : *Le Soi est inquiétude* - Hegel - *Die Unruhe ist das Selbst*.

Mon ex-compatriote, A.Kojève, contribua à statufier ce misérable Hegel dans les têtes pensantes françaises. J'ai tout fait pour l'en expulser.

Tout réveil de la conscience commence par nos sens, dont les signaux sont captés, tout d'abord, par l'âme et non pas par l'esprit, avec ses pensées ou ses actes (du mouton cartésien au robot hégélien). F.Schelling résume cette funeste bassesse mécanique : *Le seul concept immédiat est celui de l'activité - Das Handeln ist der einzige unmittelbare Begriff*.

Le Beau doit avoir assez de courage pour se mettre au-delà du Bien et assez d'intelligence pour se mettre au-dessus de la Vérité. Le vrai est affaire des archives ; seuls des crétiens patentés sont persuadés que *dans l'art, comme dans la pensée, nous cherchons la vérité* - Hegel - *daß wir in der Kunst wie im Gedanken die Wahrheit suchen*. L'art chante le Bien ; l'art est une vérité trouvée, créée ; dans l'art on ne cherche que le Beau.

Les besoins de mon âme remplissent tout l'Univers : de la hauteur de mes élans à la profondeur de mes angoisses, des horizons de ma culture à l'étendue de ma nature. En revanche, les besoins de mon esprit sont des plus modestes : plus il est affamé, non encombré par le souci du jour, plus créatif il est. Les pédants charlatanesques pensent, évidemment, le contraire : *Le degré de la misère d'un esprit humain peut se mesurer selon le peu de choses qui couvrent ses besoins* - Hegel - *An dem Wenigen, das so die Bedürfnisse des menschlichen Geistes befriedigen kann, können wir das Ausmaß seines Verlustes messen.*

Autant les tourmentes de l'âme rehaussent ses créations, autant les troubles de l'esprit l'éloignent de la profondeur. *La vie de l'esprit n'atteint à sa vérité que lorsque celui-ci se trouve dans un état de déchirement* - Hegel - *Das Leben des Geistes gewinnt seine Wahrheit nur, indem er in der absoluten Zerrissenheit sich selbst findet.* L'esprit déchiré ne peut produire que des vérités décousues.

Demandez à un peuple libre, où se trouve la source de toute sagesse civile ; parmi des centaines de réponses, vous ne trouverez certainement pas cette perle germanique : *L'obéissance est le commencement de toute sagesse* - Hegel - *Der Gehorsam ist der Anfang aller Weisheit.*

Index des Auteurs

- Adorno Th. 120,138
 Alain 60
 d'Alembert J. 39,52
 Anselme 43,50
 Arendt H. 139
Aristote 3-5,10,12,
 14-17,20,28,31,32,
 41,42,44,50,52,58,
 60,71,73,77,79,82,
 88,92,93,118,124,
 125,128,141,143
St-Augustin 10,24,28,
 43,52,63,76,84,85,
 96,128
Badiou A. 6,12,72,
 78,81,117,123
 Barney N. 139
 Barthes R. 3,12,48,
 66,86
 Baudelaire Ch. 72
 Baudrillard J. 118
 Beauvoir S. 139
 Benda J. 9
 Berbérova N. 33
 Berdiaev N. 111,131
Bergson H. 11,41,60,
 81,90,99,112,117,
 121
 Bhagavad-Gîtâ 16
 la Bible 97
 Blanchot M. 64
 Blok A. 57
 Boèce 36,138,144
 Borgès J. 65
 Braque G. 20
 Browning R. 108
 Bruno G. 65,97
 Byron G. 97
 Celan P. 142
 Chaplin Ch. 92
 Char R. 7,73
 Chestov L. 65,111
 Chomsky N. 16
 Chopin F. I,104
 Cicéron 114
Cioran E. II,4,
 13,17,25,26,29,38,
 50,63,65,73,75,79,
 119
 Claudel P. 53,108
 Confucius 127
 Dante A. 65,124
 Debray R. 43,73,
 145
 Deleuze J. 72,74,76,
 140
 Derrida J. 13,59,
 72
Descartes R. I,3-19,
 21,23-69,138
 Diderot D. 52,112
Dostoïevsky F. 10,31,
 35,59,63,104,111,
 142,143
 Me Eckhart 41,141
 Einstein A. 77,78
 Empédocle 73
 Enthoven R. 63
 Épicure 36,64,90
 Érasme 140
 Eschyle 86,97
 Euripide 63
 Feuerbach L. 85
 Fichte J. 107,134,
 139
 Fitzgerald S. 4
 Flaubert G. I,39
 Foucault M. 14,65,72,
 140
Freud S. 12,13,72,
 83,92,105
 Gibran Kh. 80
 Goethe W. 65,93,121
 Gorky M. 143
 Hamann J.G. 97,121
 Haydn J. I
Hegel J.G. I,3-16,
 17,18-21,32,34,36,
 55,69,76,77,98,
 101-142
Heidegger M. 3,7,14,
 16,20,25,37,42,43,
 49,50,53,60,62,
 71-73,82,86,92,107,
 109-111,113,117,120,
 122,125,128,129-133,
 138-141
 Heine H. 111
Héraclite 7,9,12,
 19,41,101,110,111,
 140
 Hésiode 65
 Hobbes Th. 10,81,
 92
 Hölderlin F. 16,111,120,
 117,139
 Homère 124
 Horace 20,91
 Hugo V. 65,120
 Hume D. 40,103
Husserl E. 6-15,
 19,52,53,55,72,73,
 81,108,110,122,128,
 130,145
 Jankelevitch V. 25,127
 Jésus 72,93,
 141
 Jünger E. 43
 Kafka F. 141
Kant E. 3-7,9-15,
 17-21,26,31,32,
 41-43,50,52,59,65,
 73,74,77,82,96,103,
 105,107,111,118,121,
 122,124-127,131,138,
 139-141,143
 Kierkegaard S. 20,26,
 71,112,133
 Kojève A. 105,111,141,
 146
 Koyré A. 105
 Lacan J. 41,45
 Lao Tseu 141
 La Rochefoucauld F. 139,
 141

Leibniz W. 9,20,22,
 35,39,41,50,64,69,
 73,75,77,81,92,112,
 119,128,134
 Levinas E. 129
 Lichtenberg G. 65
 Locke J. 91
 Lucrèce 35,36,124
 Lulle R. 41
 Lyotard J.F. 119
 Machiavel N. 99
 Mallarmé S. 4
 Malraux A. 65,136
 Mandelstam O. 124
 Marc-Aurèle 73
 Marcel G. 41
Marx K. 4,11-13,17,
 39,41,59,73,105,132,
 134,138,142
 Merleau-Ponty M. 19
 Montaigne M. 37,40,
 65,73
 Montesquieu Ch. 52
 Musil R. 79
 Nabokov V. 4,12,65
 Napoléon 142
 Newton I. 88,119
 Nicolas de Cuse 5,8,
 141
Nietzsche F. II,4,5,
 7,9-21,23,31,35,
 40-42,49,52,57,58,
 61-65,72-76,77,79,
 81,90,93,96,97,
 98-101,103-106,108,
 110,113,118,119,121,
 122,125,127,129,131,
 136,138,140,141,143
 Ovide 64
Parménide 4,20,41,
 53,60,109,110,124,
 129,134,140
Pascal B. 4,12,15,19,
 35,40,41,50,57,60,
 61,64,65,72,77,85,
 136
 Pasternak B. 7,57
 St-Paul 104
 Paz O. 13
 Péguy Ch. 63,124
 Pessõa F. 91
 Pétrarque 65
 Pierre le Grand 138
Platon 4,7,9,
 12,15,19,37,40-44,
 50,53,58,60,71,73,
 74,79,82,93,119,
 124,125,127,138,139,
 141
 Plotin 92
 Plutarque 64
 Properce 20
 Protagoras 27,73
 Proust M. I,4,104,
 115
 Pyrrhon 138
 Pythagore 73,119,
 140
 Rabelais F. 20
 Ricoeur P. 23,72
 Rilke R.M. 7,65,
 117
 Robbe-Grillet A. 4
 Rousseau J.-J. 39,63,
 93
 Rozanov V. 111
 Rubens I
 Russell B. 35,113
 Saint-Simon C. 4
Sartre J.-P. 3,12-15,
 39,41,50,52,60,65,
 72,73,109-112,117,
 124,128,129,136,138,
 139,143
Schelling F. 12,24,24,
 107,131,134,138
 Schlegel F. 26,34,107
Schopenhauer A. 4,5,9,
 12,14,21,73,90,103,
 105,111,118,119,124
 Sénèque 15,36,43,
 93,114
 Sextus Emp. 18
 Shakespeare W. 31,127
 Sloterdijk P. 123
Socrate 25,37,38,
 62,97,125,138
 Soloviov V. 95
 Spencer H. 9
 Spengler O. 142
Spinoza B. I,3-15,
 16-24,32,36,56,
 72-100,124
 Steiner G. 4
 Stendhal 9
 Tchékhov A. 36,80
 Thibon G. 143
 Thomas d'Aquin 11,50,
 71,83
 Tolstoï L. 10,49,73,
 93,119
Valéry P. II,3-13,
 14,16,18-20,26,36,
 37,40,49,50,53,
 59-61,63,65,71,72,
 78,79,104,108,110,
 118,121,125,136,139,
 143
 Vico G. 53,60,128
 Voltaire A. 4,30,72,
 74,111
 Wagner R. 104
Wittgenstein L. 11,14,
 30,78,105,125
 Zénon d'Élée 51,129
 Zweig S. 35

Sommaire

Avant-Propos	I
Généralités	3
Descartes	37
La grisaille	39
La bêtise	47
La bassesse	57
Spinoza	69
La grisaille	71
La bêtise	79
La bassesse	89
Hegel	101
La grisaille	103
La bêtise	117
La bassesse	137
Index des Auteurs	149



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/35_Bet.pdf